

LA FAMILLE

PÈNE

1937 - 1952

AVERTISSEMENT: MES SOURCES

J'ai écrit ce texte en pensant que cette histoire intéresserait mes frères et sœurs, leurs enfants et les miens. Je me suis basée sur mes souvenirs, bien entendu, mais pas uniquement :

J'ai vérifié sur « Google » (surtout sur « Wikipedia ») les événements historiques et leurs dates, les édits du gouvernement de Vichy contre les juifs, et les rations alimentaires du temps de guerre.

Pratiquement tout ce qui est attribué à PIERRE est extrait des textes suivants, écrits par lui :

- « Mon arrestation – torture – incarcération », et
- « Mon évasion » (tous deux écrits vers 1945 pour être insérés dans le récit sur la guerre écrit par Françoise) ;
- « Récit après infarctus 1939-1946 », écrit en 1965 ;
- « Mobilisation – guerre 1939-40 jusqu'à la défaite », journal.
- « Arrivée en Allemagne – Avril 1946 – Septembre 1951, journal.

FRANCOISE parlait beaucoup et se répétait souvent, donc ses récits étaient bien connus de nous ; mais elle a écrit :

- l'histoire de la famille pendant la guerre, sans titre ;
- « Journal d'une grand-mère ou mémoires en zig-zag ».

Je me suis servie des deux, et en ai tiré des extraits.

CLOTILDE a écrit, sans titre, ses souvenirs de prison, que j'ai cités intégralement. J'ai aussi passé avec elle de nombreux moments lorsque j'étais étudiante à Paris, et, chose rare, elle m'a parlé d'elle même. Ce que je raconte comme venant d'elle prend sa source là.

J'ai utilisé les GRAND-MERES pour donner un peu de contexte familial à l'histoire. Mes souvenirs sont ma seule source pour elles.

ANNETTE a lu plusieurs fois les mots que je lui ai attribués, et les a corrigés. Le seul document authentiquement d'elle est la lettre à Maïten du 9 août 1944 (elle l'a datée du 9 juillet, mais Françoise et Clotilde ayant été libérées le 22 juillet, je déduis qu'il y a eu une erreur de mois, car elle y parle de leur libération).

FLORENCE et RIZOU : Françoise avait noté nos « mots d'enfants », dont j'ai cité certains.

Florence : à part les mots d'enfants cités, j'ai travaillé de mémoire. Mon seul document authentique est la lettre à Rizou du 14/6/1944, que j'ai beaucoup écourtée, pour n'en garder que les éléments pertinents.

Rizou ayant des souvenirs très nébuleux de cette période, nous nous sommes réunis un jour chez Annette avec Simone Roumens qui nous a un peu éclairés. Mireille Pinard a enregistré la conversation, dont je me suis servie. Le rapport fait sur lui par les dirigeants de sa « colonie de vacances » est authentique, extrait des mémoires de Françoise.

Rizou, devenu DIDIER, a écrit :

« Brins de ma vie ou à la recherche d'une jeunesse introuvable », dont j'ai cité bien des passages.

OLIVIER a bien voulu m'écrire quelques souvenirs de sa vie à Umkirch, dont j'ai tiré des extraits.

LA FAMILLE PÈNE - ADDENDUM

1937-1952

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre un : Avant la guerre Page 2

Chapitre deux : La « drôle de guerre » et la débâcle - 1939-1940 20

Chapitre trois : Début d'occupation – 1940-41 33

Chapitre quatre : Début de résistance – 1941-42 40

Chapitre cinq : 1942-43 52

Chapitre six : Le combat s'intensifie – 1943-44 65

Chapitre sept : Arrestation de Pierre – 4 avril 1944 72

Chapitre huit : Pierre s'évade – nuit du 9 au 10 juin 1944 90

Chapitre neuf : Libération et vie à St Quentin – 1944-46 116

Chapitre dix : Vie de château – 1946-1952 127

Addendum : photos, Table des matières, sources.

QUELQUES SOURCES

Google – Wikipedia pour événements, dates, rations, etc...

Pierre : Récit après infarctus.

Mobilisation – Guerre 1939-1940.

Arrivée en Allemagne – Journal.

Arrestation – Torture – Incarcération.

Mon évasion.

Plonger dans la clandestinité.

Françoise : Journal d'une grand-mère ou mémoires en zig-zag.

Histoire de la famille pendant la guerre, sans titre.

Clotilde : Souvenirs de prison, sans titre.

Annette : Lettre à Maiten, écrite de Bures sur Yvette.

Florence : Mots d'enfants.

Lettre à Rizou, datée du 14 juin 1944.

Rizou : Mots d'enfants.

Didier : Brins de ma vie ou à la recherche d'une jeunesse introuvable.

Transcription d'une rencontre en 2000 avec Simone Roumens.

Olivier : Quelques souvenirs d'Umkirch.

Chapitre un

AVANT LA GUERRE

PIERRE n'avait jamais eu besoin d'un réveil mais il en remontait un tous les matins pour plus de sécurité, faisant confiance à la machine plus qu'à soi-même. Dans l'aube naissante, il se glissa hors du lit silencieusement, satisfait de sa souplesse et de son agilité, qu'il entretenait avec soin. Il ne fallait pas réveiller Françoise de crainte de la mettre de mauvaise humeur. C'était dommage, car il aurait voulu partager avec elle son sentiment désagréable, anxieux même, causé par le livre qu'il avait fini hier soir : « Mein Kampf », par Adolf Hitler. Tant pis. Ils en parleraient plus tard ; il faudrait qu'elle le lise de toutes façons

Il aimait lui faire plaisir. Il l'aimait réellement. Sa nature passionnée et entière la rendait parfois difficile, mais accentuait son côté honnête et intègre. Elle ferait aussi plus tard montre d'un courage rare. Il prenait plaisir également à discuter avec elle de presque tout ce qui l'intéressait car elle avait l'esprit ouvert et curieux, contrairement à la plupart des mères de famille bourgeoises de l'époque.

Pierre fit alors sa gymnastique pour s'assouplir et combattre les rhumatismes, mais aussi des pompes et des flexions du genou pour la musculation. Il trouvait important de se maintenir en forme, de contrôler son corps – un peu par vanité, il est vrai – et de savoir en jouir. Il se féliciterait plus tard d'être resté souple.

Il souleva son côté du matelas juste assez pour en retirer le pantalon qu'il y avait placé la veille au soir pour en maintenir le pli. De la salle de bains, il pouvait entendre le babillage des filles, pas encore parties pour l'école. Annette, très protectrice de sa sœur, ne semblait pas jalouse des succès scolaires de cette dernière. Ceux-ci étaient d'ailleurs son œuvre, car, en jouant à la maîtresse, elle avait appris à Florence à lire, écrire et compter quand celle-ci n'avait que trois ans. Mais pourquoi la petite était-elle si peureuse en l'absence de sa sœur, rentrant la tête dans les épaules à l'approche de l'école, quand elle devait y aller seule ? Il aimerait bien comprendre ces choses. De toutes façons, quelle joie c'était, d'être père ! Et après l'avoir désiré pendant dix années de vie mariée, ils avaient enfin un garçon, un bébé blond et bouclé, si souriant qu'on l'appelait Rizou.

Ayant rapidement bu le bol de café au lait qu'avait préparé Henriette (hélas ni jolie ni très futée) Pierre prit sa voiture. Il aurait marché, pour l'exercice, si le bureau avait été plus près. Mais s'il faisait beau et si la santé de Louis n'empirait pas, ils avaient prévu de pique-niquer ce dimanche dans la forêt de Compiègne avec les Girard. Ils pourraient aussi aller samedi à la piscine qui venait d'ouvrir pour la saison. Les filles y suivaient un entraînement avec monsieur Nibourel.

Pierre arriva au bureau avant tout le monde. Il aimait y être avant ses subordonnés, pensant que cela les stimulait ; non qu'ils soient paresseux ; c'était de bons ingénieurs, sortis des meilleures écoles.

FLORENCE contemplait les cercles dorés qui dansaient sur la surface de son café au lait, maintenant qu'elle en avait retiré la dégoûtante peau du dessus. Elle y avait mis dix morceaux de sucre, et y plongeait la moitié d'une baguette de pain coupée en deux dans sa longueur, bien croustillante à l'extérieur, blanche et moelleuse à l'intérieur, et généreusement beurrée. C'était bien bon. Elle s'était lavée et habillée rapidement pour pouvoir en jouir pleinement. Bien sûr, Annette était encore en train de broser sa splendide crinière auburn, ou dieu sait quoi, pour s'assurer que, comme d'habitude, elles arriveraient à l'école en retard. L'école était tout près, et Florence aurait bien pu y aller seule, mais aimait se sentir sous la protection de sa grande sœur.

Les plans pour le week-end avaient changé, dieu merci. L'eau de la piscine serait bien froide. Un pique-nique en forêt ne serait pas amusant non plus, les fourmis y étant des envahisseurs désagréables. La traditionnelle cueillette de champignons la couvrirait encore une fois de ridicule, puisqu'elle n'y trouvait jamais rien, contrairement à maman et Annette qui remplissaient des paniers pleins de cèpes et chanterelles.

Le programme avait changé parce qu'on allait à Paris où grand-père Louis allait très mal. L'autel que les sœurs avaient construit de brindilles dans le jardin et où elles avaient prié pour la guérison de leur grand-père n'avait donc servi à rien. Dieu n'était peut-être pas tout-puissant, ou leurs prières n'avaient pas été assez ferventes ? C'est dommage ; grand-père était très gentil, et Florence l'aimait bien.

Maman, avant le départ, avait fait un sermon bizarre, disant à Florence de ne pas répondre ou de mentir si Louis posait des questions sur son pronostique. Le mensonge avait toujours été un péché capital à la maison, même si maman prétendait croire Flo quand celle-ci mentait presque tous les soirs en répondant à la question : « A-tu étudié ton piano ? ». Mais cette fois-ci il était permis, même recommandé, de mentir ! Il s'agissait de ne pas alarmer grand-père.

La seule chose ennuyeuse était qu'avant d'aller à Paris, maman voudrait couper les cheveux des enfants. Les boucles d'Annette et Rizou tomberaient toujours joliment, mais la tignasse raide et couleur caca de Florence montrerait tous les coups de ciseaux malencontreux, et finirait trop courte, et en dents de scie. Le plus sympathique, à Paris, serait de voir les cousins Lévy-Picard. Claudie avait des choses merveilleuses :

un réveil avec un Mickey qui bougeait pour marquer les secondes, des socquettes avec des fleurs roses, et un bracelet montre qui avait l'air de marcher, on aurait dit un vrai. En plus, de leur quatrième étage, c'était très amusant de regarder les minuscules personnes et autos dans la rue.

FRANCOISE, qui lisait toujours tard le soir, aurait aimé traîner au lit. Mais Pierre était parti au bureau, les filles à l'école, et il y avait à faire. Il fallait vérifier ce qu'Henriette aurait déjà accompli. La pauvre fille n'était pas très douée. Après avoir ciré les chaussures, acheté le pain du petit déjeuner, lavé, habillé, et nourri le bébé, elle devait faire un ménage rapide dans toute la maison, et une pièce à fond, pour être prête à préparer le déjeuner de midi quand Françoise rentrerait avec les vivres. Celle-ci devait donc maintenant prendre son petit déjeuner et s'habiller ; puis, ayant mis ses gants et un chapeau dont la voilette couvrait son fin visage discrètement fardé, elle enfourchait son vélo pour faire les courses quotidiennes. Il commençait à faire chaud et les mets ne se gardaient pas longtemps.

Le week-end s'était bien passé. Les enfants n'avaient rien dit d'inquiétant à leur grand-père. Elle les avait bien préparés. Ils avaient passé la nuit chez sa cousine Denise Lévy et elle les y avait laissés pour retourner rue le Marois voir ses beaux-parents. Le malade était encore plus pâle et émacié que la veille. Françoise fut très choquée quand Alice envoya Clotilde chercher un prêtre pour lui donner l'extrême onction. Louis se saurait donc condamné ! Il n'était pas croyant et ne pénétrait dans une église que pour un baptême, un mariage, ou un enterrement. Pourquoi ce rite barbare ? Alice, c'est vrai, croyait dur en Dieu, la vie éternelle et toutes ces fariboles, mais pas lui. Pourquoi lui imposer cette épreuve ?

Le prêtre vint et passa un bout de temps seul avec Louis, derrière la porte close. Françoise fut bien surprise de voir combien, après sa visite, Louis semblait calmé, apaisé, prêt pour la mort qui l'attendait.

Qu'advierait-il maintenant d'Alice et de Clotilde ? Quel dommage que celle-ci ne soit pas mariée. Si seulement elle avait été plus coquette ! Elle n'était pas vilaine, et une meilleure coupe de cheveux, un peu de fard, auraient suffi. Le pire était que quand Françoise l'invitait à dîner avec un célibataire, elle ne faisait pas d'effort pour être charmante, ni même simplement agréable. Elle semblait toujours vouloir affirmer son pouvoir, son intelligence, son égalité avec tout homme éduqué, en tant qu'ingénieur dans une usine d'électronique. Les hommes avaient besoin qu'on les flatte ; ne le savait-elle pas, ou cela lui était-il indifférent ? Elle aimait dire que la présence d'un homme lui manquait

seulement quand elle ne pouvait pas ouvrir un pot de confiture !

Pour ce qui était de la pauvre Alice, presque paralysée depuis sa dernière attaque cérébrale, informe, lourde, malodorante, toujours vêtue de noir, cheveux rares et gras tenus dans une résille, que ferait-elle pendant la journée de travail de Clo, seule avec la simple Léonie pour compagnie ? Elle était intelligente et bonne, et avait été vivante et drôle dans sa jeunesse. Elle avait toujours été bienveillante envers sa bru Françoise, mais celle-ci ne pouvait pas aller tout le temps à Paris pour s'occuper d'elle ! Elle avait assez à faire à la maison.

Paris, à leur retour d'Afrique, avait offert trop de tentations à leur jeune couple assoiffé de spectacles et dancings parisiens. Leurs économies fondant trop vite, Pierre avait demandé et obtenu une mutation en province. La famille habitait donc maintenant à Soissons, à trois bonnes heures au nord de la capitale.

ANNETTE : Henriette a été repêchée de l'Aisne hier par des soldats qui passaient. Avait-elle fait exprès de se jeter à l'eau quand elle les avait vus ? Je suis mauvaise d'avoir de telles pensées. Pauvre Henriette ! On l'a rendue à ses parents. Mais maintenant, ça va barder à la maison. Jusqu'à ce qu'elle trouve une nouvelle bonne, maman va encore tout astiquer avec rage, et être d'humeur massacrate. Les parents sont déjà assez tendus ces temps-ci. Flo a été renvoyée de table pour se laver les mains deux fois hier soir pendant le dîner, qu'elle a fini avec un manche à balai derrière les coudes pour qu'elle se tienne droite. Quant à moi, comme je me fais gronder tout le temps, rien n'a changé ; et au moins, ici, les parents n'utilisent plus le fouet avec lequel ils me frappaient en Abyssinie ! En temps normal, quand l'un d'eux est de mauvaise humeur, l'autre est extra gentil ; mais cet été, à part peut-être quand nous étions à la Foire Internationale à Paris, ils sont tous les deux nerveux et désagréables. Cette foire était très intéressante mais je ne savais pas où me cacher quand maman a rincé la couche sale de Rizou dans le grand bassin, devant tout le monde. C'était bien mignon quand le même Rizou, indigné, montra tante Clo du doigt en s'esclaffant « Clo, clèpe » car elle avait mangé le reste de la crêpe qu'il n'avait pas finie.

La mauvaise humeur générale est sans doute due à ce qui se passe dans le monde. Il n'y a pas si longtemps, les choses étaient plus calmes et si, pendant le dîner, il y avait un bon tango par exemple à la radio, les parents se levaient et dansaient, tout attendris. Maintenant, on entend les nouvelles plus souvent que de la musique, et les parents parlent sans cesse de la Pologne, des Sudètes, Hitler, l'Espagne (où on ne nous a pas laissés entrer l'année dernière, alors que nous voulions

juste acheter du touron au magasin d'en face la frontière), Daladier, Chamberlain. Je ne comprends pas bien ce qui se passe, mais on sent comme un gros nuage noir qui s'approche.

Je me sauve de la maison dès que je peux, et aime grimper partout. De mur en clôture, René Roy et moi vadrouillons dans toute la ville, touchant le sol le moins possible. L'autre jour, dans un terrain vague, il se passait quelque chose d'intéressant : un couple à moitié déshabillé se tenait fort, sans nous voir, en se contorsionnant et poussant de gros soupirs. Je pense que c'est comme cela qu'on fait les enfants. Du coup, René m'a demandé s'il pouvait m'embrasser. Je lui ai permis d'embrasser le bout de mes nattes.

Au lycée, certaines filles de ma classe ont déjà des petites poitrines qui pointent, alors que je reste plate comme une planche à pain. Y a-t-il des remèdes ? des pommades peut-être ? J'attends aussi mes règles, comme maman m'a expliqué. J'ai parfois des crampes, et maman me donne une bouillotte chaude, mais rien n'arrive. Zut, et zut ! Flo est trop petite, trop bête, et surtout trop peureuse, elle n'ose rien faire ! Et Rizou, encore plus petit, est mignon, mais maman s'intéresse trop à lui. Je me demande si les mères préfèrent toujours leurs bébés, surtout s'ils sont des garçons.

PIERRE : Nous ne le voyions pas très souvent, mais mon père me manque déjà. C'était un homme bien, droit, à l'esprit curieux et au bon cœur. Malgré la rigidité de sa morale personnelle, il était tolérant (sauf des hommes qu'il voyait uriner au bord des routes et dont il bottait les fesses, après m'avoir fait stopper l'auto !). J'espère qu'il était satisfait de moi.

Nous étions invités chez les Roy l'autre soir. Louis, un chirurgien dont l'embonpoint révèle le côté bon vivant, fait montre aussi d'une intelligence fine et vive. (J'ai lu quelque part que César aimait que ses généraux fussent gras et chauves. Avait-il raison ? Devrais-je grossir ? pour ce qui est de la calvitie, j'ai malheureusement mes chances, malgré mes efforts quotidiens). Je le crois également droit, et digne de confiance. Il est drôle aussi : La première fois que nous nous étions rencontrés, à un dîner amical à Soissons, il s'était soudain esclaffé, après une brève conversation : « Mais nous avons couché ensemble ! » car en effet nous avons été en entraînement au même moment et dans la même caserne avant d'être envoyés au front comme sous-officiers de réserve en janvier 1918.

Sa femme, Jeanne, est petite et plutôt mignonne, mais très effacée. Désireuse de plaire à son gourmand époux, elle mitonne des

plats délicieux. L'autre couple présent était les Touzé. Eugène est le nouveau sous-préfet. Fin et cultivé, visage cicatrisé en souvenir de la guerre, il est un peu terne. Sa femme Anne, par contre, est impressionnante. Grande et brune, aux traits réguliers, elle vient d'une bonne famille protestante et arbore la dignité qui est souvent leur marque. Françoise la houspille, la traitant sans cesse de « parpaillote », ce à quoi elle s'abstient de répliquer avec « youpine ». Car tout le monde en ville sait que Françoise est née juive. Elle l'a clamé haut et fort quand nous avons emménagé dans cette petite ville dont la plupart des habitants ne semblent pas avoir l'esprit particulièrement ouvert. Elle espérait ainsi éviter d'entendre des réflexions désagréables. La tactique de Françoise sera-t-elle efficace ? Je ne peux que l'espérer.

Hélas, nos hôtes aussi bien que les convives pensent qu'il nous faut éviter la guerre à tout prix, donc céder à Hitler tout ce qu'il désire acquérir. Françoise et moi sommes, je le crains, les seuls à Soissons à avoir lu « Mein Kampf ». Ce Hitler est terrifiant. Sa vision étroite et revancharde ne promet rien de bon. Je comprends les efforts qu'il fait pour donner de l'énergie à l'économie de son pays, rendue exsangue par les exactions d'après-guerre, et la grande dépression. Hélas, il semble aussi un peu fou, assoiffé de conquête et de vengeance. Ses positions sur les juifs sont irrationnelles et inquiétantes. Pourquoi ces bons bourgeois sont-ils à ce point aveugles ? Ils ont peur du socialisme, bien sûr ; Je le crains aussi. Il est vrai également qu'aucun de nous ne veut revivre les horreurs de la Grande Guerre, la « der des der ». Mais ne faut-il pas parfois faire acte chirurgical, pour éviter la gangrène ?

FLORENCE : Samedi dernier, je suis allée chez Alain Deshayes. C'est une longue trotte pour y aller, à l'autre bout de la ville, mais ça vaut la peine. Son père est fleuriste paysagiste ; Ses champs sont couverts de fleurs bien alignées et il y a quelques serres où il nous laisse courir et jouer à cache-cache. A sa place, je craindrais pour mes dahlias et mes glaïeuls, mais il nous laisse gentiment faire.

Je vais aller en ville cet après-midi pour aller acheter « la petite Anne de Guigné », un livre que m'a montré Françoise Knoll. Il y a longtemps que je le réclame aux parents, et ils ont enfin dit oui. C'est l'histoire d'une petite fille très sage. Son père meurt à la Grande Guerre, et elle meurt aussi, à dix ans. Elle est un bon modèle. Je veux essayer d'être aussi sage qu'elle, et j'espère aussi mourir à dix ans.

Je connais la librairie, dirigée par deux sœurs, des vieilles demoiselles très gentilles. C'est en centre ville, il me faut passer devant la cathédrale, et ce n'est pas loin. Mais j'ai peur de me perdre. Il faut

pourtant y aller si je veux le livre !

La nuit dernière, j'ai encore eu un de ces rêves merveilleux, où je vole sans effort, aussi haut, et où, je veux. Ce serait vraiment formidable de pouvoir voler ! Je voudrais aussi comprendre ce que disent les oiseaux, qui font tant de bruit dans l'arbre devant ma fenêtre. Saint François d'Assise savait parler aux oiseaux. Il devait beaucoup les aimer, et être très patient. Je vais essayer.

J'aurai bientôt sept ans. Il paraît que c'est l'âge de raison. Serai-je plus raisonnable ? Maman va faire une fête dans le jardin, et pour la première fois, je verrai la tête qu'a le fils des voisins. C'est dommage que le frère de Françoise Knoll ne soit pas invité ; Il est très beau, brun avec de grands yeux bleu clair. Il n'a pas le même nom de famille que Françoise.

FRANCOISE, après quelques semaines fatigantes, espérait enfin un soulagement car une nouvelle bonne venait d'être engagée. La pauvre Henriette avait apparemment été bien malheureuse, Françoise regrettait de ne pas s'en être rendu compte. Marie-Rose semblait propre et gaie. Plus âgée qu'Henriette, elle avait dix-huit ans, et commencerait bientôt. Françoise en avait assez de nettoyer non seulement ce que faisaient les bonnes, mais surtout ce qu'elles tendaient à négliger, comme l'espace sous l'évier de la cuisine, le placard à balai, les traces de doigts sur les portes, etc... Il fallait en plus faire les courses tous les jours car rien ne restait frais très longtemps dans la glacière ; Et transporter les blocs de glace posait problème. Tout cela plus préparer les déjeuners et le dîner quotidiens, sans compter les raccommodages, les visites, le courrier, et les courses autres que la nourriture, elle n'avait le temps pour rien d'autre !

Elle n'avait pas le temps de peindre. Elle avait fait, avant l'incident d'Henriette, quelques gouaches assez réussies : Une bonne vue de la tour de St Jean des Vignes ; Une autre du Chemin des Dames, de triste mémoire, où elle avait réalisé de bons contrastes de couleurs ; Un mignon croquis en pastel de Flo en tutu, vue de dos. Elle n'aimait pas s'arrêter de peindre trop longtemps. Peindre n'était pas seulement un acte esthétique ; C'était aussi un bon moyen d'oublier le quotidien, de s'oublier. Elle plaignait ces « bobonnes » à la langue bien pendue dont la vie se réduisait à mari-maison-enfants et qui ne savaient guère parler que de leurs problèmes de domestiques. Elles lisaient peu, en général des romans à l'eau de rose, ou des revues idiotes. Que leur horizon était donc limité ! Elles ne savaient même pas s'amuser ! Comment les secouer un peu ?

Françoise eut une idée : elle organiserait une soirée dansante et costumée, dès que Marie-Rose serait suffisamment rôdée. Pierre rechignerait. Il détestait se déguiser, et redoutait même les réceptions ordinaires. Malgré les efforts qu'avait fait Françoise pour qu'il s'habille mieux et se détende un peu, il semblait encore se sentir gauche en société, tel un petit paysan endimanché. Pourtant, il était le parisien, et elle, la provinciale !

Il n'avait aucun don pour la peinture non plus. Quand, à sa requête, il s'y mettait gentiment pendant une de leurs sorties en campagne, il créait les couleurs les plus ignobles, et alors elle ne pouvait pas s'empêcher de le morigéner. Françoise aurait bien aimé pouvoir retenir ces remarques mordantes, mais les mots sortaient trop vite, elle n'y pouvait rien. Sa mère Hélène lui avait toujours dit qu'elle était trop franche.

Pierre était un homme de valeur, qu'elle aimait et admirait, mais elle était un peu inquiète en ce moment. Anne Touzé, une belle femme, semblait tourner autour de lui, et Pierre avait un faible pour les charmes féminins. Le danger était-il réel ?

ALICE : Oh, Dieu, mon créateur et mon protecteur, notre Père qui êtes aux cieux, je ne veux pas vous manquer de respect. J'ai toujours essayé de vous servir et de vous obéir, mais j'ai quelques griefs à vous présenter, pardonnez-moi. Pourquoi faites-vous tant souffrir vos enfants ?

Bien sûr, Louis avait 79 ans, donc il n'est pas surprenant que vous l'ayez rappelé à vous. Cependant, quelques mois plus tard, j'ai encore un pincement de cœur quand je ne le trouve pas à mon côté, au réveil. Après quarante-cinq ans de vie commune, il me manque beaucoup, tout imparfait qu'il ait été, et je ne peux pas m'empêcher de pleurer.

S'il est vrai que vous donnez plus d'épreuves à ceux d'entre nous que vous aimez le plus, je désire parfois – pardonnez-moi – que vous m'aimiez un peu moins, et m'oubliez même à l'occasion.

Vous ne m'avez guère épargnée : fille unique d'un père qui perdit son dernier sou et davantage au jeu, je dus, très jeune, aller travailler pour nourrir la famille et payer quelques dettes. Les religieuses qui m'engagèrent comme professeur de piano dans leur institution pédagogique étaient si désagréables que ce fut un soulagement de trouver une place ensuite dans une école tenue par des Juifs. (N'est-il pas paradoxal, mon Dieu, que vos servantes soient moins humaines que les soi-disant suppôts du diable ?) . Mais la vie était encore dure.

Quand des amis me présentèrent Louis Pène, je le trouvai avenant

et intéressant. Je ne lui déplais pas non plus. L'étrange coïncidence fut que j'avais un jour admiré, d'un train roulant dans la plaine, le village de ses ancêtres, sur le flanc des Pyrénées, Cier de Rivière.

Louis était un homme charmant mais, fils unique d'une mère dure et autoritaire, il était chouchouté et contrôlé par elle. Pierrette vint vivre chez nous quand son mari, Augustin Pène, mourut en 1898, et y resta jusqu'à sa mort, en 1914. Seize ans de calvaire pour moi et pour Clotilde qui, Pierrette occupant ce qui aurait été sa chambre, dut coucher dans notre chambre conjugale jusqu'à ses quatorze ans. Tous les soirs, ma belle-mère venait embrasser son fils au lit, lui racontant toutes sortes de choses désobligeantes sur mon compte : J'étais dépensière, égoïste, etc. Elle était bien méchante avec moi, et dure avec tous.

Comme si tout cela ne suffisait pas, Louis eut, encore jeune, cette maladie mystérieuse qui l'obligea à prendre sa retraite à quarante-deux ans, après quoi nos ressources devinrent très maigres. Calculer les horaires des trains de sa compagnie de chemins de fer pour l'exposition internationale de 1900 l'avait surmené. Le seul bon côté de cela est que la retraite lui donnait le temps de jouer un peu de violon, et d'écouter, gratuitement, les orchestres – souvent militaires – qui jouaient dans les parcs. Cela nous permettait aussi de partir à Cier pour tout l'été dès que les garçons étaient en vacances (et avant la distribution des prix de l'école de Clo). Là, Louis aimait beaucoup soigner les arbres fruitiers qu'il y avait plantés, greffés, protégés.

Mais mon vrai coup dur, ce qui m'a brisé le cœur, vous le savez, c'est la mort d'Henri. Je sais, ô très Sainte Vierge, que vous aussi avez perdu tragiquement votre fils, mais le vôtre avait trente-trois ans, il avait plus ou moins désiré sa mort, qui vint en quelques heures, il ressuscita, et, soit dit en passant, il était Dieu ! Le mien était à peine adulte et mit deux longues années à mourir, la moitié de son corps paralysée par une blessure de la moelle épinière reçue à la guerre. Comment pouvez-vous permettre de telles choses ? Et croiriez-vous qu'un sale Cierrois (jamais je ne lui adresserai plus la parole !) a fait des gorges chaudes du fait qu'Henri avait été blessé dans le dos, sous-entendant qu'il s'était enfui ! Le pauvre gamin souffrait dans son corps et dans son âme, disant parfois : « Si vous m'aimiez vraiment, vous m'aideriez à mourir ». A vingt ans !

Henri souffrait d'autant plus de son immobilité qu'il avait été très actif, courant, grim pant, allant chasser dans les bois. Il n'en ramenait pas que perdreaux et lapins de garenne, mais aussi de superbes croquis des plantes et animaux qu'il y avait admirés. Il avait un excellent coup de crayon. Mes efforts de décoration étaient balbutiements en comparaison. Le pauvre mourut en avril 1918, pendant la dernière grande offensive allemande, croyant la guerre perdue, et son sacrifice vain. Je pleure

encore en y pensant, et ne porte plus, depuis lors, que du noir.

Dieu, pardonnez-moi, je vous prie, vous, dieu d'amour, car la haine est dans mon cœur. La colère, et la haine du Boche. J'ai maintenant soixante-seize ans et n'en ai plus pour longtemps. Les accidents vasculaires que j'ai eus me rendent mouvement et parole difficiles. Oh, mon dieu, je veux avoir confiance en vous, mais pourquoi rendez-vous la vie si difficile ?

Bien sûr, j'ai aussi des raisons de vous être reconnaissante, et je vous en remercie quotidiennement. Il y a d'abord Clotilde, intelligente et bonne. Puisque je suis gênée dans mes mouvements, elle fait ma toilette et m'habille avant son départ pour l'usine, et l'arrivée de Léonie. Elle me donne mes médicaments et tout ce qu'il faut. Elle le fait par devoir, sans joie. Elle rit de bon cœur avec ses amis, avec son frère, mais pas avec moi. Elle pense, je crois, que j'ai toujours préféré mes fils, ce qui est peut-être un peu vrai. Elle a toujours été aussi brillante qu'eux, (je dois avouer que la terrible Pierrette, « grand-mère-fais-tes-règles », a joué son rôle dans les succès scolaires de mes enfants) et pourtant j'ai toujours donné plus d'importance aux résultats des garçons. Ne sont-ils pas ceux qui devront gagner le pain du ménage, alors que la fille, mariée, devient plus ou moins une servante non payée ? Mon mari n'a-t-il pas exigé que je ne travaille plus, une fois mariée ? Clo a repoussé les avances que lui ont fait quelques hommes, et maintenant, elle doit travailler aussi dur qu'eux.

Quant à Pierre, mon deuxième enfant, je n'ai jamais eu qu'à m'en féliciter. Même bébé, il était beaucoup plus facile qu'Henri, lequel était un peu « monsieur catastrophe ». Quand celui-ci taquinait trop Clo (« mademoiselle goutte au nez »), Pierre la protégeait. C'est aussi lui qui insista pour que nous laissions Clotilde faire des études avancées de physique. Il ne partit pour la guerre qu'en janvier 1918, comme sous-officier d'artillerie. Revenu indemne et devenu homme, il put terminer ses études à l'Ecole Polytechnique, sortant « dans la Botte ». Quel succès ! Partageant la passion de son père pour la géographie, il choisit alors de partir dans les colonies.

Qu'est-ce qui le fit tomber amoureux de Françoise, étudiante des beaux arts à Grenoble, orpheline de guerre, mais dont la modeste dot était tout de même honorable ? Elle est très jolie, avec son épaisse chevelure blonde bouclée, ses yeux verts pétillants de malice, et un teint de « porcelaine de Saxe », comme disent nos amis les Petiqueu. Elle est vive, charmante, cultivée, mais très jeune, un peu enfant gâtée, narcissique, et sans tact. Née à Epernay, elle me fait un peu penser à une coupe de champagne. Pierre aime le champagne.

Le fait qu'elle soit juive ne pose pas de problème puisqu'elle a été baptisée avant son mariage, et m'a promis d'élever ses enfants dans la

religion catholique, ce qu'elle fait. Bien sûr, les enfants sont terriblement gâtés : des jouets dont nous n'aurions jamais osé rêver, bain et shampoing toutes les semaines, plusieurs vêtements pour tous les jours, etc ... et bien sûr, ils ne respectent pas leurs parents comme ils le devraient. Mais je ne veux pas faire concurrence à Pierrette dans le département des mauvaises belles-mères, et je ne dis rien.

Voilà tout pour aujourd'hui, mon Dieu. J'ai trop parlé, je sais, et j'ai tort de me plaindre ainsi. Je vous prie de me pardonner. Amen.

PIERRE : Ce que je craignais s'est produit : la France et l'Angleterre ont baissé les bras. Hitler a fait ce qu'il voulait et envahi le territoire sudète sans un seul geste de notre part. Il y a aussi eu cette « nuit de cristal » au début de novembre, dans toute l'Allemagne. Cette barbarie contre les juifs semblait bien orchestrée. Dans le pays de Goethe ! Où allons-nous ?

Françoise a peut être raison de vouloir s'amuser au maximum, tant que c'est encore possible. Sa soirée fut réussie. Heureusement, elle ne m'avait pas transformé cette fois-ci en femme espagnole, avec perruque et grand peigne sur la tête, et pamplemousses dans le soutien-gorge ! Puisque je suis ingénieur des Ponts et Chaussées, elle m'avait mis en cantonnier : une salopette achetée chez sa cousine Denise, quelques outils dans la poche, et c'était fait. Elle était ravissante en rivière, un pont qu'elle avait fabriqué en carton sur la tête, et un voile en tulle vert clair, assorti à ses yeux et à sa robe, sortant du pont de chaque côté et se mêlant à ses boucles. Elle avait raison. Nous nous sommes amusés.

J'essaie toujours de bien faire mon travail, et de maintenir mes routes et ponts en bon état. La terre picarde est riche, et la betterave à sucre y est cultivée intensément dans d'immenses propriétés. Les camions qui transportent ces betteraves sont très lourds et abîment les routes, ces belles routes nationales bordées de platanes, que j'aime tant. Les réparer coûte cher. J'ai demandé à ces gros propriétaires terriens de participer aux frais. Deux d'entre eux seulement ont répondu, un seul offrant une contribution généreuse. Qu'il est donc décourageant de voir un tel manque d'esprit civique !

Autant que mes routes, j'aime ma voiture, ma nouvelle Peugeot. Elle accélère bien, tourne comme un vélo, et le coffre est plus grand que celui de ma vieille Citroën. J'ai écrit un sonnet à sa gloire, pour m'amuser. Aussi idiot que cela paraisse, j'aime écrire des alexandrins, et pourquoi pas à mon auto ? J'ai aussi acheté un hamac qui, accroché d'un côté à l'autre derrière les sièges avant, servira de lit à Rizou pendant les longs trajets.

Il vient d'avoir trois ans et est bien mignon, bien que Louis Roy le nomme « le député de l'opposition ». Il est vrai qu'il peut être très têtu, et hurler de colère. Françoise lui tient alors les mains dans les siennes et dit qu'elle le lâchera quand il dira oui ; et lui, trépignant, continue de crier : « non, veux pas ! ». Si seulement nos politiciens avaient cette force de caractère !

RIZOU : Je demanderai au Père Noël un train avec de la fumée. On trouve de la fumée dans les boîtes ? S'il a pas de fumée, il peut pas marcher ?

FLORENCE Pourquoi grand-mère pleure tout le temps ? – « Voyons, Flo, tu n'as pas de chagrin de la mort de ton grand-père ? » - Si, mais je n'ai pas envie de pleurer tout le temps. Qu'est-ce qu'il fait au ciel, grand-père ? C'est un ange ?

ANNETTE : Noël est passé, et l'année 1939 va bientôt commencer. La routine fut respectée, chez grand-mère et tante Clo. Nous étions sagement au lit, nos chaussures dans la cheminée. Après avoir arrangé les paquets autour des souliers et vérifié que Flo et Rizou dormaient, les parents ont fait de grands bruits censés être ceux des jouets tombant dans la cheminée, et tout le monde était réveillé. Il n'y avait rien de spécial à part la poupée de Flo, qui ferme les yeux ! Je n'en ai jamais eu de si belle.

Ce qui était drôle, c'était le lendemain : Marie-Rose habillait Rizou, mais ne trouvait pas ses chaussures. Nous avons tous cherché, sous les lits, derrière les portes, dans les placards, partout, jusqu'à ce que quelqu'un pense à aller voir dans la cheminée, où le petit coquin les avait mises, espérant un nouveau miracle !

FLORENCE : N'est-ce pas, maman, que c'est le Père Noël qui apporte les jouets, et pas les parents et grand parents ? – « Qui t'a dit le contraire ? » - C'est Rizou qui dit que nos jouets ont été donnés par grand-mère parce que c'est dans sa cheminée qu'on les a trouvés.

ANNETTE : Les parents m'ont encore grondée. C'est vrai, mon bulletin n'était pas très bon, mais ils m'embêtent, à la fin ! On s'ennuie pendant les cours, sauf ceux de gymnastique, et de dessin. Ce n'est pas ma faute si je ne savais pratiquement pas parler français quand je suis arrivée en France, à sept ans ! A Addis-Abeba, j'avais passé le plus clair de mon temps avec les serviteurs indigènes ... à vrai dire, avec le petit marmiton, qui avait à peu près mon âge. Il parlait sans doute la langue des Gouragué. (Papa, lui, voulant connaître la langue locale, avait probablement appris l'amharique, langue des nobles « ras »). Comme je ne comprenais rien de ce qu'elle disait, mon institutrice au lycée Victor Duruy avait supposé que mes parents étaient illettrés, et les avait convoqués. Ils avaient été bien vexés.

Je me demande ce que je ferai quand je serai grande. Peut-être docteur ? Je voudrais aider les gens, en tous cas. Et si je me marie, ce sera avec un officier de marine, pour qu'il ne soit pas à la maison trop souvent.

FLORENCE : J'ai perdu ma première dent, et la petite souris m'a apporté un jeu de dames, une corde à sauter, et deux francs ! Rizou dit qu'une petite souris ne peut pas porter tout ça, mais bien sûr que si, si le Petit Jésus l'aide.

J'ai aussi reçu une très belle poupée pour Noël, aussi grande qu'un vrai bébé, avec des beaux yeux bleus qui se ferment quand elle est couchée. Le mieux, c'est encore ce que les parents m'ont donné pour mon anniversaire et mon prix d'excellence combinés : une bicyclette. Elle est bleue, avec des freins, et une sonnette. C'est dommage que la maison soit en haut du boulevard Jeanne d'Arc, j'ai peur de rouler trop vite et de ne pas pouvoir m'arrêter avant le premier croisement.

J'ai causé un grand drame l'autre jour en renversant mon encrier dans notre chambre. Maman a hurlé quand elle a vu la tache sur le tapis rose. J'ai reçu non seulement les claques habituelles, mais aussi coups de poing et de pied. Quelle colère ! Pourquoi veut-elle toujours que tout soit joli ? Je ferai plus attention maintenant.

Je voudrais être une sainte, sage comme Anne de Guigné, mais ce n'est pas facile. Elle était patiente avec son petit frère, et j'essaie, mais parfois le mien m'énerve beaucoup. Il n'est pas le seul. Les parents aussi m'énervent ; surtout maman, car papa au moins est parfois rigolo. Mais Annette est la pire. Elle se moque toujours de moi, et après, elle

dit : « si j'étais toi, je sais ce que je répondrais ». Me battre avec elle ne mène à rien, parce qu'elle est beaucoup plus grande et plus forte que moi. Je perds toujours, avec elle.

Heureusement qu'il y a le Bon Dieu. Quand tout le monde a été méchant avec moi, il vient dans mes rêves la nuit, et me dit qu'il sait bien, lui, que je ne suis pas mauvaise.

Une fois, j'étais malade et grand-mère Hélène est venue s'occuper de moi. J'étais si fatiguée que je ne la laissais pas me raconter des histoires. Alors elle s'est assise près de moi, en tricotant. C'est ce qu'elle fait quand elle ne joue pas du piano. Elle est gentille. Je ne l'ai vue qu'une fois avec ses cheveux dans le dos. Ils sont très longs, bouclés et blancs, en général tressés et enroulés autour de sa jolie tête. Elle comprend mieux les enfants que les autres grandes personnes.

J'aime bien l'école, mais l'autre jour, j'ai eu chaud : Renée Collet et moi venions d'apporter dans la classe une grande carte muette d'Afrique, quand un inspecteur est arrivé. La maîtresse m'a fait venir sur l'estrade : « Florence Pène, vous êtes née en Abyssinie ; Pouvez-vous nous la montrer sur la carte ? » Je n'avais aucune idée d'où se trouvait le pays de ma naissance, mais j'ai fait un ample geste, et la maîtresse était contente. Il est donc parfois facile de faire semblant de savoir ce qu'on ne sait pas vraiment.

Quelquefois quand même je sais ce que je fais. Par exemple un jour, l'année dernière, la maîtresse était malade, et on nous avait mis dans la classe d'à côté, avec des plus grands. On nous a donné un problème que j'ai été seule à résoudre, facilement. Alors la maîtresse a dit à tout le monde : « Voici Florence Pène qui a à peine six ans et a résolu un problème qu'aucun de vous autres n'a compris. » J'étais un peu gênée, mais ne crois pas que les autres m'en ont trop voulu. Ils prennent leur revanche à la récréation quand on joue à la balle au prisonnier, ou en classe de couture. Quand la maîtresse nous a demandé de faire du pain et du beurre, Colette Dessort a pu enfin briller.

RIZOU : Moi, z'aime toutes les filles. Tu sais, Marie-Rose, les parents, ils m'embêtent, avec eux on peut rien faire. Et puis leur dis pas.

ANNETTE : Je viens d'avoir treize ans, et ne me sens pas différente. Tout le métal dans ma bouche me fait craindre les aimants ! cet appareil m'enlaidit et me fait mal. Il redressera peut-être mes dents, mais ne redressera jamais mes jambes arquées, ni ne m'aidera à grandir. C'est à

désespérer. Ma poitrine est toujours aussi plate, bien que je sois grosse. J'ai des boutons sur la figure, et, souvent enrhumée, je passe ma vie le nez plongé dans un inhalateur. J'ai mal au ventre mais n'ai toujours pas mes règles. Le seul compliment qu'on puisse me faire, c'est sur mes cheveux, et c'est eux que je soupçonne de me donner toujours mal à la tête. Je m'évade dans les livres.

Si au moins nous étions mieux habillées. Heureusement, maman ne nous habille plus pareil, Flo et moi, mais nos robes sont faites par cette petite bonne femme de rien du tout, alors que maman est toujours coquette et élégante. Dans ma robe de tous les jours, j'ai l'air d'un boudin, et suis encore plus moche dans celle du dimanche.

Maman n'est pas très gentille. Elle a renvoyé un autre mendiant hier. On dirait qu'il y en a de plus en plus. Il y a aussi des bonshommes qui rempaillent des chaises dans la rue, d'autres qui collent la vaisselle cassée, ou qui aiguisent les couteaux. Quelle misère ! Bien sûr, j'ai vu pire en Afrique, mais ces gens sont en manque. J'ai demandé à maman pourquoi elle ne donnait pas d'argent aux mendiants. Elle dit qu'elle leur donne du pain, et leur offre de travailler pour de l'argent, ce qui les fait en général fuir. Si c'était moi, je leur donnerais de l'argent.

Maman passe son temps à répéter une pièce de théâtre, qu'elle va jouer avec des amis. C'est amusant. « Onze heures, je ne peux plus attendre... »

Il paraît qu'on va faire un tour de France pendant les grandes vacances. On partira vers l'est, puis le sud, ensuite vers l'ouest avec arrêt à Cier, et enfin nord sur la côte de l'Atlantique. Ca sera sans doute intéressant mais je crains l'entassement dans l'auto dont papa ne nous laisse même pas toucher la carrosserie, et dans laquelle nous n'avons pas le droit de manger. Et quand il conduit, il est très nerveux. Maman conduit en saccades, et ça énerve encore plus papa. Ils sont tendus en ce moment, encore plus qu'avant, car les événements ne semblent pas s'améliorer. Pourtant tout le monde dit que s'il y a la guerre, la France gagnera vite, et qu'on ne craint rien grâce à la Ligne Maginot.

FRANCOISE : Jamais je n'avais pensé qu'un jour j'aurais honte d'être française. Pourtant, mes géniteurs ont dû se poser la question pendant l'affaire Dreyfus.

Les parents de ma mère Hélène (Bloch) étaient des commerçants parisiens aisés. Grand-père Jules, dont je tiens la tignasse épaisse et frisée, était le patriarche, encore craint par ses fils quand ceux-ci avaient soixante ans passés. Il prenait une douche froide tous les jours, et, octogénaire, mourut subitement d'un gros rhume. De sa femme, Ida, j'ai

souvenir d'une vieille femme frêle, allongée dans un transat. Elle mourut avant mes neuf ans. Elle avait eu sept enfants, Hélène étant la sixième, la deuxième fille.

Jules interdit à Hélène d'épouser le jeune étudiant en architecture qu'elle aimait, un goy. Elle repoussa ensuite tous ses soupirants (elle était très jolie) mais, à vingt-quatre ans, fut forcée par ses parents de se marier avec un homme qu'elle n'aima jamais. Il le lui rendait bien, et se consolait avec la bonne, Pauline, qui traitait maman de haut.

Hélène est une rêveuse, toujours à son piano, au tricot, ou à chiner. Ménagère décontractée, elle se justifie en citant Baudelaire, prétendant que le désordre est une forme d'art. Personnellement, je ne peux pas le supporter.

Mes grand parents paternels avaient fui l'Alsace envahie par les Prussiens en 1870, et s'installèrent à Epernay où Salomon était un grainetier prospère. Salomon et Elise eurent quatre enfants, dont les deux filles moururent jeunes. Elise, maîtresse femme bonne et organisée, joua un grand rôle dans mon enfance. Les fruits de son jardin, les livres de sa bibliothèque, me donnèrent de grandes joies. Salomon et Elise parlaient yiddish entre eux pour que nous ne les comprenions pas, mais se sentaient très français.

Quand mon père, Armand, partit pour la guerre en 1914 et un badaud cria à son passage « a bas le juif ! », il répliqua : « C'est moi qui pars me battre pour la France, pendant que tu restes chez toi ! ».

La guerre se déroulait sous nos yeux, chaque armée défilant à son tour, dans un sens ou dans l'autre. Quand c'était des Français, nous leur donnions du pain ou des fruits au passage. Quand les canons faisaient trop de bruit, nous nous réfugions dans une cabane au fond du jardin. Un jour, mon père revint, malade, et mourut en septembre, 1915, pour mon onzième anniversaire.

Ma mère, ma sœur, mon frère, et moi, nous réfugiâmes alors à Grenoble, la première ville sur notre route vers le sud qui ne soit pas encore envahie par trop de réfugiés. C'est là que je rencontrai Pierre, dix ans plus tard.

Pourquoi raconté-je tout ceci ? Parce que, française, je veux être fière de l'être. Et voilà que nous cédon's à Hitler qui a envahi la Tchécoslovaquie en mars, et se prépare à faire de même en Pologne. Lâchement, la France laisse tomber ses alliés. La création du Pacte d'Acier, son alliance avec l'Italie et le Japon, enhardissent encore ce fou d'Hitler. Tout ceci est inquiétant, ainsi que les édits contre les juifs allemands.

Paul Reynaud est le seul à vouloir résister à Hitler, et pourtant je ne l'aime pas. Plusieurs groupes plus ou moins nazis tels qu'Action Française se créent, basés sur haine et violence, et me font également

peur.

Malgré tout cela, je dois préparer notre tour de France. Quelle joie ce sera de montrer aux filles quelques-uns de mes endroits préférés : l'hospice de Beaune, l'église de Vézelay encore belle malgré les travaux de Viollet le Duc, les Baux de Provence, etc...

RIZOU : La mer, est-ce que ce sont aussi les ingénieurs qui la font ? – « Mais non, c'est le Bon Dieu » - « Oh, alors il doit être bien fatigué ! »

PIERRE : Le voyage est fatigant, mais les paysages sont beaux. Belle et douce France. Je suis fier et heureux de la montrer aux enfants. Ils sont dans l'ensemble assez sages, les filles chantant ou dormant, Rizou gazouillant et dormant.

La descente des Alpes de Moutiers en Savoie (où Elizabeth, la sœur de Françoise, habite avec son mari Charles et leurs deux enfants) à Cap d'Ail (où Hélène, la mère de Françoise, a une petite villa) fut pénible. Un terrible orage nous surprit, et terrifia les enfants, même Annette qui n'a jamais peur de rien, malgré mes explications sur la sécurité offerte par ma chère Peugeot. Le restaurant où nous nous arrêtâmes, bien qu'étoilé dans le guide Michelin, refusa de servir jambon et purée à Rizou, ce qui provoqua cris et récriminations de la part de Françoise. Nous étions tous à bout de nerfs.

A Grenoble enfin, site de notre jeune amour, nous avons emmené les enfants à la nouvelle et grande piscine, pour les délasser. Ils étaient ravis et Flo plongea même la tête la première sans y être forcée ni poussée par Françoise.

Les nouvelles, par contre, sont alarmantes. Hitler vient de signer un pacte avec la Russie Soviétique. Etrange alliance entre des idéologies si différentes. C'est certainement une mauvaise nouvelle pour nous. La guerre approche.

FLORENCE : Après un voyage effrayant dans la montagne, avec une boule de feu qui suivait l'auto, nous étions à Cap d'Ail. Grand-mère Hélène était là, mais on la voyait à peine, il y avait plein de monde. Ca chantait et jouait de la guitare et de l'harmonica sous ma fenêtre, très tard. Peut-être que les gens ne dorment pas la nuit, là-bas.

Sur la route, partout où on s'arrêtait, les parents demandaient s'il y

avait des nouvelles, dans les journaux ou à la radio.

A Cier, maintenant, ça sent bon le foin fraîchement coupé, et la bouse de vache. Grand-mère Alice et Marie-Rose étaient là quand nous sommes arrivés. Il a fallu leur dire bonjour, mais après, Annette et moi, ayant mis nos pieds en chaussons dans les sabots de bois noir qui attendent toujours à la porte, sommes allées dans le pré, elle pour grimper aux arbres, moi pour attraper des sauterelles.

A notre arrivée, grand-mère avait donné une pile de courrier à papa, qui était monté la lire. Nous étions dans la cuisine quand il est descendu, tout pâle, comme pincé. Il a appelé maman, et ils sont montés ensemble. Puis, redescendus, ils nous ont dit qu'ils partiraient le lendemain matin. Papa devait rejoindre son régiment, et maman l'aiderait à préparer ses affaires.

Tout le monde avait oublié que j'allais avoir huit ans le lendemain.

ANNETTE : La maison de Cier reste fraîche malgré la chaleur ambiante et le feu de bois dans la cheminée de la cuisine, où, pendus à une grosse chaîne noircie, et assis sur des trépieds, sont des pots de terre tout noirs, dans lesquels mijote le dîner.

Les arbres du pré sont lourds de fruits ; Quel régal ! Le placard du seuil du premier est plein des livres que papa, tante Clo, et oncle Henri, avaient reçus comme prix quand ils étaient en classe. Rouges à tranche dorée, ils sont amusants ou intéressants. Le grenier est riche de trésors cachés dans des vieilles malles poussiéreuses. Flo et moi avons découvert une voiture d'enfants en osier, pour deux. Nous l'avons descendue pour jouer avec. Tout ça compense un peu le fait que grand-mère Alice la grognon est là, et que les parents nous laissent avec elle. Papa part à la guerre. Pourvu qu'il ne lui arrive rien de mal.

Chapitre deux

LA « DROLE DE GUERRE »

et LA DÉBACLE

1939-1940

FRANCOISE : C'était devenu inévitable. Il était clair que si la guerre éclatait, Pierre, bien que réserviste de quarante et un an, et père de trois enfants, serait parmi les premiers appelés. Nous avons vu sur les listes affichées aux murs des villes que nous traversions, le numéro de son régiment. Il aurait dû être déjà à Joigny quand nous avons trouvé son ordre, une fois arrivés à Cier. Nous sommes partis tôt le lendemain matin pour préparer ses affaires à Soissons, laissant les enfants avec Alice et Marie-Rose.

Le voyage fut pénible, les routes encombrées par des convois militaires et des civils affolés. L'anxiété me pinçait le cœur et je voulais profiter de la présence de Pierre le plus longtemps possible. Je voulais aussi préparer la maison au mieux, et si possible donner le contenu de notre cave à vin à des Français, juste en cas.

J'espère que la guerre ne durera pas longtemps et se terminera par notre victoire, ce que tout le monde prédit. Pierre n'exprime aucune crainte mais il en a sûrement, sur son sort et sur celui de la France qui lui est si chère, qui nous est si chère à tous les deux.

Je veux pouvoir le suivre en pensée, donc si possible toujours savoir où il est. Pour déjouer la censure militaire, nous avons devisé ceci : dans ses lettres, il inclura des poèmes d'apparence inoffensive et sentimentale. Les premières lettres des seconds mots de chaque vers indiqueront, lus verticalement, l'endroit où il se trouve.

Comment sera la vie sans lui ? Quelles terribles choses va-t-il vivre ? Lui, si sensible ! Il est courageux aussi, il est vrai, et a déjà connu la guerre, à vingt ans. Il était au front quand son frère Henri est mort, en avril 1918.

En tous cas, je me sens mieux à Soissons que dans cette maison inconfortable. A Cier, on ne peut jamais se laver comme il faut. Le bidet que j'avais acheté l'année dernière a, une fois de plus, disparu ! Il me faudra en racheter un. Qu'en font-ils donc ? Ils l'utilisent comme mangeoire pour leurs animaux ? Berthe doit y mettre ses déchets pour les cochons ! J'en achète un tous les ans !

Comme j'aimerais jeter les mille attrape poussière qui se trouvent là-bas ! Tout nettoyer, installer une salle de bains, peindre les murs après

avoir enlevé les désolants papiers peints. La maison pourrait avoir de l'allure avec ses épais murs de pierre, son vieil évier de granite, et ses grandes cheminées. Il y a certainement de belles vieilles poutres de chêne sous le plâtre des plafonds. Mais je dois respecter la propriété de ma belle-famille, et leur manque de goût. Tant de bibelots affreux gagnés dans les foires, de prie dieux, de bondieuseries, de souvenirs étranges comme cette tête de chien, et ce crocodile, un cadeau venant de nous il est vrai, qui est suspendu et collecte la poussière au plafond du palier, sous une cretonne indienne. .

Il est curieux qu'Alice, la « bourgeoise » du couple, ait moins de classe que son époux. Ceci n'ôte ni son intelligence, ni sa bonté. Elle est gentille avec moi, mais j'aimerais ne pas avoir à l'embrasser à toute heure, même quand je ne sors que pour quelques minutes. Elle est plus affectueuse qu'on ne l'était dans ma famille. Je ne suis pas habituée à bisouiller et n'aime pas cela.

Mais la guerre étant là, tout ceci a peu d'importance. Pierre va bien me manquer.

PIERRE : Je rejoins mon régiment (le 3^{ème} régiment d'artillerie coloniale) à Joigny. Le commandant de groupe et moi nous regardons avec une certaine réserve. Entre officiers d'active et de réserve, les pensées sont souvent : « Comment va se conduire cette culotte de peau ? sera-t-il embêtant ? » et de l'autre côté : « Encore un civil qui sans doute s'en fout et qui nous prend tous pour des ânes ».

Je commande la sixième batterie. C'est le numéro de celle où j'arrivai au front en janvier 1918, en tant que jeune aspirant. Le matériel est bien prêt, c'est le fameux 75, mais il date du 19^{ème} siècle et dans quelques jours en traversant les Vosges nous ne manquerons pas de comparer nos quatre kms/heure de vitesse moyenne aux quarante kms/heure des divisions blindées allemandes en Pologne.

Nous partons un matin du début de septembre par un temps encore très beau en direction de l'est. C'est alors le voyage par convoi fer militaire. L'itinéraire ne nous est connu que peu à peu. Le fait le plus notable n'est pas un exploit : trois chevaux mal attachés se dégagent, sautent du train en marche et partent au galop dans la campagne. On les récupère blessés et inutilisables.

Tout dou, tout dou, tout doucement, nous atteignons vers trois heures du matin une petite gare des Vosges. Tout le monde dort à moitié et mon cheval, idiot comme l'est souvent la plus belle conquête de l'homme, prend peur, recule brusquement, et met ses deux pattes arrière dans le vide. Il va se retourner sur moi quand je me dégage mais je le

tiens mal, il m'échappe et part au grand galop sur la voie ferrée. « Qui c'est qui vient de se casser la gueule ? » demande un conducteur proche. « C'est le capitaine », dis-je ; Il doit avoir une haute idée de mes talents équestres.

Plusieurs jours se passent en déplacements lents. Les paysans ont, pour la plupart, servi dans l'armée allemande. Ils nous observent attentivement et font, sans le dire, des comparaisons. Nous montons enfin en ligne. J'ai encore des ennuis avec ma monture, et je finis les derniers cent mètres à pied. Nous sommes à moins de trois kilomètres de la frontière, le village allemand sur lequel nous tirons s'appelle Kroppen ; on aperçoit plus loin Deux-Ponts et Pirmasens où furent brûlés après la première guerre de nombreux séparatistes rhénans.

J'ai avec moi un lieutenant d'active Brénier, très droit, très loyal, très St Cyrien. Il m'est précieux notamment pour la tenue de papiers, inévitable même en ligne. Dès la mise en batterie plusieurs choses me frappent : aucune lampe de poche n'est prévue et il nous en faut pour préparer les tirs dans les abris (si ceux-ci veulent bien tenir) ; de plus, au terme de la loi, les mobilisés devaient arriver au corps avec une paire de brodequins. Beaucoup de mes hommes, estimant en avoir assez fait en se rendant à l'appel, se présentent, qui avec des espadrilles, qui avec des souliers de ville. Je dois donc acheter des brodequins. Je bats le rappel de mes amis généreux et en quelques jours les soixante hommes de la batterie sont équipés. De même pour les lampes de poche.

Mes hommes ont de vingt-cinq à trente-cinq ans, sont vigoureux et ont bon moral. Ils se fâcheront seulement le jour où, par suite d'un accident, le ravitaillement arrivera très en retard.

Après quelques jours, comme le capitaine de la batterie voisine s'entend mal avec ses officiers et tient mal son unité, et comme j'ai fait probablement bonne impression on me confie cette batterie à reprendre en main. Mes officiers y sont très jeunes : un instituteur d'idées avancées mais très allant et franc du collier et un sous-lieutenant d'active beau garçon, allant lui aussi mais insolent ; Il faudra le mettre au pas. En changeant de batterie j'ai changé de groupe : le nouveau commandant est faux et désagréable. Il a dans sa famille un ingénieur des Ponts qui le snobe et il cherchera à s'en venger sur moi.

La batterie est en lisière d'une haute et belle futaie. Il me faut lutter contre la tendance des hommes à abattre ces beaux arbres ; D'abord, c'est dommage et ensuite cela détruit le camouflage dont nous avons bien besoin car les avions ennemis nous survolent souvent.

Nous recevons les premiers obus, qui résonnent longuement, éveillant en moi de vieux souvenirs.

Le quinze octobre, alerte – ce ne sera pas la dernière – l'Etat Major sait de bonne source que l'ennemi, ayant vaincu la Pologne, va attaquer.

Chacun est sur ses gardes mais rien n'arrive.

C'est peu de temps après qu'on nous fait préparer nos positions en avant de la ligne Maginot. Gamelin veut-il attaquer ? Nous apprendrons plus tard qu'il n'y avait à cette époque devant nous entre Bâle et Karlsruhe que deux divisions allemandes. Malgré les obstacles du Rhin et de la Forêt Noire, il y avait quelque chose à tenter. Mais Gamelin n'est ni Napoléon, ni Foch. Il n'est pourtant pas besoin d'être un grand homme de guerre pour sentir que l'ennemi en face est peu agressif, peu désireux de s'engager, et qu'une initiative française le gênerait beaucoup.

Les hommes sur ce front paisible s'endorment mais restent en forme physique. Les chevaux au contraire sont pitoyables sauf peut-être les miens qu'on commence à montrer en exemple. Pourquoi ? Je surveille leur pansage et alimentation, mais les autres commandants d'unité font sans doute de même. Un beau jour, grand honneur : ma cavalerie va être présentée au vétérinaire de division, un commandant. Content de moi, je fais défiler mes bêtes mais, horreur, elles ont fondu dans la nuit, leur robe est terne, ce n'est plus qu'une collection de haridelles. Personne ne me fait de reproche, mais si j'espérais des compliments !

D'autres alertes surviennent, aucune n'est bonne. L'ennemi en veut-il à nos nerfs ? Après chacune d'elles la vie reprend, vie au grand air sans drame. Sous prétexte de maintenir le moral des troupes on les laisse oisives, on organise leurs loisirs, on achète des ballons, et personne ou presque ne s'entraîne. Seul l'hiver, par sa grande rudesse, ajoute une note tonifiante pour l'âme et le corps.

Après un mois et demi de ligne, nous partons en repos à travers les Vosges. Dans le village de Kirrberg, je suis logé chez des gens sympathiques. Grâce à eux je peux faire venir Françoise en la faisant passer pour une de leurs parentes. Il a servi dans l'armée allemande et on le sent un peu étonné de la souplesse de la discipline française.

RIZOU : Je m'ennuie de papa, mais il viendra pas vite, il est loin en Allemagne et il y a beaucoup d'Allemands, alors pour les tuer tous il restera longtemps, longtemps.

FLORENCE : Papa est parti, maman aussi. Faut-il s'inquiéter pour papa ? La guerre tue et blesse. Le frère de papa, oncle Henri, a été tué par la guerre, et le père de maman aussi. Le père d'Anne de Guigné

aussi. Anne priait sûrement pour lui !

Quand je pense à la guerre, ce que je vois dans ma tête, ce sont les images de mon livre d'histoire, les défenses des Romains : des poteaux pointus qu'ils mettaient dans des fossés et recouvraient de branchages pour les cacher. Soldats et chevaux ennemis s'empalaient dessus. Je sais que les guerres ne sont plus comme ça, mais ils ont encore des chevaux. Jeanne d'Arc était à cheval. Elle était bien courageuse. Aurais-je, moi aussi, le courage de mener une armée en bataille ? Sans doute pas ; Mais elle était plus vieille que moi.

En attendant, la vie continue. Annette et moi jouons avec la poussette en rotin, et comme Rizou ne veut pas y « faire le bébé » je m'y mets et Annette me pousse. Rizou veut toujours jouer avec nous sur le « tambour », où il se prend pour un pirate. Il a besoin qu'on l'aide à y monter. Hier, quand Marie-Rose se plaignait de voir la trappe à souris encore vide, Rizou lui a dit d'y mettre un petit panneau où elle aurait écrit « pour souris » ! Puis il a prétendu avoir vu la souris et quand on lui a demandé de la décrire, il a dit qu'elle était à carreaux noirs et blancs !

L'autre jour, je ne sais plus ce qu'Annette avait fait ou dit pour mettre grand-mère Alice en colère, mais celle-ci courait après Annette autour de la table de la cuisine. C'était très drôle, et très triste. J'ai vu Marie-Rose tuer une musaraigne dans la remise à bois ; La pauvre petite bête ne lui avait rien fait. Pourtant, Marie-Rose n'est pas méchante. Tout ça est compliqué. Et moi aussi, je mange bien de la viande, et ne saurais pas m'en passer. C'est encore plus vilain que de tuer une musaraigne.

En haut de la rue il y a un abreuvoir où les vaches boivent en rentrant des champs. L'abreuvoir est plein de têtards que les vaches avalent sûrement sans faire attention. Pourtant, elles sont herbivores.

J'aime attraper les têtards et je les garde, dans de l'eau. Je voudrais les voir se changer en grenouilles.

Quand il pleut, il y a plein de livres formidables. « Un bon petit diable », « Patapoufs et filifers » (par André Maurois, un cousin de maman) « les pourquoi et les parce que de mademoiselle Suzanne », et surtout un livre de tours et attrapes, m'occupent bien. Je les lis et les relis. Ce sont des prix gagnés par papa en classe.

Et puis un beau jour, alors qu'on jouait tranquillement dans le jardin, maman est arrivée. C'était drôle de la voir si élégante dans un tailleur vieux rose, avec un joli chapeau à voilette, des gants, des chaussures à talons, et fardée. Depuis quelque temps on ne voyait que des femmes en tablier sombre et sabots noirs. Quel contraste ! Elle venait nous chercher pour la rentrée d'octobre, à Soissons.

ANNETTE : Il fait très froid. Papa est absent, maman est pénible, et Marie-Rose dont le fiancé est aussi à la guerre, n'est pas très drôle non plus. Flo, ça peut aller, mais elle est si peureuse ! Il faut insister pendant des heures pour qu'elle grimpe avec moi sur le toit du garage. Je lui ai dit que le croquemitaine habitait dans une maison en bas du boulevard, et du coup, elle n'ose plus y descendre. Maintenant, elle se plaint du bruit des avions la nuit.

Quand le fiancé de Marie-Rose sera en permission, ils vont se marier, et maman va de nouveau tout nettoyer avec sa manie idiote de la propreté et de l'esthétique ! J'espère qu'elle trouvera une nouvelle bonne très vite !

Au lycée, on nous fait écrire aux soldats. On a chacune le sien. De quoi peut-on parler ? On ne connaît rien d'eux, ni eux de nous. Le pire, c'est que chacune de nous doit tricoter pour son soldat. Je n'ai pas beaucoup de patience pour ça, et en plus il faut le faire avec de la laine d'une horrible couleur caca. Caca ou kaki, c'est pareil. Un passe-montagne, ça va encore, mais les chaussettes, c'est la barbe ! Je jure que mon soldat a les pieds les plus grands du monde. Les gants, c'est bien difficile. Mais on nous dit qu'il fait encore plus froid là-bas qu'ici.

L'autre jour maman est descendue pendant notre petit déjeuner et nous a dit qu'en temps de guerre, il fallait faire attention, et prendre aussi peu de beurre et de sucre que possible. Flo s'est presque évanouie d'entendre ça ! Elle n'a pourtant pas pleuré, ce qu'elle fait si souvent qu'on l'appelle « Flo(t) de larmes ». Maman commence à stocker une « disette » dans un placard que nous ne devons pas ouvrir.

Maman a épinglé la carte de l'Europe au mur au-dessus de la radio, au salon. Chaque armée a des épingles de couleur différente et, cet hiver, je ne les vois pas bouger beaucoup. C'est sans doute une bonne chose, j'ai moins peur pour papa. Mon soldat dit que ce calme lui convient. Mais monsieur Deshayes a été fait prisonnier.

En attendant, il fait très, très froid. Tante Clo dit que grand-mère Alice, qui ne se déplace pas bien, en souffre beaucoup. Les hommes qui rempaillaient les chaises et réparaient les assiettes cassées ont disparu, ainsi que les mendiants... chassés par la froid, ou à la guerre ?

FLORENCE : Cette guerre commence à m'assommer. La nuit, il y a des avions qui font du bruit au-dessus de nos têtes, et ça me donne des cauchemars qui reviennent souvent. Dans l'un, tout commence normalement, nous sommes en famille à la piscine, on nage, on joue, le soleil brille. Puis tout d'un coup il fait noir, et je suis toute seule, accrochée au bord de la piscine vide, ne sachant pas où tout le monde

est parti, ni ce que je dois faire.

Dans l'autre, je suis avec tante Clo. Il fait nuit et nous marchons vite. Il y a des trains un peu comme des métros, avec des wagons rouges ou verts. Ils fument. Il y a des hommes qui s'affairent, avec des lampes électriques, et des grands chiens. Tante Clo me dit de me cacher derrière un buisson, sans faire de bruit. Les deux cauchemars me réveillent. Je n'en parle à personne, ils se moqueraient de moi.

Maintenant que j'ai huit ans, j'ai décidé que j'étais trop grande pour jouer à la poupée. D'ailleurs Rizou l'a fait tomber, et a cassé ses beaux yeux. Maman les a fait réparer, mais elle ne peut plus les fermer.

Il fait très froid. L'autre jour, Rizou et moi descendions la rue du théâtre romain et il pleurait d'avoir mal aux mains. Je lui ai donné mes gants, à mettre au-dessus des siens. Si le Bon Dieu a ce grand registre où il inscrit tout, j'espère que c'est bien noté.

En parlant de ça, j'ai été bien vexée l'autre jour : Renée Collet et moi sommes les meilleures élèves de la classe. La plus mauvaise a douze ans parce qu'elle redouble souvent : c'est Colette Dessort, une blonde qui vient en classe en bigoudis, pour être « belle » le dimanche (quand se lave-t-elle les cheveux ?). Renée m'a prise à part, et m'a dit : « Peux-tu croire combien cette pauvre Colette est bête ? elle croit encore au Père Noël ! ». Bien sûr, j'ai répondu que c'était invraisemblable d'être si bête, mais moi aussi, j'y croyais, au Père Noël ! Je suis furieuse que les parents m'aient menti tout ce temps-là. Je les déteste.

La maîtresse m'a vexée aussi. Comme j'ai toujours des bonnes notes en tout, je pensais qu'elle m'aimait bien, mais l'autre jour elle a dit : « Je préférerais avoir dix Renée Collet dans ma classe plutôt qu'une seule Florence Pène ». Je devais bavarder, mais quand même, ce n'est pas gentil.

Heureusement nous sommes allés à Paris et avons dîné chez tante Clo. C'est toujours bon chez elle, ce n'est pas comme à la maison. Ca commence par des radis, qu'on trempe dans un peu de sel, et sur lesquels on met un tout petit peu de beurre. Le plat principal, qui vient de chez le traiteur Lenôtre, est bon, et on a chacun un petit pain blanc au lait. Il y a toujours de la pâtisserie somme dessert, alors qu'à la maison, c'est un fruit ou du fromage.

FRANCOISE : Etrange hiver, étrange guerre. Il semble y avoir très peu d'activité sur le front. Ayant quelque expérience de la guerre, je crains la disette (la création d'un ministère du ravitaillement ne présage rien de bon) et commence à accumuler des réserves. Le mari de la lavandière va nous construire une cage à lapins ; Ainsi, nous aurons de la viande

sous la main, pour ainsi dire. Il nous fera aussi un petit enclos dans le jardin de derrière pour y mettre quelques poules pondeuses. Je vais planter salades et légumes dans les platebandes.

Je travaille au lycée. J'y prépare une pièce de théâtre, afin de récolter de l'argent pour les troupes. Les costumes seront en papier crépon, et seront fabriqués par les acteurs et actrices (ou leurs mères), qui sont les élèves des deux lycées, de filles et de garçons. Si je n'avais pas eu ces jambes en poteaux, j'aurais fait ma vie dans le théâtre. J'aime beaucoup cela. Les jeunes y prennent plaisir aussi, et je vois des flirts éclore.

Je suis aussi bénévole à la Croix-Rouge, où nous faisons des colis pour les soldats du front, et pour les prisonniers. J'ai vu une des dames de la « bonne société » se servir du chocolat d'un colis qu'elle préparait, disant que son travail lui en donnait le droit. Je n'ai rien osé dire, aussi choquée que je fusse.

Les nouvelles de Pierre sont décevantes. Il a du mal à maintenir le moral de ses hommes désœuvrés. On l'envoie ici et là sans qu'il sache pourquoi. Du front en Alsace, il est devenu instructeur à Mourmelon, puis au quartier général de la Première Armée. Le général Giraud, qu'il a rencontré, ne lui a pas fait grande impression. Puis il a été envoyé rejoindre son régiment près de la frontière belge, où il est maintenant. Je peux le suivre grâce aux poèmes codés qu'il m'envoie, et auxquels la censure ne voit que du feu.

Il paraît que les Belges s'opposent à l'entrée des troupes françaises sur leur territoire. Ils verront peut-être, hélas, si les Allemands demanderont la permission !

Marie-Rose va se marier dès que son fiancé aura une permission, et je cherche quelqu'un pour la remplacer. Une bonne candidate, Jeanine Molaye, est la fille de braves gens qui nous la confieraient. On verra.

Madeleine Deshayes est bouleversée que son mari soit prisonnier. Il paraît qu'ils ont très froid et très faim dans ces camps. Annette Touzé et Jeanne Roy ont encore leurs maris ; Le premier doit administrer son arrondissement, et le deuxième doit opérer ses patients. Et mon Pierre est parti, faisant face au danger. Qu'y faire ? C'est son devoir.

Les enfants vont bien. Annette toujours rebelle et insolente, Flo plus facile à dresser mais lente, craintive, jamais propre, et souvent dans la lune ; Rizou est mignon mais rouspéteur et coléreux.

PIERRE : La campagne de Norvège se déroule, on remarque la vigueur,

la brutalité avec laquelle les Allemands l'engagent. Elle se terminera d'ailleurs à l'avantage des Alliés mais, le front principal s'effondrant, nos forces ne pourront que rembarquer en hâte.

Au matin du dix mai, de bonne heure, nous voyons nettement les aviateurs allemands attaquer à la mitrailleuse le terrain de St Omer. Les balles traçantes font un brillant feu d'artifice, qui, de loin, semble anodin.

Très vite les mauvaises nouvelles arrivent tandis que nous faisons mouvement vers la Belgique et la Hollande. L'objectif est présomptueux : il s'agit d'atteindre Breda au-delà d'Anvers. Pour ce faire le commandement a rassemblé dans l'armée Giraud qui est l'aile marchante, les troupes les meilleures, les plus nombreuses, et les mieux équipées. Je remarque en particulier la Première Division Légère Mécanique aussi frappante par son matériel que par la tenue du personnel. Elle se battra bien quoiqu'un peu légère devant les Panzer Divisions. On ne voit pas encore les divisions cuirassées plus lourdes dont l'une, la quatrième, devait être confiée à de Gaulle à la fin du mois.

Nous avons traversé Anvers et sommes de l'autre côté de l'Escaut quand la rupture complète de la neuvième Armée (CORAP) dans les Ardennes nous oblige à une retraite précipitée. C'est la ruée vers le sud ; toute la population s'écoule en torrent, les civils d'abord, de jeunes Belges apparemment en état de porter les armes. Ils sont nombreux sur leurs vélos, munis d'une couverture rouge... un signal peut-être ? Des enfants nous barrent la route et nous montrent la direction du nord. Ils feraient mieux de montrer la bonne direction à leur roi, qui capitulera dans quelques jours.

La fuite vers le sud est aussi rapide que l'était la progression vers le nord. Nous traversons Abbeville en flammes et, franchissant la Somme à Pont-Marie, évitons de justesse la capture.

La pointe avancée allemande atteint la mer peu après notre passage, les armées alliées sont coupées en deux, le segment nord est encerclé. Des chefs résolus tenteraient peut-être la jonction des deux segments par une offensive combinée mais l'armée belge capitule et Weygand qui succède à Gamelin est plus préoccupé de l'ordre intérieur de la France que du gain de la bataille. Les Français cédaient partout.

Nous filons donc vers le sud, Giraud est prisonnier depuis les premiers jours de la débâcle, les communiqués de l'Etat Major de l'armée sont de plus en plus désespérants : sur le Cher, plusieurs divisions sont encerclées ; Pourtant le Cher n'est pas un terrible obstacle. Et que reste-t-il de ce qu'on appelle pompeusement une division ? Quelques centaines d'hommes.

Nous atteignons St Junien, dans la région de Limoges, vers le vingt juin. L'appel du général de Gaulle nous est parvenu. Il émeut bon nombre de réservistes, mais est au contraire tourné en ridicule par la

majorité des officiers d'active.

RIZOU, à Annette Touzé : Ca doit te faire de la peine de ne pas avoir d'enfant ? Il tombe si juste qu'elle pleure.

FRANCOISE : Rizou chante, d'une voix juste et claire, toutes les chansons qu'il nous prend la fantaisie de lui apprendre. L'autre soir, nous étions invités par le préfet, à Laon. La préfète demanda à Rizou de lui chanter quelque chose. Ce petit bout de quatre ans et demi était-il impressionné par le cadre ? L'atmosphère un tantinet compassée ? Il déclara qu'il ne connaissait que la Marseillaise et se mit à l'entonner. Il obtint un grand succès.

Le préfet et sa femme nous dirent que les Allemands approchaient rapidement, me conseillant de quitter Soissons immédiatement avec les enfants. Annette Touzé qui était présente insista dans le même sens : Les Allemands étant à notre porte, il serait criminel d'y exposer les enfants. Pierre lui avait soi-disant demandé de veiller à cela. De quoi ose-t-elle se mêler ? Elle dit la même chose à Jeanne Roy. Veut-elle protéger nos enfants parce qu'elle n'en a pas ? Quel toupet !

Pour couronner le tout, la chère Peugeot de Pierre a brûlé hier avec tout le garage où elle était pour une révision. Avec quoi fuirais-je ? Il me faudra trouver une auto d'occasion et, n'ayant pas le droit d'être seule signataire de nos chèques, comment paierai-je ? Que faire ? Même si je parviens à amener les enfants et Marie-Rose à Cier, il me faut aussi savoir ce que Clo compte faire de sa mère, qui devrait également être mise à l'abri.

S'il est vrai que la situation est aussi dramatique qu'on le dit, je dois mettre certaines choses dans un endroit sûr, et trouver une auto.

CLOTILDE : La guerre semble mal tourner. Françoise dit que tout le monde la pousse à amener les enfants et la bonne à Cier, et propose que ma mère y aille aussi. Il est vrai que si nous devons être envahis par les Boches, je préfère qu'elle n'en soit pas témoin. Cela la bouleverserait. Les Cierrois seront gentils avec elle. La bonne pourra sans doute lui donner les soins indispensables, et je pourrai dormir une heure de plus chaque jour.

Mais comment faire ? Françoise ne comprend pas la vie que je

mène : debout à l'aube (et bien avant l'aube en hiver), donnant ses soins à ma mère avant un long trajet en bus, une très longue journée à l'usine, cinq jours et demi par semaine, seule femme parmi des hommes qui se font plein de sales coups dans le dos, (alors que ce sont les femmes qui ont cette réputation). Les banques ont les mêmes heures d'ouverture que l'usine, ce qui fait qu'il m'est très difficile d'en retirer, et même d'y déposer, de l'argent. Tous les magasins sont fermés le dimanche, ce qui me laisse quelques petites heures le samedi après-midi pour faire toutes mes courses. Heureusement que Léonie se charge du ravitaillement en ne me volant sans doute pas trop.

Comment faire arriver ma mère à Soissons ? La voiture de Pierre a brûlé, donc Françoise ne peut pas venir la chercher, et je ne conduis pas. Maman ne peut pas prendre le train seule. Léonie pourrait peut-être faire le trajet avec elle. Si les Allemands sont à Amiens aujourd'hui ils seront peut-être à Soissons demain et à Paris la semaine prochaine, à moins que nos chefs militaires ne se réveillent enfin.

FRANCOISE : J'ai pu trouver une petite auto bleue d'occasion grâce à l'ami d'un ami. C'est une chance. Combien de temps tiendra-t-elle ? Alice et Léonie vont prendre le train pour Cier, où Léonie sera contente d'être au calme, près des siens. Je vais y conduire les enfants demain et les inscrire dans les écoles locales. Le lycée le plus proche de Cier est à St Gaudens, où Annette, faute de moyens de transport, sera interne. Elle doit venir avec une affolante quantité de vêtements et de linge, tout cela marqué de son nom. Flo et Rizou iront à l'école de Cier. Je reviendrai à Soissons dès que possible. Je veux préparer la maison à l'invasion probable. Je ne veux pas non plus passer pour une couarde parce que la Touzé veut me mettre au vert !

FLORENCE : Il faisait encore sombre et frisquet quand maman nous a tirés du lit en nous disant de nous habiller vite, manger un peu et l'attendre en silence devant le portail. Nous y étions tous les trois, couvertures sur les épaules, quand un soldat est venu de la caserne d'en face voir ce que nous faisons. Il brandissait sa lampe électrique sous nos nez, puis il est parti, rassuré de voir que nous n'avions pas l'air d'appartenir à la fameuse Cinquième Colonne dont tout le monde parle. Maman et Marie-Rose sont enfin arrivées et, entassés avec nos affaires dans la petit auto, nous sommes partis pour Cier.

A Cier, nous avons trouvé grand-mère Alice et Léonie. Léonie était

contente de pouvoir partir tout de suite dans sa famille. Moi, j'étais contente qu'elle parte, parce que pour nous témoigner de l'affection, elle nous pince les fesses, et je déteste ça.

Rizou et moi allons à l'école à l'autre bout du village. Toutes les classes sont dans une grande pièce. Rizou est au premier rang avec les petits et passe son temps à caresser sa voisine. Les grands de treize ou quatorze ans qui préparent leur certificat d'études primaires sont au fond, et je suis à peu près au milieu. Je me demande pourquoi la maîtresse ne me fait jamais lire tout haut, ce que je faisais souvent à Soissons. Peut-être parce que je parle « pointu », et pas comme les gens d'ici ? L'autre jour, Marie-Rose a entendu une petite fille demander à sa mère, en parlant de moi : « Mamaing, pourquoi elle dit monmon à sa mamaing ? ».

Ce qui est bizarre aussi, c'est que la maîtresse, ici, attend les enfants dehors, à la porte de l'école, et ne les laisse entrer qu'après avoir vérifié que leurs mains et leurs têtes sont assez propres ! Autre chose : Ici, la grande rivière est la Garonne, et la grande ville, Toulouse. A Soissons, c'était la Seine, et Paris ! Il y a plein de façons de voir les choses.

Mon cousin Armand Lagille est venu vivre avec nous, je ne sais pas pourquoi, et il vient aussi à l'école. Il est gentil, et nous jouons bien ensemble. Nous pêchons dans les ruisseaux avec paniers, et bouteilles cassées, ce qui est illégal, il paraît. Tant pis. L'autre jour, nos petits poissons ont été servis en friture au dîner !

Il y a un grand garçon à qui la maîtresse a demandé de dessiner des poulets au tableau noir. Il dessine très bien. Il est beau, et gentil. Je crois que je suis amoureuse de lui. Il s'appelle Marcel Milan. Milan et Florence, nous étions prédestinés. Je suis allée avec lui, garder les vaches de quelqu'un. Il m'a montré comment il s'accroche à la queue d'une vache, les pieds contre son derrière, pour avancer sans se fatiguer. Je ne veux pas le faire. D'abord, je ne veux pas faire mal à la vache, et ensuite, elle pourrait me faire tomber une bouse dessus.

Marcel n'était pas parmi les enfants avec qui je jouais à cache-cache la semaine dernière. Nous étions chez des gens. J'étais cachée dans le grenier à foin, derrière une balle de foin. Un garçon est venu près de moi et a mis sa main dans ma culotte. Je me suis vite sauvée, et ai raconté aux autres ce qu'il avait fait. Ils avaient l'air choqué par ma réaction, et non pas par ce qu'il avait fait !

Le père de Marcel travaille à Martres, dans un élevage de vers à soie. Marcel m'a donné deux cocons, en me disant que si je les tenais au chaud, loin des courants d'air, je verrais peut-être un jour éclore les papillons. Je les ai donc cachés sur du coton dans un coin au-dessus de la cheminée de la cuisine. Un beau jour, ils avaient disparu ! J'ai

questionné tout le monde, et personne ne savait rien. Armand avait l'air si gêné que j'ai insisté. Il a enfin avoué qu'il les avait plantés ! Il pensait qu'il pousserait un buisson avec des choses en soie dessus ! et il a onze ans !

Quand Armand est reparti en Savoie, la maîtresse m'a fait nettoyer son bureau, où crayons, papiers et gommes trempaient dans du jus de mirabelles pourries. Sale boulot ! Est-ce que tous les garçons sont comme ça ?

Hier, la maîtresse avait mis la radio en marche pendant la classe, et tout d'un coup elle a éclaté en sanglots et nous a renvoyés chez nous, longtemps avant l'heure. Je suis rentrée et ai trouvé tout le monde en larmes : grand-mère, Marie-Rose, et maman, qui est revenue, pleuraient toutes ensemble dans la cuisine. Je n'avais encore jamais vu de grande personne pleurer. Il paraît que la France s'est rendue, vaincue. Ca doit être très important, pour faire pleurer tout le monde.

Je ne sais pas ce qui se passe vraiment, mais maman a pris Annette et moi au grenier. Là, elle nous a montré une pierre dans le mur qu'on peut déplacer, et derrière laquelle elle a mis ses bijoux. Et puis elle nous a emmenées dans la remise derrière le « garage » où il y a, au milieu d'un grand fouillis, l'ancien four à pain. Elle y a caché l'argenterie. Il faut n'en parler à personne.

Chapitre trois

DEBUT D'OCCUPATION

1940-1941

ALICE : Quelle tristesse, quelle honte ! Que c'est dur à avaler ! Toutes nos souffrances, tous nos sacrifices, la vie de mon pauvre Henri entre autres, tous ces pauvres garçons qui, pour sauver leur patrie, ont perdu leur visage, leurs membres, leur vie, tout cela n'était pour rien. La douleur des femmes qui les aimaient, c'était pour rien. Le pays exsangue qui avait perdu dans ce carnage plus de la moitié de ses jeunes hommes mais avait, à ce prix, reconquis l'Alsace et la Lorraine, c'était pour rien.

Maintenant, nous avons tout perdu : non seulement l'Alsace et la Lorraine, mais toute la moitié nord du pays et, pire que tout, l'honneur. Pétain est plus vieux que moi, l'imbécile. Et il veut gouverner le pays ? Il lui « fait don de sa personne » ! Quel don ! Que peut-il faire, sous la férule allemande ? Il fut un héros pendant la « der des der » mais il n'est plus qu'un vieillard chevrotant. Où en sommes-nous, mon dieu ? Ou plutôt, où êtes-vous ?

Les Cierrois s'en fichent bien. Ils se réjouissent à l'idée de revoir bientôt leurs hommes, sans penser plus loin que leur petit intérêt personnel. Heureusement, Françoise réagit comme moi. Pierre est revenu. Il est le plus malheureux. Le manque de courage et d'initiative du commandement militaire le déconcerte. Il est encore plus maigre que de coutume, et d'une humeur noire. Il considère qu'il a perdu la face, que tout le pays l'a perdue. On ne l'a pratiquement pas laissé se battre, ce qu'il était prêt à faire.

Avant le retour de Pierre, Françoise aussi était de méchante humeur : retournée à Soissons après avoir déposé les enfants ici, elle y avait trouvé la maison en piètre état. Les soldats des deux armées, les Français puis les Allemands, y étaient passés et avaient tout saccagé... jusqu'à laisser des selles dans vases et chandeliers ! Pourquoi les soldats font-ils de telles horreurs ? Françoise a dû tout nettoyer et était exténuée et, à juste titre, furieuse, elle qui tient tant à la propreté et à la beauté de son intérieur.

Ils vont repartir maintenant pour que les filles terminent leur année scolaire à Soissons. Je vais rester, avec Léonie qui va revenir. Le souvenir de Louis et des nombreux étés que nous avons passés ici en famille va peut-être m'aider à être moins triste. Je veux essayer d'accepter la volonté de dieu avec humilité. Sur ce terrain, Clo me comprend.

FLORENCE : Papa est revenu et, grand dieux, qu'il est désagréable !

J'avais remarqué dans la salle d'eau, un bel atomiseur, et Marie-Rose m'a dit que c'était un cadeau de maman pour papa, pour fêter son retour. Curieuse d'en savoir le prix, je l'ai soulevé, pour voir dessous. Il était plus lourd que je ne m'y attendais, et il est tombé. Catastrophe ! Que faire ? J'aurais pu ramasser les morceaux et les jeter dans un des viviers, ni vu ni connu. Mais, voulant être sage comme Anne de Guigné et brave comme Jeanne d'Arc, j'ai pris les morceaux dans mes mains, et suis allée au jardin potager où tout le monde était. Papa bêchait. J'ai ouvert les mains devant lui, et il m'a envoyé une telle claque que j'en suis tombée. Lui qui, contrairement à maman dont les gifles sont monnaie courante, ne m'avait jamais frappée ! Furieuse, j'ai décidé de le punir en le boudant.

Il n'a rien dit, mais après un jour ou deux, je voyais bien qu'il était contrit. Et ce n'est pas facile de boudier très longtemps. Quand les parents m'ont demandé ce qui s'était passé, je le leur ai dit, mais ils n'ont pas eu l'air de me croire. Je pense que c'est une bonne idée de dire la vérité : On ne risque pas de s'embrouiller, et en plus on a la conscience tranquille. Ensuite, c'est à eux de me croire ou non.

Demain, nous retournons à Soissons ; Maman dit qu'elle a eu à y faire des nettoyages répugnants après le passage des troupes. Marcel va me manquer !

ANNETTE : La vie a bien changé. Le rez-de-chaussée de la maison est occupé par deux soldats allemands, un tailleur et un cordonnier. On ne les voit pas beaucoup, mais me voici privée de la chambre qu'on m'avait promise pour la rentrée, ma chambre à moi, enfin : la pièce près de l'entrée, en bas. Je vais de nouveau devoir partager un lit avec Flo qui me gêne, et Rizou sera dans son petit lit à barreaux dans la même chambre. Heureusement, maman a déménagé la « belle inconnue », une statue que j'aime bien, et le « printemps » de Boticelli, de notre chambre d'avant, dans celle-ci. C'est déjà ça.

La chambre du milieu qui était la nôtre, à Flo et moi, est devenue la salle de vie avec un petit poêle qui est difficile à allumer et qui, quand il l'est, fait tant de fumée que nous pleurons et toussons à qui mieux mieux et devons enfin ouvrir les fenêtres pour pouvoir respirer ! Car nous n'avons pas le droit d'utiliser le chauffage central. Ce dernier est le privilège de nos locataires du rez-de-chaussée. Heureusement, un tout petit peu de leur chaleur monte vers nous.

Je passe en quatrième. Flo a, bien sûr, encore eu le prix

d'excellence à la fin de l'année dernière. Non seulement ça, mais la directrice a fait prendre à sa classe, la huitième, l'examen d'entrée en sixième, et Flo a été la seule de l'école (les classes primaires du lycée de filles) à réussir. Alors la directrice a supplié les parents de la laisser entrer en sixième cette année, alors qu'elle a tout juste neuf ans.

Le grand événement de la rentrée, pour moi, a été l'arrivée de Maïten, mon amie d'Abyssinie. Elle est plus vieille que moi, mais je l'aime bien. Enfin quelqu'un avec qui je peux parler ! Elle a un job comme assistante institutrice à Soissons, et loge chez nous. Le soir ou le dimanche, nous allons souvent dans la chambre de Jeanine, la nouvelle bonne. Jeanine et Maïten ont à peu près le même âge. Jeanine achète des journaux assez bêtes, adaptations modernes de l'histoire de Cendrillon, que maman nous empêche d'avoir. Je peux les lire là, et nous parlons de garçons et d'autres choses.

La cuisine nous étant interdite, nous dînons avec les Roy (qui ont aussi des occupants chez eux) chez les Touzé. Chaque famille contribue ce qu'elle peut à la tambouille collective. Quand les parents s'attardent après le dîner à jouer au bridge ou bavarder, le couvre-feu nous empêche de rentrer à la maison, et nous devons coucher à la sous-préfecture. Madame Touzé a toujours la goutte au nez, et l'essuie avec sa serviette de table !

Les Touzé ont adopté un petit garçon de l'âge de Rizou, Claude. Il est mignon avec un visage rond, un teint caramel, des yeux et cheveux noirs. Les deux garçons jouent bien ensemble, et avec le chien des Touzé, Clovis, un terrier écossais.

La maison est devenue une usine : dans la buanderie, nous fabriquons du savon, du vrai qui lave bien mieux que l'espèce de plâtre qu'on nous vend comme savon. Tante Clo nous procure la soude, et maman trouve la graisse quelque part. Dans la cave, maman nous fait aussi confectionner des briquettes : des vieux journaux trempent dans de l'eau mélangée à un peu de colle. Nous en faisons des petites boules bien compactes qui, séchées, nous servent de combustible. On fait aussi fondre du beurre dans des bocaux, où ils se garderont plus longtemps que le beurre frais. Et on trempe les œufs dans de la paraffine, aussi pour qu'ils durent, car ils sont devenus rares et précieux.

PIERRE : On parle beaucoup du général de Gaulle qui a conquis du prestige, non seulement par son appel du dix-huit juin, mais par sa position après Mers el Kebir. Pauvre France vaincue sur qui tout le monde s'acharne. Bientôt ce sera le tour du Japon puis Hitler serrera de plus en plus sa poigne. Il envisage, entre autres moyens de nous

abattre, la création d'un état « flamand » composé de la Belgique, la Hollande, et le nord de la France jusqu'à l'Ailette. Beau moyen pour amputer le pays de ses plus riches provinces ! Le plus triste est qu'après la guerre, Roosevelt poursuivra cette idée.

Revenu à Soissons, je reprends mon métier d'ingénieur des Ponts. Mon chef M. Boutet a mal supporté le choc de la défaite et a réussi à se faire affecter à Mâcon. Je le remplace à Laon au début de janvier 1941.

L'officier/ingénieur allemand qui nous supervise est un homme correct, et nous travaillons ensemble sans histoire. Je peux ainsi parler sa langue, bien que son français ne soit pas mauvais. Malgré cela, la situation ne s'améliore pas.

Chaque préfecture doit dresser une liste de ses ressortissants juifs dont la carte d'identité doit maintenant mentionner ce fait. Bien sûr Françoise dont la carte d'identité porte son nom de jeune fille, Lévy-Neumann, s'en est fait faire une fausse. Tout préfet a le droit d'interner « ses » juifs étrangers. Depuis le début d'octobre, les juifs n'ont pas le droit de travailler dans les administrations, la presse, ni le cinéma.

Jusqu'où cela ira-t-il ? 1940 aura été une année bien triste, de honte et d'humiliation, et maintenant de restrictions et limitations. Je doute que 1941 se présente mieux.

FRANCOISE, bien qu'armée de sa fausse carte d'identité, s'inquiétait de plus en plus : les juifs, définis comme ayant au moins trois grands parents juifs ou deux si la personne était mariée à un juif, étaient clairement en danger. Combien de temps son patronyme pyrénéen et sa (nouvelle) religion catholique seraient-ils des protections suffisantes ?

Sa mère Hélène, encore à Paris, ainsi que deux des frères de celle-ci, devraient-ils partir ? Et où ? La sœur de Françoise, Elizabeth, mariée elle aussi à un catholique, était en zone « libre », donc en sécurité pour l'instant. De son frère Alain, elle se souciait peu.

Comment mesurer le danger ? C'était déjà assez humiliant d'être sous la botte des Teutons qui paradaient fièrement dans les rues. Hitler avait même eu le culot de mener une parade sur les Champs Élysées à Paris ! Il y avait partout des drapeaux rouge et noir à croix gammée et pour toute démarche officielle, il fallait s'abaisser à la « Kommandantur ». Elle espérait bien n'avoir jamais à le faire.

En tous cas, elle et Pierre avaient décidé qu'aussi longtemps que la France serait occupée, il n'y aurait pour eux ni théâtre, ni amusement d'aucune sorte, ni même de peinture pour Françoise, en signe de deuil.

Le projet théâtre dans les lycées continuait pourtant, car il fallait envoyer des colis aux prisonniers de guerre (dont Jacques Deshayes) et

donc récolter de l'argent.

FLORENCE : Quand j'aurai des enfants, je ne serai pas sévère comme maman.

En ce moment, j'étudie une valse de Chopin au piano. Je l'aime beaucoup, vive et gaie par moments, et parfois très triste, comme moi. Comment Chopin pouvait-il créer de si belles choses ? Il devait être malheureux aussi.

Je suis triste pour plusieurs raisons. Annette passe son temps avec Maiten et Jeanine. Elle semble se souvenir que j'existe seulement pour se plaindre de ce que je lui tombe dessus dans le lit, la nuit. J'essaie pourtant bien de me coincer entre le lit et le mur (où d'ailleurs j'ai ainsi un peu moins froid entre ces draps glacés, dans cette chambre glacée) mais je bouge pendant mon sommeil : Quand, à cause du couvre-feu, nous couchons à la sous-préfecture et que je me réveille dans la nuit, j'ai souvent la tête là où devraient être mes pieds, et je ne trouve pas ma lampe, et j'ai très peur.

Annette est trop vieille pour moi maintenant, à quinze ans, et Rizou qui en a cinq, a maintenant Claude Touzé avec qui jouer. Il est trop petit de toutes façons.

Je suis triste aussi parce que je ne brille plus à l'école. C'est fini, ces bulletins scolaires, et distributions des prix, que j'attendais avec impatience. J'ai maintenant un professeur pour chaque matière. Celui de latin nous terrorise. Il paraît qu'une fois, il a sorti un garçon de sa classe en le tenant par les cheveux, après avoir jeté son cartable par la fenêtre. Le professeur d'anglais est plus gentil.

Une partie du bâtiment est occupé par des Allemands. Le jour de la rentrée, ils étaient alignés le long de notre passage de la cour à l'école, après l'appel. Ils nous offraient crayons, gommes, et même stylos ; C'était bien tentant. Maman me gronde très fort et me punit quand je perds mon stylo. Ces hommes semblaient gentils, mais je savais que l'honneur m'interdisait de prendre quoi que ce soit. Heureusement, mes camarades n'ont rien pris non plus.

Tous les jours, il y a des groupes de soldats en vert de gris qui passent devant la maison, au pas (leur pas de l'oie), en chantant de belles chansons de marche, à plusieurs voix. C'est triste de devoir les détester, surtout qu'ils sont beaucoup plus propres et beaux que les soldats français qu'on voyait avant ... et qui ne savaient pas chanter.

La vie en général est triste. Les fenêtres sont peintes en bleu marine pour la défense passive, et ornées de bandes de papier collant, en cas de bombardement. Le poêle ne chauffe pratiquement pas, nous

n'avons pas grand chose à manger, et tout le monde est soucieux, triste, et grognon.

Heureusement qu'il y a Chopin, et Dieu. Je vais au catéchisme le jeudi. C'est plus que facile, et un peu bête. Il suffit d'apprendre par cœur des questions, et leurs réponses. Je les lis une fois, et je les sais. Le dimanche, les parents traînent au lit, et nous autres allons à la messe. J'aime la cathédrale, mais qu'il y fait froid ! Après la messe, Maïten nous offre des « sucre tors », délicieuse spécialité de la pâtisserie en face de la cathédrale, et des gâteaux

RIZOU : C'est mieux à Soissons qu'à Cier. A Soissons, il y a un monsieur qui fait chanter le bon dieu (l'organiste).

CLOTILDE : C'est intéressant de voir comme il est facile d'apprendre une langue étrangère : je n'ai pas beaucoup de contacts avec les occupants (bien qu'ils supervisent ce qui se passe à l'usine) et pourtant je sais déjà : nein, nicht, verboten, schnell, heraus, erzats, et autres mots du même acabit.

Mon patron est bête, ce qui rend mon travail d'autant plus pénible. Je trouve dur aussi de n'être entourée que d'hommes, qui sont souvent bien limités. L'un d'eux me fait la cour, mais comme je suis à un niveau de cadre plus élevé que lui, je le soupçonne d'être intéressé par mon salaire plus que par ma personne.

Les édits sur les juifs sont inquiétants. Je n'ai pas d'amour particulier pour eux, mais ils devraient avoir le droit de vivre comme tout le monde. Depuis le trente octobre, tout commerce possédé par un juif doit afficher ce fait en vitrine. Ce sera gênant pour la cousine de Françoise et son mari, Denise et Alex Lévy, qui vendent des vêtements de travail dans le quatorzième arrondissement. Alex a trouvé une personne de confiance qui prendra le magasin sous son nom et m'a demandé si, au besoin, lui et sa famille pourraient se cacher chez nous à Cier. J'en ai parlé avec maman, et bien sûr, nous avons accepté. Il me faudra aussi sans doute bientôt mettre leurs investissements dans mon porte feuille bancaire, en espérant que personne ne vérifiera comment je suis soudain devenue si riche.

Je me demande aussi si Françoise et les enfants risquent d'avoir des ennuis. Bien sûr, Françoise ne s'est pas inscrite comme elle était censée le faire mais tout le monde à Soissons sait qu'elle est juive, et les mauvaises langues, ou même juste les maladroits, peuvent faire bien du

mal. Je me sens un peu coupable de ce qui s'est passé l'autre jour. Pierre, de passage à Paris, devait déjeuner avec l'officier allemand qui travaille avec lui. Il m'avait invitée à me joindre à eux et j'avais accepté, sachant qu'ils ont des rapports corrects. Quand Pierre s'est éclipsé quelques minutes, l'Allemand m'a demandé si la rumeur était fondée, que Françoise était juive. Le jugeant digne de confiance, j'ai acquiescé. J'espère que cela n'aura pas de conséquences néfastes.

Il m'est très difficile de protéger maman du froid. Elle ne bouge pas beaucoup, et en souffre. J'en souffre aussi. Les engelures de mes doigts m'ont déjà fait perdre deux ongles, que les compresses de vaseline n'aident pas beaucoup.

Tous les soirs, je prie et lis « l'imitation du Christ » qui m'offre réconfort et direction.

RIZOU : Moi, je veux bien être une fille en étant petit, mais quand je serai grand, je veux être un monsieur pour tuer les Allemands. Je veux aussi tuer Hitler. Il ne me faut qu'un fusil. Je veux aussi arriver à pisser plus loin que Claude, qui a encore gagné hier. Il m'énerve. Je veux aussi faire des croche-pieds aux autos mais quand je prépare mon pied au bord du trottoir, il y a toujours quelqu'un pour me faire reculer au bon moment. C'est bien embêtant d'être petit. Je veux grandir vite et avoir des beaux mollets bien musclés comme Annette

Chapitre quatre

DEBUT DE RESISTANCE

1941-1942

PIERRE : Je cherche très tôt un moyen de lutter contre l'occupant ; mon premier mobile est patriotique ; il s'y ajoutera bientôt un sentiment de honte quand Vichy promulguera les textes contre les juifs.

André Boulloche a été affecté chez moi et il me donne un contact à toucher pour entrer dans son groupe de résistance. Il s'agit d'aller au 67, rue de la Boétie et de demander à un certain Dacré « les sept piliers de la sagesse » de Lawrence.

C'est un moment émouvant que celui où, pour la première fois, on pénètre dans un immeuble inconnu pour y prendre un contact de résistance. Tout semble mystère et trahison. Qui est au courant, qui s'en doute et est prêt à dénoncer ?

Dacré qui semble la prudence faite homme me dirige sur Blocq-Mascart qui occupe avec désinvolture l'immeuble « Kraft durch Freude » au coin des Champs Elysées et de l'avenue George V. C'est un homme plus âgé que moi, au type sémitique très marqué, à l'allure d'intellectuel. Il me donne à son tour des contacts dont Deconinck avec qui je travaillerai jusqu'à mon arrestation. Ce Deconinck m'amena à Roland Farjon, élégant et bel industriel, Dufor dans la résistance. On reparlera beaucoup de lui hélas par la suite.

Mes premières missions sont de rassembler tous les renseignements possibles utiles aux Alliés et de créer dans mon département, l'Aisne, un groupe d'hommes sûrs et décidés.

La trame en est vite trouvée : je suis ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et à ce titre distribue tous les laissez-passer, les fameux « Ausweis ». De plus, mon personnel est réparti sur toute la surface du département et a les rapports les plus étroits avec la population. Je contacte discrètement ceux qui me semblent les plus aptes. En fait tous marcheraient avec moi mais certains sont timorés, d'autres trop âgés. En peu de temps cependant bon nombre seront mis dans le coup.

Notre métier qui nous oblige à de nombreux déplacements dans l'intérêt même de l'occupant est une couverture admirable.

Toutes les semaines je vais à Paris transmettre à Deconinck les renseignements que nous avons rassemblés. Ma qualité de dispensateur départemental des « Ausweis » me permet de traverser en auto ou en train plusieurs départements jusqu'à la capitale.

HELENE : Françoise est bien dure. D'où tient-elle cela ? Ma mère, Ida, était paisible et filait doux devant son mari Jules qui était, il est vrai, une

force de la nature. Il m'a interdit d'épouser l'homme que j'aimais, un goy. Mais, bien que volontaire et dictatorial, il n'était pas comme Françoise, qui dit tout ce qui lui passe par la tête, apparemment inconsciente des blessures qu'elle inflige ainsi souvent.

L'autre jour, j'étais encore sur le pas de sa porte, et elle m'a accueillie par : « Qu'est-ce que c'est que ce bibi ridicule que tu portes ? ». J'ai répondu que j'avais acheté ce chapeau, pensant qu'il me rajeunissait. Elle s'est écriée qu'elle ne voulait plus le voir. Elle critique souvent ma façon de me vêtir. Ces choses ont pour elle beaucoup plus d'importance que pour moi, me rappelant ainsi ma sœur Eugénie. Françoise grogne aussi dès que je sors mon tricot, qui « fait du désordre ». Pourquoi un intérieur devrait-il toujours être impeccable ? Ce n'est pas un musée !

Grâce au fait qu'ils habitent en province, elle et Pierre apportent parfois de la nourriture introuvable à Paris. Françoise, généreuse, me donne donc quelquefois des merveilles comme un petit morceau de beurre, deux ou trois œufs, des pommes de terre, ou autres. Bien sûr, je partage ces trésors avec ceux de mes amis qui sont plus à plaindre que moi. Comment Françoise l'a-t-elle su ? Elle me gronde de nourrir ces juifs étrangers qui se cachent, et n'ont pas de cartes d'alimentation. Je lui fais remarquer que ce qu'elle me donne devient mien, et que je suis alors libre d'en faire ce que je veux. Cela la rend furieuse.

Elle est dure aussi avec ses enfants. Je demandai l'autre jour à Flo ce qu'elle en pensait. Elle m'a dit que pour elle, ça allait, mais que si elle était Annette, elle se serait sauvée depuis longtemps. Il est vrai qu'Annette n'en fait qu'à sa tête, et est insolente avec sa mère, mais un peu de douceur la dompterait peut-être. Comme Jean-Jacques Rousseau, je pense que la nature est bonne, et qu'il faut parfois laisser aller.

A dire vrai, c'est ainsi que j'ai élevé mes enfants, et les résultats ne sont pas très probants. Françoise est dure et narcissique. Alain, prétentieux et instable, fabrique des tas d'enfants qu'il ne peut pas nourrir. Combien de fois ai-je dû le tirer d'affaire, avec mes maigres ressources ? Françoise et lui se haïssent. Heureusement qu'il y a Elizabeth, l'aînée, plus facile à vivre. Sans la beauté ni l'élégance naturelle, la vivacité ni le sens esthétique de sa sœur, elle est cependant plus agréable.

Je vais peut-être accepter son invitation d'aller me réfugier chez elle en Savoie. Paris devient dangereux pour les juifs.

FRANCOISE : Chère Zabeth :

Je t'écris vite pendant qu'on le peut encore. Il paraît que le courrier entre les zones nord et sud sera bientôt limité à des cartes pré imprimées contenant des formules telles que : « je vais bien », ou « maman est malade », qu'il faudra cocher ou barrer.

La vie en zone occupée devient de plus en plus pénible. Tu connais, je crois, les Franckel, des cousins éloignés. Ils portent maintenant l'étoile jaune. Heureusement la réputation de dermatologue du docteur le rend indispensable à l'armée allemande, et ils peuvent donc rester chez eux. Mais avec cette étoile sur la poitrine, ils ne peuvent aller pratiquement nulle part. Un ancien patient du docteur, le croisant un jour dans la rue avec son étoile, le serra dans ses bras, lui disant son chagrin de voir ce qui se passait. Leur fils aîné est prisonnier de guerre en Allemagne, et le cadet, Biqui, un brillant lycéen, est tout à fait charmant. Mais lui aussi doit porter l'étoile jaune.

Notre situation devient précaire. Tout le monde à Soissons sait que je suis juive, et j'entends parfois des remarques désagréables et un peu inquiétantes. Pierre est maintenant ingénieur en chef à Laon qui est en « zone interdite » et où nous ne pouvons donc pas le suivre. Nous pourrions passer inaperçus plus facilement dans une grande ville. De plus, comme tu t'en doutes peut-être, Pierre a des activités parallèles dangereuses. Il peut nous arriver n'importe quoi n'importe quand.

Si je suis prise et questionnée, je veux pouvoir dire que je ne sais rien de ce qu'il fait, je le crois en sanatorium en Savoie, mais je le soupçonne aussi d'avoir une maîtresse. Tu peux donc nous être très utile. Si Pierre t'envoie des cartes qui me sont adressées, peux-tu, s'il te plaît, me les renvoyer pour qu'elles portent le tampon de la poste de Moutiers en Savoie ? Cela pourrait nous sauver. Dis-moi si tu veux bien.

J'espère que vous allez tous bien, et profitez de la belle nature qui vous entoure. Il paraît que maman va peut-être habiter chez vous ? Ce serait merveilleux. Bien que, comme son frère oncle Pierre et moi, elle ne se soit jamais inscrite sur les listes de juifs, elle est imprudente et m'inquiète. Des gens bizarres abusent de sa bonté.

Je t'embrasse,
Ta sœur Françoise.

FLORENCE : Nous avons eu chaud hier soir. Même Annette n'était pas trop rassurée ! Il n'y avait pas de grande personne à la maison et nous étions tous les trois au lit, prêts à dormir, quand quelqu'un a sonné. Annette et moi sommes descendues et à la porte il y avait un soldat allemand avec un grand fusil en bandoulière qui faisait des signes pour montrer qu'il voulait monter. Il était vieux et n'avait pas l'air trop méchant

et de toutes façons nous n'avions pas le choix, alors nous sommes montées avec lui. Il voulait seulement vérifier que les rideaux étaient bien fermés, pour la défense passive. Quel soulagement !

Au lycée maintenant on nous fait chanter tous les jours : « Maréchal, nous voilà, devant toi, le sauveur de la France... », un chant idiot où je remplace, pas trop fort, « maréchal » par « général », en pensant à de Gaulle. On nous fait faire aussi dans la cour de récréation de grands mouvements d'ensemble qui ne riment à rien. Les murs dans la rue sont couverts d'affiches de propagande, où les Anglais sont nos ennemis, et les Allemands nos amis. J'en ai déchiré une. Quelqu'un m'a vue, et dénoncée à la police. L'affaire est montée jusqu'à monsieur Touzé, qui l'a dit aux parents. Ils n'ont pas eu l'air trop en colère, mais m'ont dit de faire attention.

Je n'aime pas les cours de couture, mais ceux de secourisme sont très bien, et peuvent devenir utiles. Une autre chose que j'aime bien est qu'on nous donne des biscuits vitaminés. Il y a des grandes dans la classe qui ne les aiment pas et me donnent les leurs.

Les parents nous ont posé des questions bizarres hier soir à table : « Entendez-vous des commentaires en classe sur les juifs ? Est-ce qu'on fait des remarques sur votre origine juive ? ». Annette a dit qu'en effet, des camarades avaient parlé de son nez juif. Moi, je n'avais rien entendu ni remarqué. « Et la fille Cahen, vient-elle toujours en classe ? » J'ai répondu que je ne savais pas ; elle n'est pas une de mes camarades de jeux, et je ne fais pas attention. Les parents auraient parmi leurs relations (particulièrement le dentiste monsieur D.) des collaborateurs qui auraient fait des réflexions déplacées.

En attendant, les lapins dans leur cage sont très mignons, surtout un petit brun que je sors parfois dans les salades de maman quand elle n'est pas là. Il aime bien mieux la salade que les carottes. C'est très triste de penser qu'il est là pour être mangé quand il sera grand.

La chose la plus importante maintenant à la maison, c'est la radio. On la met en marche après le dîner, tout bas parce que c'est interdit, pour écouter « Les Français parlent aux Français », qui vient de Londres. C'est brouillé par les Allemands, alors c'est très difficile à entendre. En plus des nouvelles, il y a des messages curieux, comme « la bicyclette bleue et arrivée », ou « le lapin a trois pattes », ou « grand-père se mouchera demain ». Il paraît que si un jour un message de papa doit venir par la radio, il sera question de Jéricho. Ca c'est parce que papa se mouche très bruyamment quand il se réveille le matin, et nous le taquinons en disant qu'il ferait tomber les murs de Jéricho.

CLOTILDE : La vie est bien dure ce jours-ci. Entre maman, Léonie et moi, nos cartes de ravitaillement, deux A et une V, nous donnent droit à presque une livre de viande et soixante grammes de graisse par semaine, si et quand il y en a dans les magasins. Les rations de pain sont un peu plus généreuses, mais c'est une chose grise qui contient peut-être plus de sciure de bois que de céréales. Le savon, tel du plâtre, ne mousse pas, ni ne lave. Maintenant il faut aussi des coupons pour acheter vêtements, chaussures, plus ou moins tout. Le « café », de l'orge en vérité, n'a pas de goût. Pour tout achat, il faut faire une longue queue, et là je suis reconnaissante à Léonie, qui le fait le plus souvent pour nous. Heureusement que Pierre améliore parfois notre ordinaire, grâce à ses contacts campagnards.

Maman, qui fut pourtant bonne cuisinière, mange tout ce qu'on lui donne, et a tout de même faim. Elle est triste, et a froid. Je voulais lui tricoter un gilet, mais maintenant il faut des coupons pour acheter de la laine. Seules les femmes enceintes reçoivent ces coupons qui leur donnent droit à cent grammes de laine par mois. Je parlais de ceci à l'usine pendant une pause avec les seules autres femmes, les secrétaires. Une d'elles, une jolie petite jeune, s'est esclaffée : « Je peux vous donner mes coupons, je n'en ai pas besoin, ma belle-sœur m'ayant donné assez de vêtements pour mon bébé ». C'était bien gentil, mais que faire pour la couleur ? Maman ne portant que du noir depuis la mort d'Henri, jamais elle ne voudrait mettre de couleur layette ! Appréhensive, j'allai, armée de plusieurs mois de coupons, dans la mercerie la plus proche, pour acheter cinq cent grammes de laine. Me supposant enceinte, puisque j'avais des coupons, la mercière se mit à geindre : « Ah, ma pauvre dame, je voudrais bien vous aider, mais je n'ai que du noir ! Vous ne voulez certainement pas habiller votre bébé en noir ! ». Essayant de ne pas paraître trop enchantée, je l'assurai que mon bébé ne se formaliserait pas d'un tel détail. Quelle chance j'ai eue !

Quand elle aura moins froid, peut-être que maman sera moins triste. Je dois avouer que mon humeur n'est pas très rose non plus ; Je suis épuisée. Non seulement dois-je lui donner toutes sortes de soins matin et soir, mais elle a maintenant besoin de piqûres toutes les quatre heures. Je dois donc me lever pour les lui donner au milieu de la nuit, et elle n'est jamais satisfaite de ce que je fais pour elle. De plus, mon patron au Matériel Téléphonique est odieux, et le contrôle par les occupants est de plus en plus serré. Mon dieu, je vous en prie, aidez-moi à accepter votre volonté.

Les Lévy sont installés à Cier et avec trois jeunes enfants, je crains les dégâts possibles. J'ai aussi pris les investissements d'Alex à mon nom, en espérant que ma soudaine prospérité n'attire pas l'attention des autorités. J'ai l'impression que Pierre a des activités clandestines dont,

bien sûr, nous ne parlons pas.

Une bonne chose : Antoinette Dalin, secrétaire particulière du préfet de police de la ville de Paris, m'a donné deux billets (dans la loge du préfet !) pour une pièce de Claudel. J'inviterai Flo à m'accompagner.

FRANCOISE : Depuis le deux juin, les juifs n'ont plus le droit d'exercer, non seulement les professions qui leur sont déjà interdites, mais aussi toute activité libérale, commerciale, artisanale, ou industrielle. Dans ces conditions, comment survivre ? nourrir une famille ? Le mois dernier, 3.700 juifs étrangers ont été arrêtés à Paris par des policiers français. Quelle honte ! Maintenant les juifs doivent s'inscrire sur des listes même en zone libre. Je suis contente que maman soit en Savoie, elle est si peu raisonnable. Elle y sera heureuse, elle qui adore la montagne Mes pauvres jambes se rappellent encore cruellement nos randonnées d'antan !

Jamais je ne m'inscrirais sur ces listes, bien sûr ! On verra bien. Des amis qui font de la résistance m'ont demandé de transporter pour eux des documents dangereux. Je le fais sur mon vélo, avec plaisir. Pierre travaille dans un autre groupe, j'en suis ravie. J'avais craint que, légaliste comme il est, il ignore l'appel du général de Gaulle. La situation peut-elle s'améliorer ? Pourquoi les Anglais et les Américains ne font-ils rien ? La bonne nouvelle, la seule qui donne quelque espoir en ce moment est qu'Hitler a attaqué l'URSS. Si l'hiver russe a vaincu Napoléon, il peut peut-être venir à bout d'Hitler ?

A la maison, la vie n'est pas facile. A quinze ans, Annette n'a toujours pas ses règles. Le docteur Roy me dit de ne pas m'inquiéter. Toujours très indépendante, elle est moins désagréable. La présence de Maïten semble lui faire du bien. Grâce à nos amis cultivateurs qui nous vendent quelques vivres, notre ordinaire est meilleur que celui de la plupart des gens (sans recourir au marché noir, que je refuse d'utiliser) et nous pouvons aider un peu Clo et sa mère.

Que ferons-nous cet été ? Les enfants aiment aller à Cier, où ils mangeraient mieux, mais les Lévy y sont et nous serions bien nombreux. Ils ont un nouveau bébé, Rolland, en plus de Bruneau qui est un peu plus jeune que Rizou, et Claudie, qui est plus jeune que Flo. Si nous y allons, nous ne resterons pas longtemps. D'ailleurs je n'aime pas rester trop longtemps loin de Soissons où Pierre va souvent et où se trouve cette chatte en chaleur, la Touzé.

FLORENCE : Pour une fois, les gilets tricotés par grand-mère sont jolis, même si Annette et moi avons le même. Beiges avec des lignes verticales de plusieurs couleurs, ils sont à la bonne taille et nous tiendront chaud l'hiver prochain. Je serai en cinquième. Je préparerai aussi ma première communion, qui sera le plus beau jour de ma vie.

Je veux atteindre Nirvana, détachement complet. Si maman meurt, ça me sera égal. Si papa meurt, je m'en ficheraï. Si Annette, Rizou, ou n'importe qui meurt, je resterai indifférente. Détachement, et paix.

Cet été passé de 1941 s'est écoulé en deux parties. La partie Soissons a été comme d'habitude : entraînement de natation, cache-cache chez Alain, désherbage dans le jardin des Touzé dont le jardinier est prisonnier. Un jour, on nous avait demandé de cueillir les groseilles, rouges, roses et blanches, et même les cassis. J'ai fait mon boulot consciencieusement. Ce soir-là au dessert, les groseilles ont été distribuées, mais il y en avait moins pour les enfants qui s'étaient soi-disant servis en les cueillant. J'étais furieuse parce que, travaillant pour tout le monde, je n'en avais pas mangé une seule. Ca m'apprendra à être trop honnête !

La partie Cier de l'été n'était pas comme d'habitude parce que les Lévy y étaient. Nous y étions bien serrés, Annette et moi encore une fois dans le même lit, dans la petite chambre d'en haut qui mène au grenier.

Grand-mère Alice se plaignait souvent de bruits nocturnes qui l'empêchaient de dormir. C'est un vrai problème là-bas : quand je me lève la nuit pour faire pipi, il faut d'abord, une fois levée et orientée, allumer une bougie dont la lumière est visible de la chambre d'en dessous, entre les lattes du plancher. Après avoir fait grincer la porte de la chambre, il faut descendre des marches brinquebalantes qui geignent, avant le « clic » métallique du loquet de la porte menant au palier. On traverse celui-ci sur la pointe des pieds, et descend l'escalier dont chaque marche craque. Le plancher de la cuisine a aussi des planches bruyantes, il faut les connaître et les éviter. Après la cuisine, la porte du couloir ne grince pas très fort, mais celle de la salle d'eau fait plus de bruit en frottant contre le sol. A l'autre bout de la salle d'eau, il faut ouvrir la porte du « garage » : là, on est en plein air, et gare à la bougie ! Il faut bien la protéger, surtout s'il y a du vent, ou s'il pleut. On peut enfin se soulager, et dieu merci, dans des vrais cabinets avec une chasse d'eau, et non plus cette horrible planche trouée au-dessus d'une fosse puante, comme avant. Et puis il faut tout recommencer en direction inverse. Comment ne réveiller personne ?

J'ai cherché une solution. Dans le grenier, j'ai trouvé de vieux pots de grès qui feraient, à mon avis, d'excellents pots de chambre. Hélas, j'ai bientôt réalisé que s'ils étaient vides le matin, c'est qu'ils fuyaient. L'évaporation n'est pas si rapide... et Denise, qui couchait avec ses

enfants dans la chambre en dessous, se demandait quelles étaient ces traînées humides le long du mur. J'ai ensuite essayé de m'asseoir sur le rebord extérieur de la fenêtre pour faire ma petite affaire, mais là aussi, Denise a compris ce qui se passait ! Heureusement qu'elle n'est pas sévère comme maman. Claudie m'a même dit que quand elle se met trop en colère, elle s'excuse après ! C'est bien extraordinaire, une maman qui s'excuse à ses enfants !

Malgré tout, nous avons bien joué, surtout avec Bruneau à qui Annette essayait de faire faire de la gymnastique. Elle n'a pas eu grand succès avec ça.

Cet été, l'électricité est souvent coupée, et nous allumons les vieilles lampes à pétrole, ou des bougies. Nous étions aussi parfois sans eau, alors le « garage » était rempli de bassines et casseroles pour récolter l'eau de pluie, et j'étais souvent envoyée remplir de lourds seaux d'eau à l'abreuvoir en haut de la rue.

Heureusement, pour les repas, il y avait la grande table de chêne, assortie au buffet plein de gens sculptés en relief, que je trouvais très beau, et que maman déclarait hideux. Nous étions nombreux et, bien qu'à la campagne, avions faim, peut-être parce que les Lévy n'avaient pas de cartes d'alimentation. Un jour, en sortant la boîte métallique qui contenait la précieuse réserve de biscuits, on a vu qu'elle avait été rangée trop près de la précieuse réserve de pétrole pour les lampes. Les biscuits en avaient pris l'odeur ! Nous les avons mangés tout de même et avons partagé en douze parts le dernier qui restait. Quand nous avons découvert que notre précieuse réserve de miel avait été envahie par des fourmis, nous avons mangé le tout. Les fourmis, acides, donnaient un drôle de goût au miel, mais nous fournissaient un peu de protéine, comme quand nous mangions des pommes avec les vers qui les avaient envahies. C'est en se disant ça qu'on se consolait.

Le dimanche, à l'église, nous avons notre place réservée près de l'autel, ce qui me gêne. Presque tout le monde est dans le reste de l'église, les femmes en bas, la tête couverte de chapeaux ou plus souvent de mantilles noires, et les hommes derrière, sur une espèce d'estrade. Eux passent leur temps à regarder les filles et ricaner. Le prêtre est un bon gros. Le plus drôle, c'est la musique : autour d'un harmonium poussif, quelques femmes s'époumonent, avec leurs voix criardes et fausses. Doit-on en rire ou en pleurer ?

Le retour à Soissons n'était pas drôle dans un train bondé dont la fumée vous noircissait la figure dès qu'on essayait de respirer un peu en ouvrant la fenêtre. Les toilettes, sans papier ni eau, puaien, mais j'aimais voir par le trou, le sol qui filait à toute allure entre les rails. L'arrêt pour vérification des papiers à Vierzon allongeait encore le voyage, qui prenait toute la journée. Les policiers y faisaient toute la longueur du

train, ça prenait beaucoup de temps.

A Soissons, Maïten est encore chez nous, mais les Allemands sont partis et maman pleure, bien sûr, sur les dégâts qu'ils ont faits à ses beaux meubles modernes, parfois des pièces uniques, et aux tapis en fourrure blanche de singes abyssins, sur lesquels nous n'avions pas eu le droit de marcher ! Mais nous pouvons aller en bas maintenant.

L'autre jour, René Roy nous avait raconté des histoires de fantômes alors l'idée nous est venue de faire peur à Rizou. Grimpée sur les épaules de René, je tenais une chaîne et une lampe électrique, et Annette nous a recouverts d'un drap blanc. Nous avons alors tout éteint dans la maison, et avons fait des bruits d'outre-tombe. Ce petit bout de presque six ans, au lieu de se sauver en pleurant comme nous l'avions espéré, s'est attaqué, pieds et poings, au « fantôme » ! Quel courage !

Puisque je parle de Rizou, il faut que je raconte qu'il est somnambule, et c'est parfois bien drôle. Une nuit, tout en dormant, il s'est mis à faire de la trottinette sur son engin que nous avons rangé dans la chambre pour le protéger de la pluie. Une autre fois, nous avons allumé en l'entendant se lever, et voici ce que nous avons vu : il a pris une de ses pantoufles, a fait pipi dedans, puis l'a mise sur son oreiller. Il a pris l'autre, a fait pipi dedans, et l'a mise à côté de l'autre, puis s'est recouché. Sidérées, il nous a fallu un peu de temps pour nous lever et aller enlever ses pantoufles de son oreiller !

FRANCOISE : Pendant le dîner hier soir, la conversation couvrant l'actualité, Maïten déclara qu'elle ne pouvait pas comprendre que tout le monde ne s'insurge pas contre l'occupation ennemie. Bien sûr, du haut de ses dix-neuf ans, elle s'adressait à nous. Nous nous sommes tus. On me reproche souvent de trop parler à tort et à travers mais je sais me taire quand il le faut. Bien sûr, Maïten ne nous ferait pas du tort volontairement, mais un seul mot égaré, une bêtise lâchée par inattention peuvent détruire des vies, en ces temps dangereux. Peu importe l'opinion que Maïten a de nous.

Cette année, 1942, est encore plus dure que la précédente sur le plan matériel. Cependant, nous avons maintenant une lueur d'espoir qu'Hitler n'envahisse pas le monde entier. Allemands et Japonais se battent encore avec vigueur, mais les Italiens, vaincus en Abyssinie, ne semblent pas trop enclins à la bataille. Ce qui donne surtout un peu d'espoir, c'est qu'Hitler a attaqué l'URSS en juin dernier. Un autre front l'affaiblira et après l'attaque japonaise de Pearl Harbor en décembre dernier, les Américains vont enfin se mettre en branle.

J'ai investigué où nous pourrions emménager pour quitter Soissons

qui devient dangereux. Nous ne pouvons pas suivre Pierre à Laon, en « zone interdite ». Quand Clo a commencé à travailler au Matériel Téléphonique à Boulogne Billancourt, j'ai incité ses parents à aller habiter à la Porte de St Cloud d'où elle peut prendre un bus direct, au lieu du long trajet qu'elle devait faire quand ils logeaient rue de Tolbiac.

Je cherche donc dans le même quartier. Beaucoup de gens ont fui Boulogne après le bombardement allié de mars qui, visant les usines Renault, a tué près de 6.000 civils dans toute la ville. Il y a donc à Boulogne des logements disponibles. Un grand appartement dans un immeuble de Le Corbusier, rue de la Tourelle, me fait bien envie. Mais l'immeuble est en verre, et recouvrir cet aquarium pour la défense passive serait bien difficile, sans compter le chauffage ! A l'autre bout de la même rue, il y en a un autre, beaucoup plus petit mais propre, ce qui est important quand la peinture est chose introuvable. Il est au sixième étage avec balcon, surplombant un stade, le Parc des Princes. Il fait partie d'un grand complexe, ce qui peut être utile pour se sauver si nécessaire. Il n'a que deux chambres, mais Annette ira peut-être vivre avec Clo, dont la mère va très mal. Cela devrait donc aller.

Si nous quittons en effet Soissons, je crois prudent de ne donner notre adresse à personne. De nouveau, ce n'est pas tant la méchanceté que la bêtise des gens que je redoute. Il n'y a que les Roy en qui j'aie toute confiance, non seulement en leur amitié et loyauté, mais aussi leur capacité à rester discrets.

CLOTILDE : Maman est partie, dieu merci sans trop souffrir. Où est son âme maintenant ? Elle mérite certainement le paradis. Mystère de la vie, mystère de la mort. Tout cela entre les mains de dieu. Bien qu'elle ne m'ait jamais aimée autant que ses fils, je sens sa présence protectrice autour de moi. La mort d'Henri nous a tous blessés très profondément, surtout elle ; ce qui n'avait pas détruit sa vivacité ni sa gaîté, jusqu'à ses dernières attaques cérébrales.

Je me demande si j'ai fait tout mon possible pour elle. Je n'ai pas osé, à la fin, lui faire donner l'extrême onction. Flo dit que j'ai été guidée par les trois vertus cardinales, la foi, l'espérance, et la charité, et donc que j'ai bien fait. Mon confesseur m'assure qu'en tous cas, je suis pardonnée. Je suis à moitié rassérénée.

Je suis complètement épuisée, à peine capable de marcher, encore moins de parler, et pratiquement pas de penser. Heureusement, le grand patron de ma boîte s'en est rendu compte. Il m'a appelée dans son bureau, celui avec les grandes verrières donnant sur la Seine. Il m'a dit de me reposer. Je peux prendre jusqu'à six mois, et il me garantit

mon poste à mon retour. J'en ai effectivement besoin.

Ce mois de juillet 1942 a été très dur : maman de plus en plus faible puis s'éteignant, au moment où il y avait à l'usine de difficiles problèmes à résoudre. J'ai hâte de pouvoir enfin vivre à mon propre rythme, et non plus à celui de ceux que je soigne, mon père, puis ma mère. J'aspire à la solitude, et ai donc refusé de prendre Annette chez moi.

En plus de mes problèmes personnels, j'ai honte de la servilité du gouvernement français devant l'occupant. Ce mois-ci, plus de 13.000 juifs dont de nombreux enfants ont été arrêtés en région parisienne, et nul ne sait où ils vont ni ce qui advient d'eux.

Même la zone libre devient dangereuse. Les Lévy ont failli être arrêtés quand la postière de Cier a bêtement dit aux policiers qui la questionnaient que oui, les gens chez les Pène étaient sans doute juifs. Heureusement qu'un gendarme est venu ensuite les prévenir de vite filer ailleurs, ce qu'ils ont fait avant la levée du jour.

C'est dur pour eux sans aucun doute, mais je dois avouer qu'il me sera bon de pouvoir m'y détendre sans eux. Françoise m'offre de nouveau de la compagnie (craint-elle que, épuisée comme je suis, je me suicide ?) mais cette fois-ci on me propose Flo, plus calme qu'Annette. Nous passerons donc nos vacances ensemble, d'abord dans une petite auberge campagnarde en bord de Seine, puis à Cier, où un copain de l'usine viendra nous rendre visite pour quelques jours.

Pierre fait, je crois, des choses dangereuses et je prie pour lui tous les jours. Le décès de notre mère l'affecte plus qu'il ne veut laisser paraître.

Chapitre cinq

1942-1943

FLORENCE : Je viens d'avoir onze ans et ça m'embête. Je devais mourir à dix ans, comme Anne de Guigné. J'aurais dû m'arranger pour tomber malade. C'est ce qu'elle avait fait, sans doute la tuberculose. Je crois que ça ne fait pas mal. Pourquoi suis-je encore vivante ? Je n'ai même pas demandé à venir au monde !

On a célébré mon anniversaire, pour une fois. J'ai beaucoup aimé le cadeau de tante Clo, onze boutons de rose roses, à différents stades

d'éclosion, chacun représentant une des années de ma vie. Maman m'a donné un sac à main gros et lourdaud en paille, voulant sans doute me faire plaisir en me donnant des airs de grande personne. L'intention était bonne.

En fait, tout est gros et lourdaud ces temps-ci. Par manque de cuir, les sacs sont soit en paille comme celui-ci ou faits de rubans. Les semelles des chaussures sont en bois épais et bruyant. Comme on ne trouve plus de bas de soie (malgré les pauvres filles qui en remailent, dans les vitrines des blanchisseries) les femmes se peignent les jambes, se donnant beaucoup de mal pour faire une ligne foncée bien verticale derrière les mollets (pour imiter la couture) et pour éviter la pluie, qui fait fondre la dite peinture. Heureusement, je suis trop jeune pour tout ça.

Mais il y a longtemps que je n'ai pas écrit, et j'ai plein de choses à raconter. Je passerai vite sur le Noël 1941, qui pour une fois fut amusant, dans la belle maison des Roy où nous, les enfants, pouvions jouer au deuxième étage.

Un grand événement, le 28 juin 1942 : ma première communion. La date, normalement en mai, avait été repoussée plusieurs fois dans l'attente des prisonniers de guerre qui devaient soi-disant être libérés pour l'occasion et en fin de compte ne le furent pas. Le prêtre qui nous préparait a dit un jour, alors que je m'appliquais bien à tout faire comme il fallait « Bien entendu, Florence Pène ne peut jamais rien faire comme tout le monde ». C'était vexant. Heureusement que je m'étais retenue de lui demander ce que voulaient dire ces histoires sur les mauvais juifs, puisqu'il me semblait bien que Jésus en avait été un !

Par contre, les demoiselles du catéchisme m'ont prise à part pour me remercier d'avoir été la seule fille de mon école à avoir joué avec celles de l'école communale. Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ?

La cérémonie s'est bien passée. Je veux donner ma vie à Dieu. Ma robe, qui avait été celle d'Annette, était trop courte, mais ce n'était pas grave. Le moment drôle fut pendant le repas, que nous prenions au jardin avec les Roy, les Touzé, et les Deshayes. Annette avait emprunté pour l'occasion des souliers de maman qu'elle trouvait hideux, et qu'elle essayait de cacher. Mais elle a la manie de se déchausser dès qu'elle s'assied, ce qu'elle a fait. Claude et Rizou, vite fatigués d'être assis, couraient autour de nous puis Rizou, sous la table, prit un soulier d'Annette, et, le levant bien haut pour que tout le monde le voie, demanda à qui c'était. La pauvre Annette, toute rouge, ne savait pas où se cacher.

Mon récital de piano s'est bien passé, mais mon bulletin scolaire n'était pas bon. Les parents m'envoient en vacances avec tante Clo, avec mission de faire de mon mieux pour lui remonter le moral.

Elle et moi étions d'abord pendant une semaine dans une auberge

campagnarde où il y avait plus de moustiques que de brins d'herbe. Nous passions nos soirées à écraser ces bestioles contre murs et plafonds avec nos savates, et les survivants vengeaient leurs parents et compagnes en nous dévorant pendant la nuit. Nous avions très faim, les repas correspondant peut-être aux tickets de rationnement que nous avions déposés à l'hôtel à notre arrivée. Notre faim était aggravée par la présence, au milieu de la salle à manger, d'une famille (nommée par nous « Bouffata ») qui dévorait des choses merveilleuses : œufs, beurre, poulets, jambon ; tout le reste de la salle bavait d'envie. Pour nous consoler, nous rendions visite tous les jours à une chèvre au bout d'un chemin de terre, après quoi nous nous asseyions au bord d'un étang où j'inventais toutes sortes d'histoires pour amuser tante Clo.

Puis ce fut Cier d'où les Lévy étaient partis en catastrophe. Des villageois apportaient tous les jours des plats pour conforter tante Clo. Elle, sans appétit, en prenait peu, et je finissais le tout avec une bouteille de cidre, alors qu'elle buvait une bouteille de vin. Après quoi, ivres, nous dormions toutes les deux sous un arbre. Trois semaines de ce régime m'ont tant fait grossir que quand papa est venu me chercher à la gare de St Gaudens, il ne m'a pas reconnue ! Tante Clo allait mieux.

Je suis rentrée avec papa, non pas à Soissons, mais à Boulogne où nous habitons maintenant. C'est au 6^{ème} étage, avec un long balcon surplombant le Parc des Princes. Il n'y a que deux chambres, celle des parents, et celle des enfants. Donc Annette, Rizou et moi sommes de nouveau ensemble. Il y a une cour dans laquelle on peut jouer. Il y a de nombreux escaliers, chacun affublé d'une lettre. Notre grande porte et dans l'escalier J, la porte de service dans l'escalier F, la chambre de Jeanine dans l'escalier K, et le garage sous le G. Tous les sous-sols communiquent, et pendant les alertes, servent d'abri à tout le voisinage. Au milieu de la cour est la vigie, où les concierges trient le courrier, et contrôlent les lignes téléphoniques. Chaque escalier a son ascenseur. C'est très amusant. Je le prends souvent juste pour le plaisir. Pendant les alertes, l'électricité est coupée, et il faut se taper tous les étages à pied.

Bien sûr, maman nous a déjà inscrits à l'école. Rizou ira à pied à l'école communale du quartier, tout près. Annette et moi irons au lycée la Fontaine. Malheureusement, ce bâtiment moderne est occupé par l'armée allemande, ainsi que le lycée de garçons voisin. Nous devons donc prendre le métro à la Porte de St Cloud, jusqu'au lycée Jeanson de Sully. Le métro, dont pas mal de stations sont fermées par économie, roule vite, mais nous avons une bonne trotte pour y arriver.

Annette et moi sommes aussi inscrites dans un club de natation, le SCUF (sporting club universitaire de France) et, à Paris, pourrons nager pour de bon, même en hiver, dans des piscines couvertes.

Maman nous a montré le chiffon rouge qu'il faut attacher au bout du balcon s'il y a des Allemands ou un autre danger à la maison, pour prévenir papa de ne pas monter. Ca me rappelle les messages avec Jéricho. Il faut faire très attention à tout ce qu'on dit et fait. Motus sur le fait que maman soit juive, motus sur ce que fait papa, motus sur tout. Seuls les Roy, à Soissons, connaissent notre adresse.

La grande nouvelle est que maman est enceinte. Elle l'a découvert juste après avoir signé les papiers pour l'appartement.

FRANCOISE : Nous aimerions contrôler notre destin, mais ne le pouvons pas toujours. J'ai choisi cet appartement pour sa propreté, sa lumière, et le fait qu'il n'ait pas de vis à vis. Encore mieux, la complexité de l'ensemble pourrait, au besoin, faciliter une évasion. Je pensais que sa taille exiguë ne serait pas gênante, surtout si Annette allait vivre chez sa tante, pour lui tenir compagnie après la mort d'Alice. Cependant, Clo veut préserver son indépendance et, maintenant, je suis enceinte !

Il ne semble pas très raisonnable de mettre un enfant au monde en ces temps difficiles, et notre vie en sera compliquée. Mais je me sens déjà attachée à cette petite créature, qui pourtant me fatigue et me rend nauséuse. J'ai même le sentiment que ce petit être nous apportera la paix tant désirée.

On se bat en Afrique du nord, les Russes se battent comme des tigres à Stalingrad, les Etats-Unis se sont enfin mis de notre côté, et ce cauchemar aura peut-être une fin. Mon bébé annonce cette fin.

Toutes les nouvelles ne sont cependant pas bonnes : en juillet, à Paris, de 13.000 à 20.000 juifs ont été raflés et conduits au Vel' d'Hiv d'où ils ont disparu, personne ne sait où. Maintenant les Allemands réquisitionnent tous les jeunes pour travailler en Allemagne, c'est le STO (service du travail obligatoire). La seule bonne chose à résulter de ceci est qu'elle alerte la population générale, et non plus seulement les résistants comme nous, montrant la noirceur de cette occupation.

Pierre vient à Paris pratiquement tous les week-ends et passe nous voir, en général la nuit. Sinon, nous nous rencontrons en ville.

Les filles, qui doivent prendre le métro pour aller au lycée, n'ont pas de livres de classe, et peu de cahiers, en papier grisâtre qui sent mauvais. Les plumes de leurs stylos sont achetées en échange de débris d'or que je dois donner. Il en est de même si j'ai besoin d'un plombage chez le dentiste. Habiller les enfants est difficile aussi. Heureusement, grâce à nos amis de l'Aisne, et au fait que j'ai échangé avec un ami nos tickets de vin et de tabac contre des tickets d'huile et de sucre, je peux plus ou moins les nourrir, et la fidèle Jeanine nous a suivis

ici (sa chambre est au-dessus de notre appartement). Je stocke des pommes de terre et des pois cassés, notre ordinaire, dans une chambre supplémentaire que je loue dans l'escalier G. Bien qu'enceinte, je parviens à enfourcher ma bicyclette tous les jours pour faire les courses.

PIERRE : Notre attention est bientôt attirée par des travaux considérables que font les Fritz à l'entrée nord du tunnel de Margival : de nombreux ouvrages en béton armé répartis sur les pentes jusqu'à mi-hauteur. Nous connaissons les entrepreneurs, ils travaillent ou ont travaillé pour nous ; il nous est donc facile de pénétrer en fraude sur le chantier. Nous regardons avec soin et, aussitôt sortis, portons sur un plan les ouvrages aussi exactement que possible. Bertin est le spécialiste de ce jeu. Grâce à lui, nous pourrions envoyer à Londres le plan complet exact. J'aurai d'ailleurs la surprise désagréable, plus tard, après mon arrestation, de voir le dit plan étalé sur la table du policier qui m'interroge à St Quentin. Il aura été intercepté et mon interrogateur voudra, par cette manoeuvre, me mettre en condition. Grâce à ce plan pourtant, les Alliés avaient pu bombarder et détruire ce qui avait été prévu comme devant devenir le QG de la Défense Atlantique de l'armée allemande.

Chaque semaine, le volume des renseignements croît, les membres du réseau sont rôdés et leur rendement s'améliore. Rien ne nous échappe et tout est transmis par la filière... pour être parfois intercepté comme nous l'avons vu.

Bientôt les missions de sabotage apparaissent. Nous n'avons pas encore reçu d'explosifs par parachute et là encore nous aurons recours aux entrepreneurs de Margival. Il leur est possible de détourner des explosifs que leur fournissent les Fritz et de nous les passer. D'autre part des spécialistes viennent de Paris en mission, pour faire des sabotages urgents et difficiles. Ils font sauter la centrale électrique de Beautor. Nous avons profité de leur passage pour leur poser des questions, leur demander des conseils, et, l'expérience aidant, devenons peu à peu des saboteurs convenables. Bertin excelle là aussi.

C'est ainsi que nous nous formons au renseignement, au sabotage, et plus tard à la réception de parachutages. Nous nous initions dans l'ombre, avec toutes les difficultés de l'occupation, aux spécialités du 2^{ème} Bureau.

Plus tard, j'ai souvent entendu critiquer par des ignorants ou par des officiers du 2^{ème} Bureau les « imprudences » des résistants. La grande imprudence était de résister, dès qu'on l'avait commise on était comme un esquif dans la tempête : pas de port où faire relâche ; Tandis

que les professionnels ont l'appui de leur service, nous n'avions avec Londres que des relations difficiles et aléatoires, pas d'espoir quand nous étions pris d'un échange qui pouvait sauver la vie. Nos lourdes pertes étaient dues bien sûr, au début surtout, à notre inexpérience, mais aussi aux conditions mêmes de notre activité.

Nos sabotages s'exercent sur tout ce qui peut aider la machine de guerre nazie mais particulièrement sur les voies ferrées, les canaux, les pylônes de transport d'énergie électrique à haute tension. C'est ironique pour des ingénieurs de s'acharner à détruire ce qu'eux ou leurs collègues ont construit à grand soin avant la guerre.

A Vervins, Merlin organise catastrophe sur catastrophe ferroviaire : Il a même la coquetterie un jour où un gros canon allemand est fiché dans le sol à la suite d'un déraillement, de faire dérailler le train de secours et d'assister au sinistre.

Vers la fin 1942 était créé le BOA (bureau d'opérations aériennes) pour reconnaître et aménager des terrains d'atterrissage clandestins. Nous sillonnons le pays qui, heureusement assez plat, offre de nombreuses possibilités et repérons plusieurs terrains possibles notamment aux abords de Laon, de Marle, de Moncornet. Les équipes s'organisent, apprennent soigneusement les consignes, et les premières armes commencent à arriver. Certaines nous font sourire : Les pistolets « Albion » par exemple. Comme nom discret, on ne fait pas mieux. Il est vrai que si on est pris les armes à la main, ce n'est pas plus compromettant d'avoir un Albion qu'un Parabellum.

Nous tenons à faire des tirs réels avec ces armes ; le stand choisi est une carrière calcaire souterraine près de Coucy le Château. Elle est proche aussi d'un cantonnement allemand et quand nous tirons nos premières balles nous ne sommes pas très sûrs de nous.

Nous recevons aussi du plastic et pouvons donner aux sabotages un rythme plus vif : pylônes, canaux, voies ferrées, tunnels, sont attaqués. Nous nous gardons bien et jusqu'en 1943 personne n'est arrêté à ma connaissance.

Nous avons des émotions dont toutes ne sont pas dues à l'ennemi. L'un de nous entend parler par un ami de son activité de résistant dirigé par un inconnu. Nous nous inquiétons. Nous nous renseignerons sur l'inconnu en question et l'éliminerons s'il paraît dangereux. Un matin Bertin arrive, inquiet : « c'est un groupe dirigé par un certain Taille » - « Taille, c'est moi, je ne t'en ai pas parlé parce que c'est un pseudonyme abandonné et que je m'appelle maintenant Perico », dis-je. « Ah, je respire ».

Eventuellement, mais ce n'est pas notre spécialité, nous faisons évader des aviateurs alliés abattus. J'ai deux souvenirs à ce sujet : un aviateur anglais qui se fâchait tout rouge parce que nous ne le rapatrions

pas sans délai sur Londres. Je ne sais pas ce qu'on lui avait raconté, mais il s'attendait sans doute à trouver dans chaque ville française un « office de rapatriement des aviateurs alliés abattus » ayant pignon sur rue. Une autre fois, je circulais dans la ville de Laon avec un officier britannique à rapatrier, quand un Allemand en uniforme avec qui j'avais des relations de service s'avance vers moi. Pour le narguer je lui présente l'Anglais sous un faux nom ; le pauvre Tommy se croit trahi et devient tout blanc . Il était, bien plus que l'Allemand, victime de ma plaisanterie.

ANNETTE : Maman a trente-huit ans et c'est grotesque qu'elle soit enceinte. Curieusement, madame Roy et madame Deshayes dont le mari a été libéré, le sont aussi, au même âge ! Je me demande jusqu'à quel âge les gens font l'amour.

C'est presque aussi dur pour moi de suivre les cours de notre nouveau lycée, après celui de Soissons, que ça avait été à l'école à Paris en rentrant d'Afrique, quand je ne savais pratiquement pas parler français. Je vais devoir travailler sérieusement, surtout que le bachot approche.

Notre lycée est l'un des trois qui sont logés à Jeanson de Sailly. En principe, les horaires sont faits pour que garçons et filles ne se rencontrent pas, mais il y a de l'électricité dans l'air. Beaucoup des filles de ma classe sont assez snob, bien habillées et bien nourries, on peut se douter comment. J'ai pourtant des amies sympathiques. La meilleure est Véra Nicolsky, petite fille de l'archevêque orthodoxe russe de l'église de la rue Daru. Elle est intéressante, cultivée, et gaie. Nous sommes tout un groupe à prendre le métro ensemble après les cours, en général debout autour d'un pilier auquel nous nous tenons. Nous rions beaucoup et malheureusement une de nous, Françoise Winckler, ne peut pas contrôler sa vessie. Elles sortent toutes avant ma station, et je reste là, à côté de la mare... Ca me donne l'air très malin !

Flo et moi avons repris un entraînement de natation, souvent à la piscine Ledru-Rollin. Nous devons traverser le pont d'Austerlitz. La ville est sombre et notre lampe de poche, une dynamo, n'éclaire pas beaucoup. Nous sommes en général en retard et courons, et je m'étale chaque fois dans un grand tas de gravier qui se trouve sur le pont. L'entraînement est sérieux, et la gymnastique préparatoire bonne. Quand il y a une alerte, l'électricité est coupée, et nous faisons souvent une bonne partie du trajet à pied.

J'étais monitrice de colonie de vacances l'été dernier, et ça m'a passionnée. Nous avons beaucoup marché et chanté, c'est un très bon

souvenir. C'est grâce à ces monitrices et aux Roumens, qui habitent dans notre immeuble, que Flo a joint un groupe de « guides ». Elle aime bien ça aussi. Ces Roumens habitent dans l'escalier le plus chic de notre ensemble d'immeubles, l'escalier H, celui qui n'a que quatre étages, et seulement deux appartements. Il y a quatre enfants, dont Suzanne qui a à peu près mon âge, et Simone, un peu plus âgée que Flo. Ils sont très croyants, et pétainistes. Simone portait un jour une francisque, symbole de Pétain, sur sa veste. Flo l'a saisie et écrasée sous son pied. La pauvre Simone en était baba.

CLOTILDE : L' espoir renaît enfin. Les Allemands ont été vaincus à Stalingrad, après une bataille longue et sanglante. La BBC (que j'écoute – tout doucement et portes bien fermées – bien que je n'aime pas les Anglais - pour avoir des informations au lieu de la propagande et des mensonges officiels) parle de plus d'un million de morts ! Toutes ces vies fauchées, ces jeunes hommes... Je pense à mon frère Henri.

J'ai repris le travail, après six mois de torpeur due à mon extrême fatigue, et à ma tristesse. J'aimais ma mère, bien que nos rapports n'aient jamais été tels que je les aurais souhaités. Elle était affectueuse à sa manière bougon. Elle était intelligente, bonne, droite, et amusante quand elle était en bonne santé (ses imitations de politiciens nous ont bien fait rire dans le temps) mais le sort ne l'a pas gâtée.

D'un certain côté, en fait, ma vie est plus facile maintenant, et à dire vrai je ne suis même pas mécontente d'être de nouveau à l'usine. Malgré les problèmes et les contraintes, j'aime avoir un emploi du temps structuré. Mes collègues semblent moins agressifs, presque contents de me revoir.

Je déjeune tous les dimanches chez Françoise (Pierre ne se montrant pratiquement pas). Dimanche dernier, nous célébrions mon anniversaire avec les trésors que Françoise avait dénichés pour l'occasion. Tout d'un coup, mugissement des sirènes. Alerte. Manque de chance, ce sont des avions américains. Comme toujours ils volent en escadre nombreuse, très haut, d'où ils ne peuvent rien distinguer, et donc laissent tomber leurs bombes un peu n'importe où. Françoise, enceinte de huit mois, n'avait pas particulièrement envie de descendre dans les abris, huit étages à pied. Je célébrais, et n'avais pas envie de bouger non plus. Nous avons donc regardé le spectacle, avec effets sonores : La DCA (défense contre avions) et les bombes elles-mêmes faisaient du vacarme. Des bombes tombaient sur la Porte de St Cloud, nous pouvions les voir, ainsi que la fumée produite. On les entendait aussi tomber derrière nous, sur Boulogne, tout près. Aurais-je encore un

logement ? Je ne le savais pas à ce moment là, mais j'ai eu cette chance. Il s'avéra que, cette fois encore, il y eut quelques milliers de morts dans la population, ce que les Allemands ne manquèrent pas d'exploiter pour leur propagande contre les Alliés.

Françoise se prépare à la naissance du bébé, et a bien décoré le couffin qu'une cousine lui a prêté. Il y a aussi une grande planche qui, posée sur la baignoire, servira de table à langer. J'en suis enchantée, avec un petit goût amer. Je vois maintenant que je n'aurai jamais d'enfant. Cela m'attriste en ce moment.

FLORENCE : Annette et moi nageons le soir, et rentrons tard. Maintenant Annette prépare son bac et j'y vais souvent seule. L'entraîneur est toujours au bout de la longueur que je viens de terminer, criant : « continue ! » et, aussi fatiguée que je sois, j'obéis, on se demande un peu pourquoi. J'ai ainsi découvert que si je vais au-delà de ce mur de fatigue, je jouis de nouvelles sources d'énergie et je peux, réellement, continuer. Ce qui est encore plus étrange, c'est que je me heurte ensuite à un deuxième mur de fatigue, et que si je continue malgré tout, je deviens comme invincible : j'atteins un état second, c'est comme si je flottais en l'air, mes pieds ne touchant pas le sol.

Quand je rentre à la maison, je me croirais immatérielle si mes yeux rougis par le chlore ne me piquaient pas. Tout le monde dort quand je rentre, alors je mange seule, un pouding que Jeanine m'a préparé avec les restes de pain, et quelques fruits. Nous avons du lait, car nous avons deux cartes d'alimentation J2 (Rizou et moi), une J3 (Annette) et une femme enceinte. Nous avons du sucre aussi, puisque maman échange ses tickets de vin et tabac contre des tickets d'huile et de sucre.

L'autre jour, nous avons des nouilles. Qu'est-ce qui m'a pris, de vouloir saler le plat, au milieu de la table ? La salière n'était pas bien vissée, et tout son contenu est tombé dans le plat. Les parents ont déclaré qu'en ces temps, on ne pouvait pas jeter de la nourriture, et m'ont fait tout manger. Je n'en suis pas morte. Mais ce n'était pas très agréable !

Une autre fois, la pauvre maman, avec son gros ventre et son chapeau un peu de travers, est rentrée du marché toute fière d'avoir trouvé quelque chose à manger : du veau marin, créature inconnue et étrange, grise, gélatineuse, et puant l'ammoniaque. Nous avons faim, l'avons mangée, et n'en sommes pas morts.

A la piscine, l'eau est très froide, et les douches aussi. C'est quand même bien que nous ayons ça, parce que ce n'est pas facile de se laver à la maison. Notre chambre a un petit recoin lavabo qui sent le mois

parce que les gants de toilette et les serviettes, sans chauffage, ne sèchent jamais. Pour prendre un bain, il faut chauffer de l'eau sur le gaz à la cuisine, dans les plus grands faitouts. Quand elle est chaude, il faut la transporter, sans renverser une goutte pour ne pas abîmer le plancher ciré, et la verser dans la baignoire, où elle s'élève peut-être à quatre centimètres. Elle refroidit très vite, et il faut se dépêcher !

Mon entraîneur veut souvent me faire battre des records. Pour qu'un record soit enregistré, il faut la présence de deux chronométrateurs agréés. Nous prenons donc rendez-vous, mais s'il y a une alerte, nous sommes coincés, chacun de notre côté. J'ai quand même parfois réussi. J'ai aussi gagné des médailles, que Rizou m'a suppliée de lui donner. J'aurai bientôt une course importante car la championne de France de ma catégorie d'âge sera là. Ce sera ma première course en crawl. Jusqu'ici, j'ai toujours fait mes compétitions en brasse.

Une fois, au retour d'un entraînement, une alerte a fait stopper le métro. Je suis sortie. C'était juste en face d'un grand hôtel occupé par des Allemands, qui étaient sortis aussi. Sur le trottoir, ils poussaient des cris de joie en voyant un avion anglais tomber en flammes. J'étais furieuse et triste, et ne pouvais rien faire ni dire.

RIZOU : Je suis content, j'ai un petit frère ! J'aurai quelqu'un pour jouer avec moi. Il ne sait encore ni parler ni marcher. Je lui apprendrai. Flo n'aime pas trop jouer aux voitures ni aux soldats, et elle n'est pas toujours gentille. Un garçon, ce sera beaucoup mieux.

ANNETTE : Maman, toujours dépensière quand il s'agit d'elle, a accouché dans une jolie petite clinique près de chez nous. Je ne sais pas que penser du nouveau bébé. Notre vie était déjà bien compliquée. Bien sûr, pendant les alertes, maman ne voudra pas descendre dans les abris et c'est moi qui vais porter tout : le bébé, ses couches et biberons, etc... sans compter le sac contenant du pain et du sucre, avec bijoux et argent, que nous apportons toujours. Et il faut tout remonter après !

Heureusement que Jeanine reste avec nous, malgré ses parents qui voudraient qu'elle retourne chez eux. Sa chambre est au 7^{ème} étage, au-dessus de nous. Le moyen normal d'y aller serait de descendre nos six étages en ascenseur, marcher jusqu'à l'escalier F et là, monter six étages en ascenseur et un à pied. Ca va beaucoup plus vite de grimper de notre balcon au sien par l'extérieur, ce qui attire parfois l'attention des gens qui font la queue pour entrer au Parc des Princes. Et Flo le fait

aussi ! La peureuse grandit.

PIERRE : Quel bébé délicieux. Françoise et lui vont bien, et je ressens tout cela comme un rayon de soleil. Il me sera maintenant d'autant plus dur de rester aussi souvent et aussi longtemps loin des miens, mais je peux aller à Boulogne presque tous les week-ends.

FLORENCE : Olivier est adorable. Quelle différence avec Rizou qui, quand je l'ai vu pour la première fois, était un petit paquet de colère, mèches de cheveux collées par la sueur sur un visage tout fripé et tout rouge, et hurlant. Olivier sourit. L'infirmière m'a montré comment le changer et langer. J'adore le faire, il est si mignon. Il est toujours content, sauf une demi-heure avant les tétées. Il a faim, et maman ne lui donne que la quantité inscrite sur son biberon pour son âge, et seulement aux heures prescrites, le pauvre !

FRANCOISE : La famille a une charmante nouvelle addition. Olivier a sauté le dix-septième anniversaire d'Annette, le quatre mai, mais est arrivé le neuf, pour la Ste Jeanne d'Arc. Va-t-il donc – je n'ose pas trop l'espérer – nous apporter la paix ?

Nous sentons que nous sommes sous surveillance permanente, donc le choix d'un parrain est délicat. Ce ne doit être ni un juif ni un résistant. En connaissons-nous ? Le choix d'une marraine ne pose pas de problème, cela peut être Clotilde, ou Annette.

FLORENCE : Maman brille de bonheur et de fierté. C'est rare, et sympathique. La clinique est tout près. L'appartement des Roumens donne sur cette rue, du Belvédère. J'en revenais hier quand un bonhomme sur un vélo m'a parlé. Un gros saucisson blanc se dressait sur sa selle. Je n'ai pas compris ce qu'il m'a dit. J'ai eu très peur et me suis sauvée en courant très, très vite. Je n'en ai parlé à personne.

Maman a décoré le couffin d'Olivier avec une belle médaille qui m'appartient, sans me demander la permission. Cette médaille émaillée de belles couleurs m'avait été donnée par un jeune homme, neveu des propriétaires de la librairie de Soissons, qui m'avait invitée un jour à

prendre le thé en ville, comme si j'étais une demoiselle comme il faut. Il revenait d'un camp de prisonniers de guerre. Il m'avait raconté qu'ils y avaient si froid qu'ils se mettaient des journaux entre leur vêtement et leur peau, et qu'ils avaient si faim qu'ils se battaient pour avoir les épluchures des légumes. Bon. Enfin, cette belle médaille émaillée était à moi et maman l'a prise sans même m'en parler. C'est comme quand elle a donné ma belle poupée à la sœur de Jeanine. Celle-ci était très malade, donc je veux bien, mais elle aurait dû me demander mon avis.

PIERRE : L'organisation des évasions devait nous causer bien des malheurs. A la fin de 1943, les grands chefs, Churchill en particulier, donnèrent l'impression de s'emballer, de prendre le mors aux dents. Dans des appels répétés ils nous recommandèrent de hâter le recrutement comme si c'était chose facile. Dans un pays lourdement occupé une grande prudence est de rigueur. Poussés l'épée dans les reins nous fûmes moins attentifs, des traîtres pénétrèrent dans les mouvements et y firent des ravages.

Vers la même date, fin 43, nous reçûmes un ordre encore plus étrange : communiquer EN CLAIR les noms et adresses de gens sûrs susceptibles d'héberger et de cacher des éléments parachutés dans les lignes allemandes. Vives protestations de notre part. L'ordre est confirmé. Nous protestons encore, l'ordre est maintenu. La mort dans l'âme nous nous exécutons et je communique la liste de plusieurs de mes collaborateurs. Naturellement, la malchance joue, la liste est interceptée, et mes ingénieurs arrêtés. Par chance, ils ne seront pas maltraités, leur régime n'est pas sévère. Ils seront libérés après quelques semaines.

Cette maladresse de Londres est à rapprocher du parachutage manqué de mi-septembre où une dizaine de résistants dont André Bouloche, chacun largué vers un refuge connu, était attendu par la Gestapo. Le chef du stick, un lieutenant-colonel d'aviation, sur le point d'être arrêté, avalait sa pilule de cyanure, Jarry se blessait le pied en atterrissant précipitamment pour s'échapper, Bouloche devait se sauver sans demander son reste. Tout donne à penser que les milieux gaullistes de Londres comprenaient des agents ennemis : ordres insensés d'une part, trahison de l'autre, étaient leurs armes.

FLORENCE : Je me suis demandé comment on faisait les bébés, alors j'ai questionné ma meilleure amie, qui a dit qu'elle demanderait à son

grand frère. Ce qu'elle m'a raconté m'horripile. Je suis sûre que les parents n'ont jamais fait de choses si dégoûtantes.

Nous avons passé notre été à Cier. Maintenant que grand-mère Alice n'est plus là, tante Clo a donné à maman la permission d'y faire ce qu'elle voulait. Alors, ça a été le grand carnage, puis les travaux forcés.

D'abord le carnage : Le crocodile qui était suspendu au-dessus du palier ; la cretonne indienne qui lui servait de fond ; les beaux oiseaux tropicaux sous leur globe de verre, la voiture de rotin pour jumeaux, la tête de chien et mille autres trésors furent empilés dans le jardin en un monceau plus haut que maman, qui y a mis le feu.

Ensuite, les travaux forcés : Avec éponges, couteaux, racloirs, brosses, vinaigre, eau, et beaucoup d'huile de bras, nous avons décollé toutes les couches de vilain papier peint de toutes les pièces, nous avons enlevé le plâtre du plafond de la salle de vie, découvrant les poutres dont parlait maman. Nous avons nettoyé, frotté, et peint. Ce n'était pas une façon très drôle de passer des vacances, mais il y avait les fruits du pré pour nous consoler, et je méritais sans doute ce traitement : mon bulletin était si mauvais cette année que je dois redoubler ma quatrième.

Nous avons aussi récolté des fruits pour l'hiver : les prunes, étalées sur des claies, devaient sécher au soleil (et nourrir les abeilles !) et les pommes, coupées en minces tranches, étaient enfilées sur de longues ficelles qui sécheraient au grenier.

Chapitre six

LE COMBAT S'INTENSIFIE

1943-1944

PIERRE : Je m'étais vu confier la haute main sur les Ardennes en même temps que sur l'Aisne. Je m'étais donc rapproché de Point, garçon coiffeur que je connaissais déjà. Ce brave garçon devait avoir une fin tragique : promu officier de police à la Libération, il s'acquittait au mieux de ses fonctions dans son département quand un nouveau texte réglementaire imposa l'obligation de certains diplômes universitaires. Il ne les avait pas, ne put supporter d'être évincé d'un poste qui lui

convenait et se suicida.

Le quinze octobre 1943, j'avais rendez-vous avec Roland Farjon au coin de la rue d'Anjou et du boulevard Malesherbes. En arrivant je vois trois hommes, la main droite dans la poche de leur gabardine. L'un d'eux s'avance : « Etes-vous Taille ? » - « Taille ? Qui est-ce ? Que voulez-vous dire ? » - « Nous venons de la part de Dufaure ». Dufor est le nom de résistance de Farjon. La chance veut que l'Allemand, qui parle très bien le français, le prononce « dufaure », différemment du nom Dufor si répandu dans mes chères Pyrénées. Je comprends aussitôt. « Je ne connais pas de Dufor, j'ai rendez-vous avec une femme. » Et je commence à attendre mon flirt imaginaire, portant au bout du bras un porte document bourré de papiers compromettants. Jamais de ma vie le temps ne m'a paru si long, je n'ai aucun mal à feindre l'impatience du monsieur à qui on a posé un lapin.

Enfin, au bout d'un siècle je pars, allongeant le pas pour ne pas paraître me presser. Nous apprendrons plus tard que Farjon a été arrêté le treize octobre et que le carnet saisi sur lui portait en clair ses rendez-vous, dont le mien.

Je change et re-change de métro, le réseau est heureusement très dense dans ce quartier, et arrive au restaurant où je retrouve Bertin et Bouilloche.

Je serai arrêté plus tard, le 4/4/44, et j'entendrai les Allemands dire de moi : « Es ist bleich » (il est livide). Cette pâleur me perdra. Dans des circonstances très voisines, j'ai donc, à sept mois d'intervalle, réagi très différemment. Quel facteur a joué ? La santé, l'ambiance, une fatigue momentanée ? Il est bien difficile de proclamer : « en telles circonstances, j'agis ainsi ».

A de nombreux signes, certains à peine perceptibles, je sens l'étau se serrer autour de moi. Quand mes subdivisionnaires sont arrêtés mi-décembre 1943, je vais à St Quentin les réclamer à la Gestapo. Je suis reçu correctement : ma démarche est normale : je viens plaider la cause de mon personnel. Mais en fin d'entretien, le SS croit devoir me dire : « La résistance dans le département, nous la connaissons très bien, nous en connaissons tous les chefs mais nous ne les arrêtons pas encore, nous préférons surveiller leurs activités ». J'ai été rarement aussi heureux de franchir une porte que quand je suis sorti de cette tanière SS.

A plusieurs reprises je constate que je suis suivi. J'ignore que la captivité de mes subdivisionnaires se déroule si heureusement ; je puis craindre que l'un d'eux ne cède sous la torture et ne me démasque. De faux assureurs me demandent à mon appartement bouloche, prétendant faire des offres, mais leur couverture est mauvaise.

Tout me pousse à prendre le maquis, à entrer complètement dans

la clandestinité. Je prépare administrativement la chose, prétendant une soudaine et dangereuse tuberculose, et camoufle mon départ en un congé de longue durée en Savoie.

Il était temps : je n'étais pas parti depuis une semaine que les Fritz de la Gestapo envahissaient fin décembre mon bureau de Laon, le mettant au pillage, marquant ma prédilection pour les cuirs.

Je me réfugie d'abord rue de la Tourelle (où habitait ma famille) dans une chambre de domestique où nous entreposons des vivres. Un lit de camp me suffit. Puis je passe successivement chez un éditeur, chez une vieille dame, madame Babu, chez Pierre Turbil où j'intrigue la bonne parce qu'elle me surprend un jour en train de brûler un gros paquet de papiers compromettants, et enfin dans un logement ouvrier que je loue rue Amelot. Ce sera mon PC pendant les semaines précédant mon arrestation.

Comme j'ai abandonné mon poste j'ai tout mon temps disponible pour la résistance, je cours de rendez-vous en rendez-vous, j'envoie des ordres, des proclamations, j'en reçois. Imprudemment, je me risque à faire de temps en temps un saut rue de la Tourelle pour embrasser ma femme et mes enfants. Un système est prévu pour m'avertir de la rue si le chemin est libre et si je ne risque pas de trouver chez moi un visiteur indésirable.

FRANCOISE : Nous sentons le danger devenir de plus en plus proche. Pierre doit se cacher. Je lui trouve un petit appartement dans un quartier ouvrier où il ne risque pas d'être reconnu. Si je suis arrêtée je dois prétendre ne rien savoir de ce qu'il fait, mais le croire en cure en Savoie.

J'ai décousu ses initiales de tous ses vêtements, chapeaux, etc, ainsi que toutes ses décorations. Il ne peut plus être Pierre Pène, ni Taille, ni Perico, ni Moreau. Il doit disparaître, nous brûlons tous les ponts. En fait il vient parfois nous voir, la nuit, surtout le bébé dont il dit qu'il est le meilleur agent de la Gestapo et va le faire prendre !

J'ai montré à Jeanine et aux filles où il faut accrocher un chiffon rouge au balcon s'il y a péril en la demeure. Elles savent aussi où sont cachés les bijoux et l'argenterie à Cier. Si les filles deviennent orphelines, elles en auront besoin. En attendant, elles sauront être discrètes.

FLORENCE : Cet hiver 1943-44, nous avons appris à reconnaître le léger « clic » nous prévenant que quelqu'un nous écoutait au téléphone,

et parfois nous disions même « M---- à la personne qui nous écoute ». Nous regardions toujours derrière nous pour voir si nous étions filées, et savions que la mort pouvait survenir à tout instant. Non seulement à cause des activités dangereuses de papa, ni au fait que maman soit juive, mais aussi dans un bombardement.

Boulogne Billancourt, siège des usines Renault qui travaillaient à fond pour l'effort de guerre allemand, servait quelquefois de cible aux avions alliés. Une fois, alors qu'Annette et moi rentrions d'un entraînement, le métro s'arrêta à cause d'une alerte. Quand il reprit sa route, une fois que les « boum boums » effrayants s'étaient calmés, il y avait beaucoup d'électricité dans l'air. Le métro était bondé de gens très nerveux et appréhensifs : auraient-ils encore un logement ? Leur famille était-elle encore vivante ? Quelqu'un déclara : « C'était juste comme la dernière fois ; c'est encore la Porte de St Cloud qui a pris. »

C'était vrai. Nous sommes sorties du métro dans la fumée et la poussière. L'abri sous le jardin public de l'autre côté de la route de la Reine avait été défoncé et on en retirait des corps. Une bombe était tombée dans le stade que nous passions, une autre dans la petite rue derrière notre immeuble. Par chance, celui-ci était encore debout.

Une autre fois, nous n'étions pas descendus dans la cave abri quand nous avons vu un parachute descendre tout doucement, silencieusement, dans le stade, sous nos yeux ... et ceux de tous les Allemands dans le lycée d'en face. Pauvre gars.

Quand nous ne descendions pas et qu'il faisait nuit, les fusées éclairantes qu'on pouvait voir de la fenêtre de la cuisine faisaient comme un feu d'artifice, sans le bruit (mais il y avait celui de la DCA !).

Une fois, au sous-sol, où tout le monde restait debout dans les couloirs en attendant la fin de l'alerte, Rizou et moi étions les seuls membres de la famille, je ne sais plus pourquoi. Les bombes tombaient tout près de nous et tout le monde, énervé, racontait des histoires : toutes les expériences terribles vécues par leurs oncles, cousins, belles-mères, voisins. Un bonhomme déclara : « C'est très bien de raconter des histoires, mais nous devrions peut-être plutôt nous préparer à la mort ». Alors Rizou me prit la main : « Mais Flo, si je meurs, je ne pourrai plus lire mon atlas ! ». Il est vrai que ce gamin de huit ans connaissait par cœur la population de toutes les grandes villes du monde, le tonnage des flottes de tous les pays, etc... ainsi que le contenu de son autre livre préféré : « Mes belles poésies ». (A Soissons, il couchait avec le Petit Larousse).

Quand il y a une alerte pendant les heures de classe, on nous amène dans les sous-sols du lycée, et là aussi on reste debout jusqu'à la fin, annoncée par ces horribles sirènes. J'aime bien quand ça tombe le jour d'une composition que je n'ai pas préparée ! Au lycée, j'ai découvert

une petite chapelle où je me réfugie pendant les récréations et prie pour notre survie. Pendant les alertes de nuit, c'est drôle, rue de la tourelle, de voir les gens en pyjama, pantoufles, et bigoudis !

RIZOU, devenu DIDIER : Voici un souvenir personnel : Je garde la vision d'un immeuble en face du nôtre éventré par un bombardement effectué par les Américains. Ils voulaient détruire les usines Renault situées à Billancourt et écrasaient des immeubles innocents à la porte de St Cloud, à plus de quatre kilomètres des chaînes de montage ! Ils étaient toujours aussi imprécis à cause de leur souci prioritaire, toujours d'actualité, de sauver leurs précieuses et coûteuses vies en lançant leurs bombes meurtrières de plusieurs milliers de mètres d'altitude. Je sortis de la cave où l'on descendait à chaque alerte. Je vis des flammes, des planchers et murs détruits, des tuyauteries coupées, des meubles suspendus en position instable et des membres sanglants.

FLORENCE : Il y a quelques jours, maman avait l'air bizarre, un peu comme quand elle nous avait dit de mentir à grand-père. « Vous êtes trop jeunes toute les deux, surtout toi, Flo, à douze ans, pour danser, et normalement je vous l'interdirais. Mais vous êtes invitées par votre cousin Biqui Franckel. Il est brillant et sympathique. Il porte, comme ses parents, l'étoile jaune. Je ne veux pas refuser cette invitation. Vous irez. » Mais que mettre ? On improvisera avec les moyens du bord.

Ces temps-ci, comme Jeanine s'occupe d'Olivier, et maman aussi quand elle n'est pas partie en chasse sur son vélo, et Annette prépare son bachot, devinez qui va à la mairie (une bien longue trotte !) faire la queue à un guichet pour être renvoyée à un autre guichet, etc... pour obtenir cartes d'alimentation et coupons divers, pour des rations qui ont encore diminué ? Oui, moi. Et qui fait ensuite la queue à la boulangerie, à la boucherie, à la laiterie ? Vous avez deviné. Et les grandes personnes ne se gênent pas, dans la queue, pour passer devant une enfant !

FRANCOISE : Un soir, vers minuit, je suis réveillée brusquement. Je me lève, vais ouvrir et vois, assez surprise, ma belle-sœur et une doctresse amie. En mystère elles m'entraînent dans ma chambre au lit défait. Avec des airs de conspiratrices elles m'annoncent qu'au plus vite je dois partir

avec mes enfants. Théoriquement, cela semble simple. Pratiquement, c'est une autre affaire, avec les cartes d'alimentation, les inscriptions et surtout les études des trois aînés. Ma fille Annette prépare son bac de philo ; ce serait une année gâchée. Ne nous énervons pas. De quoi s'agit-il ?

Un monsieur s'est présenté à Laon, au service des Ponts et Chaussées, et a demandé à voir l'ingénieur en chef successeur de mon mari. « Je suis un de ses amis », a-t-il dit. « Je voudrais connaître son adresse ; il est tout à fait nécessaire que je l'aie, dans son propre intérêt. Je dois le voir à tout prix ». Mais, réellement, l'ingénieur en chef ne la connaît pas.

Le monsieur redescend, va chercher deux acolytes dans une auto stationnée là et remonte dans le bureau de monsieur D. en présentant sa carte d'agent de la Gestapo. « Donnez-nous l'adresse de monsieur Pène car nous devons l'arrêter pour l'abattre, sinon nous prendrons quelqu'un de sa famille ».

Emotion dans tout le service. On promet de rechercher l'adresse et l'on fait prendre patience à ces messieurs jusqu'au lendemain. Notre dévoué chauffeur Hombrouck file vite à Soissons où il va prévenir l'ingénieur des Ponts et Chaussées. A son tour, celui-ci bondit à Paris chez sa sœur. Cette dernière, sans perdre de temps, profitant de son titre de doctoresse qui lui permet de circuler la nuit, vient avertir ma belle sœur, la seule adresse connue dans l'Aisne. Cette doctoresse, me sachant juive, voit le grand danger que je cours.

Je désire prendre l'avis de mon époux mais je pare au plus pressé en cherchant à éloigner provisoirement mes trois aînés. Les vacances de Pâques sont proches et permettent ce départ sans préjudice scolaire. Des amis, les Dalin, nous aident à caser les filles à Versailles et d'autres amis, les Roumens, m'aident à envoyer Rizou dans une colonie de vacances où il serait bien nourri et bien traité. Jeanine partirait chez ses parents. Le soir même, Pierre et moi dînons ensemble, et je peux lui annoncer tout ce qui se passe et les premières mesures prises.

ANNETTE : Madame Dalin a trouvé pour Flo et moi de la place dans une école d'infirmières. La directrice croit nous cacher comme enfants juifs. Madame Dalin aussi d'ailleurs, dont la position comme secrétaire particulière du préfet de police de Paris ne lui permettrait pas de se compromettre en aidant la famille d'un « terroriste ». Elle a pourtant quelques soupçons et m'a soumise à la question, répétant de sa voix de baryton : « Franchement, Annette, est-ce que ton père fait de la résistance ? » à quoi je ne pouvais que marmonner « je ne sais pas »,

mille fois.

En principe, pour entrer dans cette école, on doit avoir dix-sept ans, ce qui va pour moi. Flo est beaucoup trop jeune et ne doit pas trop se faire voir par les élèves dont la plupart sont heureusement en vacances pour Pâques.

Si nos parents disparaissent, ce qui est non seulement possible mais probable, je me trouverai à la tête de la famille avec trois enfants à ma charge. Madame Dalin dit qu'elle me trouverait un emploi dans l'administration, mais j'ai peur, très peur.

FLORENCE : Annette et moi sommes cachées dans une école d'infirmières à Versailles, et je dois y passer aussi inaperçue que possible. Il se peut que les parents disparaissent. Dans ce cas, Annette dit qu'elle travaillera et que j'irai à l'école de la Légion d'Honneur. Je suis furieuse. Elle veut toujours être la sainte et martyre, et faire de moi la princesse. Si elle travaille, je veux travailler aussi.

RIZOU : On m'a abandonné. Je ne sais pas ce qui se passe ; je suis à la campagne avec des prêtres et d'autres garçons. Le père Renhas est gentil, et en fait personne n'est méchant, mais ma famille me manque, et je voudrais savoir pourquoi je ne suis pas avec eux.

Nous avons marché l'autre jour dans une forêt et dans une clairière il y avait des soldats allemands avec leurs chars et leurs camions. Ils n'avaient pas l'air méchant. Puis nous sommes arrivés dans une abbaye où nous avons mangé une merveilleuse purée. Elle était délicieuse, faite avec du vrai beurre !

Je joue et me bagarre avec les autres garçons, mais je suis très triste. J'aimerais savoir ce qui se passe, et ne pas être loin de tout.

FRANCOISE : Pierre étant devenu chef de la résistance unifiée pour la région parisienne (le précédent ayant été exécuté), son existence en était d'autant plus menacée, surtout qu'il semblait évident qu'il y avait des traîtres assez haut dans la hiérarchie.

Chapitre sept

ARRESTATION DE PIERRE

4 avril 1944

FRANCOISE : Un mardi, je dois dîner avec Pierre. Nous sentons que bientôt nous ne nous reverrons plus et nous désirons profiter des dernières minutes. J'arrive à l'heure, soit dix-neuf heures trente, dans un petit restaurant modeste et discret. Je l'y attends ; Au début, le retard ne m'inquiète pas. A vingt heures, je commence à être nerveuse. Vingt heures trente, le retard est excessif. Je me fais servir un en-cas que j'expédie sans appétit. J'ai le cœur serré. Je téléphone à ma belle-sœur qui dîne chez des amis et nous nous donnons rendez-vous dans le métro. Nous partageons nos angoisses. Je désire aller rue Amelot, mais le couvre-feu m'en empêche. Je reviens donc chez moi et passe une nuit

agitée, imaginant Pierre torturé, malheureux d'être pris, vexé de l'être, et affamé.

Le lendemain matin, après avoir baigné et nourri le bébé, je le confie à la concierge et pars. J'arrive rue Amelot vers dix heures, angoissée mais espérant quand même. J'examine prudemment les abords de l'appartement ; tout est calme. Je m'engage sous le porche et tout de suite suis happée par la concierge, exorbitée, hors d'elle, qui me dit : « Madame Moreau, si vous saviez ce qui s'est passé ! Ce monsieur Moreau, si gentil, pensez donc. Ils étaient là avec quatre grands cars et ils ont tout pris. Ils ont fouillé partout. Ils étaient en colère et comme je leur disais de laisser ces choses qui n'étaient pas à eux mais à monsieur Moreau qui est si bien élevé, ils m'ont montré une boîte de beurre et ont dit : « Vous voyez bien qu'il a des relations avec l'Amérique i ».

C'est donc vrai. Pierre est pris. Qu'auront-ils trouvé sur lui et chez lui ? Il venait de recevoir une grosse somme d'argent qu'il devait distribuer à ses agents ; a-t-il eu le temps de le faire ? Et sa valise aux papiers secrets ? Et comment l'ont-ils pris ?

Je repars chez moi, il le faut. Je sais qu'à mon tour, je vais avoir la visite de la Gestapo. Si je me cache je ne pourrai pas faire les démarches pour secourir mon prisonnier. Mais la première chose à faire est d'avertir les amis qui pourraient être à leur tour inquiétés.

PIERRE : Je suis affilié à l'OCM (organisation civile et militaire), groupement apolitique. Il faut reconnaître qu'il comprend un nombre notable de bourgeois, voire de grands bourgeois, mais aucune exclusive n'est prononcée, on y trouve de bons camarades ouvriers. Au cours de janvier 1944 je suis admis par cooptation au comité directeur de l'OCM et peu après on me confie la direction de la région P (Paris et départements voisins). J'ai comme chef d'état major Rol Tanguy. Sous mes ordres se groupent plusieurs hommes marquants (le Percq, Lefauchaux, le colonel de Margueritte qui est prêt à me remplacer si je suis arrêté ou tué).

La confiance n'est pas entière entre nous et Rol Tanguy et son groupe FTP, avec qui nous nous efforçons pourtant de coordonner nos actions. Un jour Rol m'apporte, en sa qualité de chef d'état major, un appel à l'insurrection parisienne rédigé par le PC. Il s'agissait pour la population de Paris, désarmée, inorganisée, sous-alimentée depuis plusieurs années, de se soulever contre la puissante force d'occupation allemande. L'énoncé seul du problème suffit à en faire apparaître le caractère déraisonnable. Transmettre cet ordre, c'était conduire les plus courageux habitants de la capitale au massacre. Les exemples passés

prouvent qu'une insurrection populaire ne peut qu'échouer si elle n'a pas le soutien ferme d'une armée étrangère. Je n'hésitai pas longtemps, mis le papier sous le coude et n'en entendis plus jamais parler.

La vie est de plus en plus dure pour la population de Paris, les vivres manquent, les vitrines sont misérables (je serai frappé du contraste la première fois que j'irai en Suisse). Une morosité croissante se manifeste dans les endroits publics, on brocarde plus ouvertement les Allemands dans le métro. De leur côté les occupants sont de plus en plus brutaux, ils perdent leur sang-froid.

Mon agent de liaison, Jacques Briffault ayant insisté qu'il voulait vérifier et améliorer mes faux papiers, nous avons pris rendez-vous pour le quatre avril 1944 au métro Sèvres Babylone. De là nous partons rapidement vers l'Institut Catholique, rue d'Assas. En entrant dans la petite cour nous voyons la concierge nous regarder avec des yeux exorbités et Jacques croit apercevoir des hommes près d'elle. Nous montons rapidement au premier, et, sur le palier, nous trouvons face à face avec trois hommes pistolet au poing. Nous nous retournons, trois autres sont derrière, aussi menaçants.

Je mentirais en disant que j'ai peur. Je me dis : « S'ils se sont dérangés à six, ce n'est pas pour nous tuer sans délai ». On nous passe les menottes et nous embarque dans une Citroën noire ; des gens passent, paisibles, ils ne voient rien ou ne veulent rien voir. Un agent de la circulation arrête la voiture, et notre chauffeur français est outré que l'on ose déranger ses maîtres allemands. Devant la carte des gestapistes, l'agent de police s'incline.

Rue des Saussaies, un bureau, nous sommes fouillés puis l'interrogatoire commence, brutal. L'équipe est dirigée par un homme parlant parfaitement le français. Il porte les insignes SD (Sichereits dienst) et est assisté d'une grosse brute et d'un éléphant. On veut me faire avouer que je suis Dardenne. Je n'y comprends rien et me disculperais aisément si je ne portais ce damné porte documents plein de pièces compromettantes et notamment une liste des derniers sabotages effectués.

J'ai aussi une grosse somme d'argent et raconte que je l'ai gagnée au marché noir mais cette piètre explication me vaut plusieurs coups de poing sur la figure. Bon, me dis-je, il ne faut pas leur raconter des blagues trop grosses. Les positions relatives se précisent : je ne suis pas Dardenne et suis tombé par malchance dans le piège qui lui était tendu mais la prise est bonne, mes documents le prouvent.

Je suis séparé de Jacques ; de temps en temps on me laisse seul dans une pièce baptisée « Bereitschaftszimmer » ou salle de préparation ; on m'en sort et je passe devant le concierge de la rue d'Assas qui semble ne pas avoir de rancune envers moi, qui suis pourtant la cause

de son arrestation. Menottes dans le dos, c'est maintenant sur mon activité que je suis passé au crible ; les coups pleuvent, heureusement supportés. On me fait mettre à genoux, puis on me lance de violents coups de pied dans le ventre mais la parade est vite trouvée : quand le coup arrive je me laisse tomber et le coup est réduit.

Peu satisfaits de moi mes tortionnaires décident de franchir un échelon de l'escalade : ils m'amènent à l'étage supérieur pour me passer à la baignoire. Nous savons tous que le jour de l'arrestation est le plus dur : les Allemands cherchent à tout prix à avoir le schéma de l'organisation et les adresses de ses chefs. Le lendemain déjà, les camarades alertés par l'absence du prisonnier se seront mis à l'abri.

On me conduit donc à grandes bourrades à une petite chambre de l'étage supérieur et on m'y fait déshabiller puis, les menottes dans le dos et les pieds attachés par une courroie de cuir, on m'asperge d'eau froide. C'est le quatre avril, il ne fait pas chaud. On m'assoit sur le bord de la baignoire le dos tourné à l'eau ; mes bourreaux sont trois ou quatre, je ne sais plus. Je me rappelle le chef de file grand et mince parlant parfaitement le français, on me dira plus tard qu'il se fait appeler Rudi van Merode et qu'il est en réalité français. Il a pu, à la Libération, se sauver en Espagne.

Le pachyderme, avec une sensiblerie bien germanique, se lamentera en fin de séance sur mes poignets ensanglantés par les fers. « Alors, tu parles ? » demande Rudi. Pas de réponse. On me bascule en arrière dans l'eau, je me débats, je suffoque et quand mes bourreaux me voient sur le point de perdre connaissance, ils me sortent et me secouent, je reprends conscience. Le jeu recommence une fois, deux fois, trois fois, je ne sais plus. Mes idées se brouillent, mes retours à la conscience sont de moins en moins nets et je crains de ne plus me contrôler.

Ne vaut-il pas mieux donner un renseignement faux mais vraisemblable tant que je suis encore lucide, que d'attendre un effondrement où je risque de laisser échapper de quoi perdre mes camarades ? Je fais donc mine de céder, Rudi prend à la hâte un calepin, et note soigneusement des aveux très fantaisistes.

Ils connaissent les noms réels et les noms de résistance de plusieurs camarades, Blocq Mascart et Piette notamment. Il me faut les décrire. Je mets la tête de l'un sur le corps de l'autre et l'allure d'un troisième et si jamais ils s'y retrouvent ! Bien que je sois mal en point le jeu m'amuse et j'aurai la joie d'apprendre plus tard qu'aucune arrestation n'aura suivi la mienne.

« Où donnes-tu tes rendez-vous ? » car Rudi me fait la grâce de me tutoyer et je n'ai pas le courage de réagir. « Un peu partout » - « Où sont-ils marqués sur ton carnet ? » - « Je marque seulement les heures

(en réalité les heures marquées étaient décalées de deux heures) et les endroits, je me les rappelle » - « Qu'est-ce que tu fais quand tu manques un rendez-vous ? » - « J'ai un rendez-vous de rappel » - « Et si tu manques le rendez-vous de rappel ? » - « Dans la résistance française on ne manque pas deux rendez-vous de suite. » Cette réponse pompeuse, grotesque et idiote le satisfait.

Il reprend : « Je vois un rendez-vous aujourd'hui à quatorze heures. Où est-ce ? » - « A la gare Montparnasse » - « Allons-y ». Il est juste temps, je me rhabille à la hâte et descends les escaliers en courant, bousculé, frappé, trébuchant. Nous voici à la gare. Rudi : « Regarde si tu vois ton copain et si tu te fous de nous ça ira mal ». Je suis tranquille. Le rendez-vous est deux heures plus tard, à 400 mètres de là. Je m'amuse encore : « Tiens, on dirait que c'est lui... ah non, je me trompe. » Rudi bougonne.

Nous attendons une demi-heure puis on me ramène rue des Saussaies. Ouf ! serait-ce fini ? Rudi me quitte sur ces mots : « Tu ne nous a rien dit ; on te reprendra demain » - « J'ai dit tout ce que je savais » - « Ca va ». J'ai froid dans le dos car s'ils vérifient tant soit peu mes dires...

Ils n'ont pas menti, le cirque recommence, je passe de Bereitschaftszimmer en interrogatoire, je suis entre d'autres mains aussi désagréables. Brusquement le cafard me saisit. S'ils recommencent demain, que ferai-je ? Ma méthode ne tient que si les interrogatoires sont isolés, ne sont pas recoupés. Je sais maintenant ce qu'est l'enfer. Il est fait de ces claustrations, ces bruits de verrou qui se ferment sur l'inconnu : « Ne me suis-je pas coupé ? » et s'ouvrent sur un autre inconnu redoutable : « Que va-t-il m'arriver ? Quel recouplement, quelle confrontation, vont me confondre ? Quelles nouvelles humiliations, quelles nouvelles brutalités vais-je subir ? »

L'après-midi s'avance, nous sommes maintenant gardés par des soldats de même uniforme mais à la mine moins dure ; nous sommes tout étonnés d'avoir à faire à des êtres humains. Renseignement pris, ce sont des Italiens.

Un jeune et beau Français passe, ostensiblement se sentant chez lui. Encore un valet de l'occupant ! Combien de sang français a-t-il sur les mains ?

On nous parque dans une grande salle contenant de nombreuses balles de paille. J'y retrouve Jacques Briffault qui me raconte sa fuite manquée (nous savons tous que le premier jour de détention est le plus favorable à l'évasion : on passe de main en main, on n'est pas encore intégré à aucune unité, personne ne vous a vraiment en charge). Il a eu comme moi l'idée de se moquer des Boches et s'est fait conduire à St Germain des Prés où il avait, disait-il, rendez-vous. On le met au milieu

de la place, seul. Le moment lui paraît favorable ; bon coureur, il s'échappe, alors un Français stupide qui traîne une voiture à bras pleine de bois la lui jette dans les jambes. Il tombe et, repris, est tabassé et ramené rue des Saussaies.

Nous sommes conduits ensemble dans le panier à salade à la prison de Fresnes. C'est déjà la nuit, la prison est agitée par l'arrivée massive de plusieurs voitures. Le long des galeries, suivant leurs gardiens, courent de grands chiens policiers. Nous sommes séparés, Jacques et moi. Nous ne le reverrons jamais car il mourra en déportation. Vers la fin il dira paraît-il à un camarade qu'il a été heureux et fier de travailler avec moi. Je n'ose croire à un tel honneur.

FRANCOISE : Pierre m'avait dit que la Gestapo mettrait peut-être huit jours entre sa visite à Laon et celle de Paris. Je ne suis donc pas étonnée de ne pas la voir ce jour-là ni le lendemain jeudi. Je fais encore modifier les numéros de téléphone qui sont inscrits à notre nom au standard de notre immeuble. Tout est paré, ces messieurs peuvent venir.

A dix-huit heures, je suis chez un ami résistant ; à dix-neuf heures chez ma belle-sœur ; à vingt et une heures chez la personne qui reçoit pour moi notre courrier ; à vingt-deux heures je rentre avec mon bébé, le seul compagnon qui me reste. Soudain, le téléphone sonne. C'est le concierge qui dit : « Madame Pène, deux messieurs vous ont demandée à dix-neuf heures. » - « Ah bien, je vois qui ça peut être » - « Vous croyez, madame ? Ils avaient de bonnes têtes. »

Je me couche et m'endors assez vite, épuisée par les angoisses de ces deux jours et désirant rester calme. Je suis réveillée par la sonnerie, nerveuse et hâtive. Minuit. Ce sont eux. Vite mon peignoir.

« Qui est là ? » demandai-je sans ouvrir. « Police allemande » - « Bon, allez montrer vos papiers au concierge et revenez avec lui » - « Entrouvrez la porte avec la chaîne de sécurité et nous vous montrerons nos cartes. » J'entrouvre et trois grands gaillards se précipitent à l'intérieur. Ils crient, bousculent tout, et me disent que mon mari est un terroriste, qu'il est le chef de la région parisienne, etc...

L'interrogatoire commence. Ils me montrent brusquement une carte d'identité. Je suis sur la défensive. Si c'est celle de Moreau, je ne puis la reconnaître. Non, c'est celle de Pène. Quelle sottise de leur part ! Ils m'accusent violemment d'être au courant de l'activité de mon mari et d'être la femme blonde qui se rend régulièrement le mercredi et le vendredi rue Amelot. Je joue la bête d'autant plus facilement que ces détails, par leur excessive précision, sont faux : mes jours de visite sont toujours irréguliers.

Je m'explique : « Mon mari est malade ; il est en Savoie d'où il m'envoie des cartes de temps en temps. » - « Malade ! Ah ! Nous le connaissons, le courrier de Savoie ! » - « Si, il est malade, il a un congé qui a paru dans l'Officiel. » Cette remarque semble les ébranler mais ils me disent tout de même que si j'étais un homme ils me battraient.

Un grand pachyderme fouille partout. Un gros noir crie sans arrêt et le troisième, très grand et très laid, pose des questions rudement. Je réponds à toutes sans embarras. Ils tiquent sur une feuille de propagande vichyssoise que j'avais laissée là volontairement. Cette feuille marque : « Vous dites que les Allemands sont des barbares, mais que diriez-vous des Russes » etc... Ils ne voient que ce mot « barbares » accolé fâcheusement à « Allemands ». Je ris doucement en leur répondant que c'est de la propagande. Nouveaux hurlements. Je la leur lis, et ils hésitent, craignant d'être ridicules.

Je prends avantage de cette position qui va s'accroître par un détail grotesque : après le coup de téléphone du concierge, j'ai encore déchiré quelques papiers et les ai jetés dans les cabinets. Ces derniers se sont bouchés. Je pensais m'en occuper au matin, mais voilà que ces messieurs se succèdent aux water-closets. Une inondation répugnante s'ensuit et ils craignent que nous disions d'eux qu'ils sont dégoûtants. Ils en sont gênés et je vois, après leur départ, qu'ils ont tenté de minimiser les dégâts en fermant la chasse d'eau et en repoussant avec un balai l'inondation du couloir adjacent.

Cependant, ils continuent : « Habillez-vous vite, nous vous emmenons et nous déposerons le bébé aux enfants malades » - « Vous pouvez parler de la sauvagerie des Russes » répliquai-je, « Que peuvent-ils faire de pire qu'arracher un bébé de dix mois à sa mère ? » - « Ils le tueraient » - « N'est-ce pas équivalent à ce que vous allez faire ? » - « Pas du tout. Il sera dans un hôpital où tout le personnel est gaulliste comme vous. Allez, dépêchez-vous. Assez causé »

Je traîne quand même. Olivier, réveillé par les cris, entrouvre ses yeux expressifs et si purs, dans un petit visage tout rose de sommeil. Pauvre petit. Heureux de cette diversion, il sourit. Sont-ils insensibles à toute cette fraîcheur ?

L'interrogatoire reprend : « Où étiez-vous à dix-neuf heures ? » - « Chez ma belle-sœur » - « Où habite-t-elle ? » - « 22, rue le Marois ». Voilà ma chance. Je sus plus tard qu'après m'avoir manquée à cette heure là ils avaient été dans la rue de Clotilde, de chez qui ils m'avaient vue sortir. Qu'aurais-je trouvé comme alibi s'ils m'avaient demandé où j'étais à dix-huit ou à vingt-et-une heures, ce que je ne pouvais dire sans compromettre des amis ? Certainement quelque chose, j'ai de l'imagination, mais rien n'est si sûr que la vérité quand elle est vérifiable. Cela me donne un air franc et innocent.

Ils s'impatientent et menacent de m'emmener en peignoir si je ne m'habille pas plus rapidement. Mais je les entends à côté se demander entre eux ce qu'ils vont faire du bébé. Je traîne encore plus. A la fin ils m'appellent et me disent : « Si vous nous donnez votre parole d'être rue des Saussaies, bureau 533, à onze heures demain matin, nous vous laissons le temps de chercher quelqu'un pour s'occuper du bébé ». Ils inscrivent même sur mon carnet qui a été soigneusement épluché, le rendez-vous à la Gestapo. Quels maladroits policiers qui n'ont même pas remarqué que tout avait été effacé de mon agenda et remplacé par des listes d'achat ou autres choses puérides.

CLOTILDE : Mon quarante-quatrième anniversaire, le 4/4/44, fut encore pire, ou en tous cas plus personnel, que le précédent : mon frère a disparu. Françoise m'a appelée hier soir, tard, très anxieuse : Pierre ne s'était pas montré au rendez-vous qu'ils avaient dans un restaurant de la rive gauche ; elle pense qu'il a été arrêté et est sans doute en train d'être torturé, ce qui est, hélas, bien possible. Pauvre Françoise qui s'inquiète aussi pour les membres de sa famille qui avaient fui en « zone libre », laquelle fut occupée à son tour par les Boches le 11 novembre, date bien choisie ! Elle dit qu'elle sera sans doute bientôt inquiétée à son tour, et moi aussi peut-être.

Pauvre Pierre ! J'espère qu'il ne sera pas trop maltraité.

PIERRE : La première nuit est pénible. Le cœur fonctionne cependant bien malgré la baignoire mais je pense sans cesse à la nouvelle séance de torture annoncée pour le lendemain.

La vie de prisonnier commence. On me change de cellule et on me met au troisième étage avec un curieux individu qui pourrait bien être un mouton : affabulateur, il se dit à la fois communiste et franc-maçon, ce qui est peu compatible. On dirait qu'il accumule, pour me mettre en confiance, les étiquettes le plus mal vues des Nazis.

La nourriture est ignoble et très insuffisante, les fenêtres clouées, et les ouvrir vous mène au cachot au pain et à l'eau. Nous sortons quinze ou vingt minutes tous les dix jours. On imagine l'odeur qui règne dans une cellule de quatre mètres sur deux mètres cinquante où sont entassés sans aération quatre hommes ! car le mouton supposé est rejoint par un Alsacien, puis par un ouvrier parisien qui semble se demander sincèrement pourquoi il est là.

On communique avec les cellules voisines par les tuyaux des w.c.

A côté de nous, trois aviateurs anglo-saxons abattus. Les gardiens sont des réformés de guerre pour blessure à la tête, ils sont donc tous un peu fous. Encore une manifestation sadique des nazis qui laissent le sort de prisonniers entre les mains de demi-fous sans recours possible.

Quand le soir vient les messages s'échangent à voix haute à travers les fenêtres fermées : « untel fait savoir à untel qu'il n'a pas parlé », « Les camarades de la rue X ont échappé ». Ce mot de camarade a alors le sens de communiste. Il est une étiquette dangereuse à porter. Dans le panier à salade, un jour, deux communistes : un homme dans une petite cellule, une femme dans le couloir central. Ils conversaient et terminaient toutes leurs phrases du mot « camarade », comme pour afficher leur qualité. Cette scène avait beaucoup de grandeur.

La nuit tombe, les prisonniers s'endorment, leur sommeil sera coupé de cauchemars, de longues insomnies où ils cherchent à préparer les interrogatoires. Mais les messages ont laissé derrière eux un halo apaisant de courage, de ferveur, de résolution.

Durant plusieurs semaines, aucun colis n'arrive, je saurai plus tard pourquoi : les Allemands refusent tout renseignement à ma femme qui court les prisons pour savoir où je suis. Cela fait partie de la torture psychologique imposée à la partie résistante de la population, et en même temps à l'incarcéré.

FRANCOISE : Une fois mes visiteurs partis, je cours avertir la femme de mon concierge dont je suis très sûre. Je lui dis d'aller prudemment et avec un motif avouable que nous imaginons ensemble, prévenir l'autre concierge, celle de la rue Amelot, qui m'inspire moins confiance. Elle lui dira de ne pas me reconnaître s'il y a confrontation, et lui promettre une récompense. Une dénonciation au contraire lui coûterait cher. Je lui fais dire aussi que la vie d'un enfant est en jeu : j'essaie toutes les cordes.

Puis je vais chez ma belle-sœur, en pantoufles car le couvre-feu m'oblige à être très silencieuse, et lui demande de garder son neveu. Je lui résume mon interrogatoire ; au cas où elle subirait le même, elle doit répondre comme moi.

A onze heures du matin, j'arrive rue des Saussaies, emportant un livre de Pascal qui pourra m'aider à rester calme si on me le laisse. A mon entrée, un énergumène crie après moi, me disant de déposer une carte d'identité. Plus loin, d'autres cris discordants me demandent ce que je viens faire ici. Je suis très remuée par la vue de Français qui entrent là en amis des SD, et qui les aident dans leur vilain travail. Aussi est-ce nerveuse à l'idée de pouvoir être confondue avec ces traîtres que

je dis : « Si je viens ici, ce n'est pas pour mon plaisir, c'est parce que j'ai été convoquée par trois types de la Gestapo » - « Type de la Gestapo, type, type », hurle le cerbère sans discontinuer. « Ah, je vais vous apprendre à dire « type », vous allez être dressée ici. Fermez la porte et restez là ». Et, hurlant encore « type, type », il téléphone, sans doute au bureau 533.

Au bout d'une heure je suis amenée dans un répugnant cachot du rez-de-chaussée après un passage dans une cellule d'hommes où quatre pauvres êtres hébétés, hagards, à la barbe longue, n'osent dire un mot. Pierre, comme eux, doit avoir ce regard d'attente anxieuse. Où est-il ? serai-je confrontée avec lui ? On entend des bastonnades à côté. Dans quel état est-il ?

Successivement, deux femmes sont amenées dans ma cellule. L'une d'elles, femme de réfractaire, a été prise avec son mari sans qu'ils puissent avertir des amis, et sans savoir ce qui adviendrait à leur jeune fils. L'autre est une malheureuse fille dont l'amant, un soldat allemand, est accusé d'avoir vendu son revolver et on veut la faire parler. Elle revient de son interrogatoire en répétant : « Je ne mange pas de ce pain là ; je ferai de la prison plutôt que de parler ». Je lui demande si elle connaît son ami depuis longtemps. « Non, deux mois, mais c'est un bon garçon, et si propre. Qu'est-ce qu'ils vont lui faire ? Ils vont terriblement lui cogner dessus ; déjà avec moi, ça n'allait pas tout seul. Ce sont des grandes brutes. »

La journée passe. On vient la chercher. Je suis à nouveau seule. J'ai faim et sommeil. La cellule sent mauvais, empestée par le seau hygiénique plein. J'hésite à m'étendre sur le matelas, mais celui-ci est si sale que je lutte contre la fatigue. Je lis Pascal pour me calmer.

Soudain, très tard, la porte s'ouvre ; le grand laid m'appelle brutalement : « Est-ce que nous n'avons pas été assez chic avec vous ? Pourquoi avez-vous été vous plaindre de nous ? ». J'ouvre des yeux étonnés. « Venez », me dit-il, « vous allez comprendre ». Il m'amène devant l'énergumène du matin qui se met de nouveau à hurler « type de la Gestapo, type, type ». Je dis à mon tour : « Une minute ; laissez-moi m'expliquer. Vous me convoquez à onze heures. A onze heures précises je suis ici. Les sentinelles crient contre moi parce que je n'ai aucune convocation. M'avez-vous dit vos noms, ou donné une feuille ? Alors, comment vouliez-vous que je vous désigne ? J'ai dit « types de la Gestapo » et je ne vois pas là ce qui est répréhensible » - « Apprenez qu'on n'entre pas dans les services allemands comme dans un moulin, ainsi que dans les services français ». Sa petite leçon de morale casée, il ajoute : « Partez et soyez demain à huit heures sans faute au 533 ».

En sortant de cet antre, j'éprouve une curieuse sensation d'aise à revoir des rues avec des femmes élégantes, fardées, qui savent rire.

Mais l'angoisse qui m'étreint toujours au sujet de Pierre m'empêche de goûter entièrement cette liberté retrouvée.

Le lendemain, je retourne rue des Saussaies avec un souci moindre de l'exactitude. Il est huit heures dix quand je remets de nouveau ma carte d'identité à l'entrée. J'ai pris cette fois-ci les essais de Montaigne. Un cerbère plus correct que celui de la veille me désigne l'étage du bureau 533. C'est dans une pièce ordinaire que j'attends, en compagnie de deux policiers en civil. L'on va et l'on vient. Celui qui doit m'interroger est pourtant là, mais il est nécessaire que le patient s'énerve. Je sens en effet que je vais perdre mon sang-froid. Je demande l'autorisation de lire un journal qui traîne là. Mon audace surprend mon juge qui hésite, puis accepte. On me change de bureau. C'est une simple mise en scène. J'attends encore.

L'interrogatoire commence enfin. La plupart des questions répètent celles de la nuit, mais posées différemment, elles peuvent me faire trébucher ou contredire. Je m'en tire bien, je sais mon rôle par cœur. Alors mon juge insiste : « Inutile de nier, votre mari nous a dit que vous étiez au courant de son activité ». Le coup est classique. Comme ces messieurs manquent d'imagination ! Je réponds : « Non, mon mari n'a pas pu dire cela, car ce n'est pas » - « Si, il l'a dit ; alors, qui ment, vous, ou lui ? » - « Non, mon mari n'a pas pu dire cela, qui n'est pas vrai » - « Si, il l'a dit, et il savait que cela allait vous condamner à aller en prison ». Le piège est lourd. « Si mon mari a dit une chose aussi fausse, dans quel état vous avez dû le mettre ! » - « Pas du tout, votre mari a été interrogé ici, assis dans le même siège que vous ». Et ces paroles semblent si sincères qu'elles me rassurent un peu.

L'un des compères surgit et me demande à brûle-pourpoint : « Où habitiez-vous à La-hon ? » - « On ne dit pas la-hon, mais lan », répliquai-je. Il reprend sa phrase en s'appliquant à bien prononcer le nom de cette ville. Cette observation est faite pour lui faire croire à ma tranquillité d'esprit. Je réponds que je n'ai jamais habité Laon et qu'il le sait très bien.

L'interrogatoire reprend avec le premier individu. A la fin, je sens que mon juge croit à mon innocence. Il me dit en effet, peu de temps après : « Ca va, vous pouvez partir » - « Puis-je savoir, auparavant, où est mon mari, et si je peux lui porter un colis ? » - « Cela dépend : a-t-il été arrêté chez lui ou dehors ? » - « Je n'en sais rien, je n'ai appris son arrestation que par vous », répliquai-je. « Il est à Fresnes, et vous pouvez lui porter un colis de 4 à 5 kilos ». Il me détaille même ce que je peux y mettre.

FLORENCE : Papa est en prison. Je voudrais aller en prison, pour voir comment c'est. Ca ne doit pas être très drôle, bien sûr, mais je suis curieuse. Peut être que ça arrivera de toutes façons. En tous cas maman nous a ramenées, Annette et moi, à la maison, et Jeanine aussi est revenue. Pour maman, ce serait une tragédie si nous manquions un jour de classe de trop ! Rizou est toujours à la campagne, en colonie de vacances.

Hier, maman et moi avons apporté une lourde valise dans le métro, dans le train, et enfin une longue marche jusqu'à la prison de Fresnes qui m'a paru spacieuse et bien éclairée. A une sorte de bureau d'accueil maman a réclamé papa, et apparemment, il n'est pas sur leurs listes !

Pendant que nous étions là, deux hommes passèrent, portant une civière sur laquelle était un corps couvert d'un drap. Un toupet de cheveux roux frisés dépassait à un bout, et des chaussures noires à talons de l'autre. Ce n'était donc pas papa. Mais où est-il ? Les policiers avaient dit à maman qu'il était à Fresnes. Dépitées, nous avons rapporté la lourde valise, à pied, puis dans le train, et le métro, puis enfin à pied.

Nous sommes allées un autre jour à la prison du Cherche Midi, bien plus triste, où des gens attendaient, avachis, blanchâtres. .. et où on nous a aussi dit que papa n'était pas là.

Quand on sort du métro à la Porte de St Cloud, on voit plein d'immeubles à moitié démolis : aux étages, des meubles tiennent en équilibre instable, une baignoire est au bord du gouffre. Ces gens-là étaient-ils chez eux quand les bombes sont tombées ? Bien sûr, comme ces bombes sont lancées par les Alliés, les Allemands en font de la propagande. Le métro est plein d'affiches contre la « Perfide Albion », ennemi héréditaire de la France ». Qui croire ?

PIERRE : Les prédictions du tortionnaire du premier jour ne se réalisent pas : on m'interroge plusieurs fois, je revois mon cher Rudi mais aucune violence n'est plus exercée sinon en paroles. Il dit volontiers : « Qu'est-ce que ça peut faire puisque de toutes façons tu seras fusillé ». Une secrétaire qui l'entend un jour me regarde, les yeux pleins de pitié. Elle est plus remuée que moi. Sait-on jamais ce qui peut arriver ? Je m'inquiéterai vraiment quand je serai lié au poteau. Pourtant je suis un anxieux mais les grosses malices de Rudi ne m'émeuvent pas, elles sont peut-être trop grosses.

Les jours passent, monotones. Les nouvelles de l'extérieur arrivent considérablement embellies. Quand une alerte sonne tout le personnel allemand s'abrite et nous laisse seuls et la Marseillaise éclate. Elle résonne aussi parfois quand les gardiens sont présents, ils nous font

alors taire à grands coups de bottes dans les portes.

Un jour dans un couloir souterrain de la prison je me trouve à quelque mètres de Roland Farjon dont l'imprudenc e a failli causer ma perte le quinze octobre dernier. Je ne cille pas, c'est la règle : ne jamais se reconnaître pour éviter les confrontations dangereuses. Mais lui s'avance, souriant, la main tendue. Comment éviter de la serrer ? Son attitude me surprend et m'inquiète, j'en aurai plus tard l'explication.

Nous nous habituons peu à peu les uns aux autres dans la cellule. S'il y a un mouton parmi nous, nous tenons peut-être parfois des propos imprudents. Mes compagnons passent beaucoup de temps à tuer la vermine qui a envahi les paillasse s et à ma surprise, je semble ne pas en avoir. Mais une fois que j'étais en interrogatoire, ils ont saisi ma couverture et y ont trouvé soixante puces et punaises !

FRANCOISE : Durant de longues semaines, je retournerai inlassablement à Fresnes. Toujours, au bureau de renseignements, on me dit que mon mari n'est pas là. Un jour, finalement, j'apprends qu'un André Moreau a droit à un colis de linge. Pierre est donc en vie. Je repars le jour des distributions avec trois colis, linge, fruits, et vivres, voulant ne perdre aucune chance. Hélas, Moreau a disparu et Pierre Pène n'existe toujours pas.

Je fais bien d'autres démarches : Croix Rouge, Quakers, avocats, etc... Je ne demande qu'une chose pour l'instant : savoir où est mon mari et lui faire parvenir un colis. Quelquefois je crois toucher au but, et le lendemain, mon château de cartes, difficilement construit, s'effondre.

Il n'y a plus aucune trace de Pierre Pène à la rue des Saussaies. Je n'ai pourtant pas rêvé, j'ai vu, durant mon interrogatoire, un dossier à son nom et ses cartes d'identité dans le bureau 533. Pourquoi ont-ils fait disparaître son nom des fichiers ? Ils veulent sans doute le fusiller sans laisser de trace de son passage. L'inquiétude me ronge.

Un monsieur que je connais à peine me dit d'essayer encore une visite : « Vous pouvez aller voir monsieur Palmeri, 101 avenue Henri Martin. Il a ses entrées à la Gestapo. C'est une fripouille dorée, ancien tenancier de maisons closes dans le Pas de Calais ». Pas de Calais ? Justement je soupçonne mon mari d'être actuellement dans les mains de la police allemande d'Arras. Mais pourquoi cette fripouille voudrait-elle me rendre service ? « Il se fera payer sans doute ? » - « Je ne crois pas, et vous n'auriez pas assez d'argent pour l'intéresser », répond mon conseiller. « Allez-y de ma part ; je lui ai rendu service autrefois et, ma foi, il vaudra peut être manifester sa reconnaissance ».

Je répugne un peu à cette démarche, mais je dois tout faire pour

soulager la misère de Pierre. Je pars en bicyclette par un beau soleil, soigneusement habillée afin d'être à l'unisson dans ce quartier élégant. L'immeuble est cossu, l'escalier très vaste, de mauvais style 1900. La concierge m'indique le troisième ou quatrième étage. Je sonne. La porte s'entrouvre, à moitié fermée par un verrou doublé d'une chaîne de sécurité. Une femme de chambre se montre à peine et demande ce que je viens faire. « Je désire voir monsieur Palmeri de la part de monsieur X ». Elle me referme grossièrement la porte au nez et disparaît.

Je suis sur le point de partir lorsqu'un « homme à tout faire », épaules larges et expression brutale, paraît à son tour, armé et accompagné d'un chien. Les chaînes de sécurité subsistent. Je répète ma phrase d'entrée en ajoutant le motif : « savoir le lieu de résidence d'un interné politique ».

La porte se referme de nouveau puis enfin s'entrebâille assez pour me laisser passer. L'entrée est vaste, richement meublée en faux gothique. On me fait entrer dans une salle à manger avec une immense photo d'un caniche sur la cheminée. Une grande table de marbre me sépare d'un bellâtre d'une trentaine d'années. Son aspect soigné d'« homme du milieu », insensible à notre mentalité, me décourage. Un fossé d'incompréhension mutuelle nous sépare. J'expose toutefois mon enquête. Le nom de mon conseiller le fait s'exclamer : « Ce vieux X, comment va-t-il ? ». Après m'avoir laissé parler il résume : « Que voulez-vous au juste ? Savoir où est votre mari et l'aider. Mais est-ce que son cas est grave ? Savez-vous ce qu'il a fait ? ».

Prudente, je réponds : « Pas du tout, mais d'après ce que m'a laissé entendre la Gestapo, j'ai tout lieu d'être inquiète » - « Dans ce cas, je ne vois qu'un moyen de vous sortir de là, mais cela dépend de ses idées et des vôtres. Je fais la pluie et le beau temps rue des Saussaies. Pour moi, Allemand ou Anglais, ça m'est égal. Je peux faire sortir votre mari et le faire entrer dans un autre groupe de résistance » - « Je ne comprends pas », dis-je naïvement. « Si, et après il donnerait le nom de ses camarades ».

J'ai le souffle coupé et me lève de ma chaise un peu trop précipitamment pour une femme qui veut avoir du sang-froid. « Je vous remercie, monsieur, je vois que nous ne pouvons pas nous entendre ». J'ai l'impression que je lui fais pitié par ma bêtise, mon étroitesse d'esprit. Et, c'est là le surprenant, il me laisse sortir. Les chaînes s'ouvrent et se referment derrière moi, avec le chien aux aguets.

Dégoûtée, je pédalais à toute allure avec une frénésie qui pourtant ne réussit pas à me calmer, puis m'épanchai avec Annette et Jeanine.

ANNETTE : La pauvre maman était dans tous ses états en rentrant. Elle tremblait de colère et d'indignation en racontant son épopée. Heureusement que la calme Jeanine est là. Ses parents voudraient qu'elle retourne chez eux, mais elle préfère rester. Elle accepte même de servir de « boîte aux lettres », recevant à son nom du courrier compromettant car le nôtre est sans doute surveillé de très près.

C'est terrible, nous ne savons pas où est papa. Espérons que nous pourrons le trouver avant que les Allemands ne l'exécutent, ce qui est sans doute leur intention. Malheureusement, avec mon idiot de bac à préparer, je ne peux pas aider autant que je le voudrais.

La soirée chez Biqui était assez ennuyeuse. L'horrible robe que j'avais dû porter m'aplatissait encore la poitrine, et je portais des vieux souliers grotesques de maman. Hélène Franckel, la mère de Biqui, avait préparé des sandwiches mangeables. Les disques n'étaient pas extraordinaires mais j'ai tout de même eu quelques bonnes danses. Il ne fallait pas faire de bruit, pour ne pas attirer l'attention.

PIERRE : Vers la fin de mai on m'extrait de la cellule et commence un périple par Senlis, vers St Quentin. Là, comme chambre préparatoire, ils n'ont rien trouvé de mieux qu'un placard. Quand ils le ferment j'ai une impression d'étouffement et commence à me débattre, mais vite convaincu qu'aucune aide ne viendra et que tout énervement m'est nuisible, je prends sur moi de rester plus calme. On s'accommode de bien des choses quand il le faut.

Un problème tracasse les interrogateurs : comment se procurer le code des liaisons avec Londres. Un beau jour ils m'amènent dans une pièce où sont plusieurs hommes ; un petit jeune du type anglais le plus pur m'interroge sur le chiffre mais, sans mentir, je puis répondre que je n'en sais rien. Je ne sais même pas entièrement l'alphabet Morse. Ils sont peu convaincus et à plusieurs reprises me tourmentent encore avec ce chiffre. Pas de chance, quand on a contre soi tous ou presque tous les chefs d'accusation capitaux, sauf un, d'être suspecté aussi de celui-là.

Dans l'une des prisons que je traverse mon compagnon est un jeune communiste, gâte-sauce de son métier. Nous parlons de nos activités, sommes tous deux convaincus que nous risquons la mort et sommes très préoccupés de notre attitude au dernier moment. Comment être sûr de rester digne au moment suprême ? En chantant la Marseillaise, dit-il. Le malheureux est mort déporté.

Me voici donc dans le placard à St Quentin. J'en sors pas trop mal en point et suis introduit dans un bureau. L'homme qui l'occupe a un

regard gris bleu acier impitoyable. Devant lui sont étalés tous les plans et documents sur le tunnel de Margival que j'ai eu tant de mal à rassembler. Encore une préparation dont je me serais bien passé. L'interrogatoire n'est pas trop pénible.

La villa où il a lieu, je l'aurai visitée dans trois circonstances successives très différentes : d'abord comme ingénieur en chef pour protester fin décembre 1943 contre l'arrestation de mes subordonnés ; puis comme prisonnier ; et enfin comme Commissaire de la République en visite chez les Américains : nous découvrons alors dans la cave, sur les murs, les traces de nombreuses exécutions capitales.

FRANCOISE : Je vais au ministère des Travaux Publics, pour qu'une démarche officielle soit faite. Le secrétaire général se fait prier : une demande de sa part serait plus nuisible qu'utile, dit-il. Je ne suis pas de cet avis car je sais que les Nazis fusillent les fonctionnaires tout comme les autres, mais y mettent plus de formes si on s'inquiète d'eux.

Un ami qui se donne beaucoup de mal pour nous me dit : « Le décès de votre mari n'a pas encore paru à la délégation. S'il paraît, je ne vous en ferai pas mystère car je vous vois courageuse ». Je frémis en entendant ces mots. Courageuse, le suis-je ? Je ne sais ; mais je sais quelle terrible chose ce serait d'apprendre : « c'est fini, il n'y a plus d'attente possible ».

Je suis étonnée que l'agent de liaison de Pierre ne m'ait pas encore fait signe. Il savait pourtant où me prévenir en dehors de chez moi en cas de danger. Son attitude anxieuse le jour du déjeuner avec Pierre et lui me revient à l'esprit. Je voudrais qu'il me dise ce qu'il sait de la disparition de son chef. Je vais donc plusieurs fois aux restaurants où je pourrais le rencontrer, en faisant très attention aux filatures possibles. En vain. Enfin un jour, une amie, Denise, m'alerte : elle a reçu le message convenu. Le jeune homme me donne rendez-vous près de la Sorbonne. Je vais chez ma belle-sœur et lui dis : « Vous allez me suivre quand je vais à ce rendez-vous. Faites attention de ne pas me perdre car je descendrai plusieurs fois du métro juste avant son départ. Si vous me perdez, retrouvez-moi au métro Odéon, sortie boulevard St Michel. Regardez bien si quelqu'un me file. D'autre part, je voudrais savoir votre opinion sur André ».

Je m'y prends de telle façon qu'à Auteuil ma suiveuse m'a déjà perdue. A Odéon, j'attends. J'aperçois de loin Clotilde qui me rejoint. Sans m'approcher d'elle, je monte le boulevard St Michel. Sur l'autre trottoir, je reconnais André. Je traverse la rue. Il me dit : « Je vous suis depuis un moment et vous êtes suivie » - « C'est exact mais c'est une

filature voulue, une filature de contrôle ».

Nous bavardons ensemble puis, me sentant suffisamment en sécurité, je lui demande de ralentir pour laisser Clo nous rejoindre. A trois, nous échangeons ce que nous savons : hélas, peu de choses. Son chef a disparu en même temps que son ami Jacques, avec qui il avait un rendez-vous à Sèvres Babylone. Hache, un autre résistant, a aussi disparu. Hache, Mairesse de son vrai nom, père de trois jeunes enfants, docteur plein d'allant et de vie, a quitté la province où il était « brûlé » pour venir combattre à Paris, avec mon mari. Encore une jeune femme rongée d'inquiétude. Encore un des meilleurs qui se trouve entre les mains de la police allemande.

Les pertes sont de plus en plus lourdes.

Nous apprendrons plus tard que Mairesse est mort dans l'atroce train qui a quitté Compiègne le deux juillet 1944 ; ce train où 900 personnes succombèrent faute d'air et d'eau. Sa femme apprendra de notre bouche qu'elle est veuve, non plus avec trois enfants mais avec quatre car la petite fille dont le père avait rêvé est née alors qu'il était déjà mort. Quelle atroce chose ! Et c'est nous qui avons dû faire disparaître l'espérance.

Mais nous n'en sommes pas là. Nous sommes à Paris, Clotilde et moi avec André qui semble si malheureux de l'arrestation de mon mari, si sincère dans son chagrin, que nous lui faisons confiance. Subitement après que nous ayons échangé tout ce que nous savons l'un et l'autre, il veut nous quitter. Mais il nous dit de regarder s'il n'est pas suivi et, dans l'affirmative, de le lui signaler. Il a un vague soupçon. Il s'éloigne vers Notre Dame où une foule dense se précipite pour baiser l'anneau de l'évêque, car nous sommes le lundi de Pâques, nous l'avions oublié.

Un homme à lunettes suit André. A notre tour nous lui emboîtons le pas et, d'un signe discret, le prévenons. Il prend le large vers les jardins. Le suiveur hésite devant le portillon. Il craint un piège, va et vient, se retourne encore, et s'éloigne. A son tour André sort du jardin et part, nous ne savons pas où. Nous retournons chez nous.

Clotilde vient déjeuner chaque dimanche comme par le passé, mais ce sont des dimanches éteints. Nous recherchons ensemble qui nous pourrions voir encore, les démarches nouvelles à faire. Nous calculons si nous pouvons encore espérer des résultats de celles qui ont été entreprises.

Cependant nous sentons, sans pouvoir l'expliquer, que quelque chose va mieux. Et un certain dimanche, la sonnette tinte. Qui vient nous voir ? C'est le concierge de ma belle-sœur. Essoufflé, il apporte un mot coupé, censuré, qui lui a été apporté par deux Allemands, lesquels demandaient à voir madame ou mademoiselle Pène, mais n'avaient pas le temps d'aller jusqu'à Boulogne. Nous sommes intriguées, émues, et

vite nous lisons l'écriture du mari et du frère : « Je suis en bonne santé, mais je suis très anxieux de ma femme. Soyez courageuses, je pense beaucoup à vous et vous aime ».

Il était donc vivant !

PIERRE : De retour à Fresnes j'ai la surprise et le plaisir de me retrouver dans la même cellule qu'au départ avec les mêmes camarades. A la réflexion c'est peut-être ce fait qui doit le plus faire croire à la présence d'un mouton parmi nous.

Ce mois de mai est pour nous celui des anniversaires : deux de mes enfants y sont nés, Annette, le quatre, et Olivier, le neuf. Le jour venu, j'évoquais les fêtes passées, les réunions de famille, et, tout naturellement, m'épanchais auprès du premier venu. Ensuite naissait une impression de danger, d'imprudance commise irrémédiable et, comme conséquence, l'idée d'une évasion. Elle seule tirerait un trait sur le passé depuis le quatre avril 1944, elle seule déchirerait de façon définitive la toile d'araignée lentement tissée autour de moi. Et quelle joie ce serait de nous trouver réunis de nouveau !

Pour la première fois fin mai j'ai de leurs nouvelles : un colis m'attend au retour de St Quentin, tout plein de souvenirs familiaux.

Les Russes avancent toujours mais radio Fresnes multiplie leurs succès par cent. Le deuxième front n'est toujours pas ouvert, les escadres aériennes passent de plus en plus fréquentes et de plus en plus nombreuses vers l'est et aussi vers la région parisienne ; des bombes éclatent au loin, nous nous réjouissons puis nous pensons : « Pourvu qu'elles ne frappent pas les nôtres ». Je pense aussi au ravitaillement des miens, que je ne peux plus aider. Ont-ils seulement de l'argent ? Leur paie-t-on mon traitement ?

Et puis un jour on me fait encore sortir de Fresnes et on me conduit à Senlis dans une grande villa aménagée en prison à la sortie du pays vers Compiègne. Je ne le sais pas encore mais c'est un grand pas vers la liberté.

Chapitre huit

PIERRE S'ÉVADE

nuit du 9 au 10 juin 1944

PIERRE : Au rez-de-chaussée de cette villa est le corps de garde, au premier étage les chambrées, au deuxième et au sous-sol les cellules. Les premiers jours, nous restons au corps de garde et dormons attachés au fer du lit par une menotte. Les soldats de garde ne nous sont pas hostiles. Certains, de gauche, nous comparent avec une certaine sympathie à Schlagger, patriote allemand fusillé par nous en Rhénanie après la première guerre. L'un d'eux se fâche un jour de voir notre nourriture qu'il juge insuffisante. Et pourtant, en comparaison de Fresnes, c'est la Tour d'Argent et ici, contrairement à Fresnes, on nous abrite quand un raid passe.

FRANCOISE : Un jour on me dit que je peux envoyer un autre colis à Pierre. J'y joins un petit mot où je donne des nouvelles des enfants. Dans ce mot, dont je sais qu'il sera soigneusement épluché par les

policiers, je suggère à mon mari de se distraire en écrivant des poésies comme pendant la guerre de 1939-1940. Pierre comprend et m'envoie une poésie sentimentale assez banale qui m'est dédiée et qui n'éveille pas la curiosité des censeurs. Chaque première lettre des deuxièmes mots de tous les vers fait partie du nom du pays demandé

Avec quelle satisfaction je lis « Senlis ». Malgré l'adresse des SD à nous cacher le lieu du séjour de mon mari, nous les jouons sous leurs propres yeux.

J'alerte immédiatement et discrètement un ami, monsieur Turbil qui me propose d'aller reconnaître les lieux au retour d'un voyage à Laon ; en tant qu'entrepreneur, il a le droit de voyager. Il a lui-même fait évader son fils Francis de Compiègne et me promet la prudence nécessaire. Il doit me tenir au courant de ce qu'il organisera et, le moment venu, m'avertir afin que je disparaisse avec mes enfants. La petite maison d'un artiste est à ma disposition pour devenir une retraite discrète. Les personnes qui me la prêtent croient que je cherche ainsi à me mettre à l'abri des bombardements dans notre quartier.

Me sentant moins surveillée, j'ai repris quelques petites affaires de résistance. Je garde chez moi le moins possible de papiers compromettants mais il y a obligatoirement sur mon carnet quelques adresses qui ne sont pas en clair, mais qui me servent pour mes rendez-vous clandestins.

Le neuf juin, nous nous couchons à l'heure habituelle.

FLORENCE : Le 14 juin 1944, Mon cher petit Rizou, (extraits)

Tu dois t'inquiéter de ne pas avoir de nouvelles de nous. Je te rassure tout en m'excusant de ne pas t'avoir écrit plus tôt. Mais pour cela j'ai les meilleures raisons du monde, et les excuses les plus valables, que je te dirai tout à l'heure.

Ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir Est-ce que tes crises de désespoir sont passées ? Est-ce que tu sais que nous t'aimons maintenant, toi grand garçon de bientôt neuf ans ? N'oublies-tu jamais de faire ta prière ?

Maman m'a raconté une jolie histoire le jour de ton départ (ou plutôt la veille) à propos de clés ! Mais puisque nous sommes séparés je ne veux pas t'attraper

Je vais t'envoyer dans cette enveloppe cinq images, dont tu connais trois. Je te les donne, tu en es entièrement maître. Si tu en donnes à quelqu'un, garde pour toi la plus belle

Dans ta lettre il y a quelque chose que je ne comprends pas : sur un grand bout de bois, un ? repose.

Puisqu'en ce moment je n'ai pas d'autres idées, je vais te raconter ce qui nous est arrivé ces jours-ci :

Samedi matin, à quatre heures et demi (ils sont matinaux), coup de sonnette. J'entends vaguement, somnolente. Quelqu'un se précipite et ouvre. Des voix d'hommes. Je ne sais pas pourquoi je me figurais que c'était des plombiers. Ils bavardent longuement avec maman, puis ouvrent la porte de la chambre, armés de lampes électriques.

Maman : « C'est la chambre des enfants » (Il paraît qu'en entrant dans la maison, ils ont dit à maman « un malheur est arrivé »). Là, je me suis aperçue que ce n'était pas des plombiers mais bel et bien des Allemands en civil.

Ils disent à maman, dans le couloir, de s'habiller, et nous aussi. Maman rouspète. Protestations : « Si, si, plus de pitié, après ce que votre mari a fait » - « Mais, vous ne voyez pas ? un bébé ? et ses biberons, ses ... » - « S'il vous plaît, madame, habillez-vous » et ainsi de suite tout le temps.

Je me lève. Il faut que je m'habille. Je commence. Annette arrive en trombe : « Traîne, traîne, maman a dit de ne pas s'habiller ». Je veux bien, cherche mes affaires et dans le noir (un plomb a sauté) ne les trouve pas. Je mets un temps interminable, je cherche mouchoir, chaussettes, chemise, peigne, etc ...

Les Allemands rouspètent parce que nous ne sommes pas encore prêtes, tout en discutant. Enfin, en voyant maman toute habillée nous en faisons autant, sous leurs yeux, armés de leurs lampes.

Tous enfin prêts, y compris Olivier, nous sortons et entrons dans une voiture sauf maman, accompagnée par deux Allemands, allée chercher Jeanine. Maman fait la bête. Elle ne sait pas la porte. Elle en désigne une au hasard et dit : « C'est peut être celle-là ». Les Allemands la défoncent au pistolet. Non, ce n'est pas là. On frappe à toutes les portes. Enfin une s'ouvre, celle des voisins de Jeanine.

Les Allemands : « Qui couche à côté ? ». Le voisin : « Une jeune fille de vingt-cinq à trente ans ». Maman : « Oh, ça ne peut pas être ma bonne, elle est toute jeune ». Les Allemands au voisin : « Donnez-moi un marteau ». Le voisin tend ses clés. Enfin Jeanine ouvre. Elle s'habille. Ils l'emmènent dans l'auto. Là, défense de parler. Maman nous donne quelques renseignements par signes.

Enfin nous arrivons à cinq heures et demi à une maison d'Allemands. Gardées par un Allemand, nous n'avons pas le droit de parler. Nous allons dans la cuisine ; dans la chambre à coucher ; dans la salle à manger. Là, table, chaises, lit, vieilles épées, drapeaux : trois anglais, trois français. Tableau : des Allemands s'enfuyant devant un tank français.

Nous restons là longtemps, toujours sans manger. Les Allemands

ont prêté à Olivier trois jouets. Nous jouons aux cartes. Maman discute politique, et demande qu'on nous libère. Elle plaide tellement bien qu'à quatre heures, nous sommes à la maison. Mais deux Allemands sont restés jusqu'à hier soir au salon, ayant la clé de service. Ils couchent et mangent là. Défense de parler à qui que ce soit, ou de sortir.

Ils ont gardé maman. Tante Clo aussi y est. Ils n'ont pas pris Léonie, parce qu'elle a trop rouspété. Ils ont toutes ses clés, et elle ne peut pas rentrer chez Taco.

Excuse-moi à l'abbé Renhas. Je comptais lui écrire aujourd'hui, mais je ne peux pas parce que je pars tout de suite en classe.

Baisers,
Flo

FRANCOISE : Le matin du dix juin, je suis subitement réveillée par un coup de sonnette impatient. J'allume, regarde l'heure et suis surprise. Il est quatre heures du matin. Tandis que j'enfile mon peignoir la sonnette retentit à nouveau, très nerveuse. Ma fille aînée, plus prompte que moi, est déjà dans l'entrée et elle m'attend. J'ouvre la porte. Trois Allemands en civil sont là. Deux entrent brusquement dans l'appartement tandis que le chef me dit : « Un malheur est arrivé ».

Je pense à Pierre. L'ont-ils fusillé ? Je me raidis pour ne pas tomber. Minute atroce qui doit se refléter sur mes traits.

Le chef précise : « Votre mari s'est évadé ». Ouf, quel soulagement ! Me revoici souriante. L'Allemand ajoute : « Allez, habillez-vous, nous vous emmenons tous ». Ils courent dans tous les coins, ouvrent les armoires et cherchent visiblement un homme. Ils nous secouent aussi : « Dépêchez-vous, habillez-vous ».

Bien que j'aie tout fait pour que ni les enfants, ni Jeanine, ne soient emmenés, nous voici dans l'auto, surveillés par trois anges gardiens. Je tente de glisser quelques consignes aux filles et à Jeanine. Celle-ci a remis, à la demande du policier, son trousseau de clés, parmi lesquelles il y a la clé de la chambre supplémentaire où nous cachons des vivres, des papiers compromettants et parfois, Pierre. Ceci m'angoisse et je cherche des alibis possibles en cas de question. On nous fait taire. Annette s'inquiète des numéros de téléphone d'amis résistants, que j'ai fait disparaître. Elle pose la question à voix basse. « Aux cabinets », lui répondis-je. « Taisez-vous », dit le chef brutalement. « Je fais les marionnettes au bébé », dis-je en joignant le geste aux paroles. « Prenez-le sur vos genoux et taisez-vous ».

Deux idées m'obsèdent : pourvu que les enfants disent la même chose que moi sur leur père et que Jeanine ne désigne pas la chambre

dangereuse qui correspond à la clé prise. Il y a aussi mon carnet qui m'inquiète car il peut me valoir de très durs interrogatoires sur mes relations clandestines.

Nous voici arrivés, près de l'avenue de la Grande Armée. On nous fait entrer dans un appartement poussiéreux ayant appartenu à un officier français, car il y a un képi bleu clair au portemanteau. On nous parque dans une salle à manger où traînent des sabres et des drapeaux anglais et français. Jeanine est plantée face au mur à un bout de la pièce et moi dans la même position à l'autre bout.

Les heures s'écoulent, monotones. Le bébé s'énerve. Je le laisse jouer avec les drapeaux et les fourreaux des sabres. Il devient vite sale. Notre gardien s'assoupit. Il y a beaucoup d'allées et venues dans l'appartement. Annette a cru reconnaître sa tante à travers la porte vitrée, et moi, la femme de Dufor, madame Farjon. Si c'est elle, c'est que son mari s'est évadé avec le mien.

Profitant du sommeil de notre gardien, je dis tout ce qui est nécessaire aux enfants. Jeanine craint qu'il fasse semblant de dormir, et nous entende. Mais il faut tenter cette chance. Je lui dis ma petite histoire pour la clé. J'explique aux filles où j'ai caché de l'argent, et mon carnet. Si elles sont jamais libérées, il faut tout prévoir.

Les heures passent, le bébé a sommeil et s'endort, les grandes ont faim. Elles ont apporté un jeu de cartes et jouent avec Jeanine qui a quitté son coin. J'entrouvre la porte du couloir, où le chef va et vient avec madame Farjon qu'il interroge. En m'apercevant il me dit, sans se fâcher comme je le craignais « C'est votre tour, venez dans ma chambre ».

C'est une pièce longue et étroite. Nous nous asseyons, séparés par une petite table ronde. Les volets sont fermés, et un long interrogatoire commence. Il durera bien trois heures, mais dégénérera bientôt en discussion politique. Je profite de cette occasion pour plaider la cause de mes enfants : « Que je sois prise en otage, d'accord, mais il est inadmissible que les enfants et la bonne soient internés ». Et j'ajoute qu'eux, les Allemands, vont se faire une belle réclame ! Les populations de trois lycées dont celui de mes filles, sont dans les bâtiments du lycée Jeanson de Sailly, et quand la raison de leur absence sera connue ce sera un scandale. De plus, le sous-sol de notre immeuble sert d'abri à tout le quartier pendant les alertes, et le scandale éclatera là aussi. « Vous creusez un fossé toujours plus profond entre vous, les Allemands, et nous, Français. Et croyez-vous que ces manières brutales diminueront la résistance ? Chaque arrestation appelle à l'activité clandestine tous les amis et la famille de l'arrêté ». Je continue sur ce thème.

Je sens mon interlocuteur ébranlé. Il voit aussi que j'ignore tout de l'évasion de mon mari et ne pourrai rien lui apprendre de ce côté là. Il

essaie cependant encore de me faire parler sur les activités de Pierre et ses relations. Il est adroit et arrive, par des détours compliqués, à vous poser la question importante au moment où la conversation a dévié, détendue, et où il accepte la contradiction. Il n'a rien de la brute rudimentaire. Personnellement, je préfère ce genre car je puis me tenir en éveil tandis que je ne sais pas du tout comment je pourrais réagir devant les souffrances physiques.

Je retourne auprès des enfants, après avoir été mise en contact avec mesdames Farjon et ma belle-sœur. Bientôt le chef, le docteur Schott, vient m'annoncer qu'il a reçu l'autorisation de libérer la bonne et les enfants. Folle de joie, je le remercie, et confie le bébé à Jeanine. Le petit semble comprendre et appuie câlinement sa tête contre celle de Jeanine.

ANNETTE : Maman est incroyable. Quand le policier l'interrogeait, nous pouvions écouter derrière la porte, notre garde dormant un peu plus qu'à moitié. Elle le traitait de sauvage, ils étaient pires que les Russes, emprisonnant des enfants ! Quelle réputation cela leur ferait dans nos écoles ! Elle était innocente de tout ce que faisait son mari, mais comprenait qu'ils veuillent la prendre en otage. Mais pourquoi la bonne et les enfants ? C'était criminel ! (d'ailleurs j'appris plus tard que le bruit avait couru dans le lycée, de ma mort en déportation). Il répondit qu'il avait d'autres griefs contre elle, sans doute son origine juive, qu'ils connaissent certainement. Mais cela n'arrêta pas son flot de réprimandes et d'accusations de sauvagerie et d'injustice. Se répétant, comme de coutume, encore et encore, elle noya le pauvre dans tant de paroles récriminatoires que, sans doute aussi fatigué et affamé que nous, il téléphona et obtint de ses supérieurs que Jeanine, Flo, Olivier et moi retournions à la maison avec deux gardes qui nous surveilleraient. Il espérait aussi sans doute qu'ainsi nous servirions d'appât à papa.

Il était tard dans l'après-midi. Dès notre entrée dans l'appartement, les deux grands lascars nous expliquèrent les règles : Ils occuperaient le salon/salle à manger. Nous n'avons pas le droit d'aller sur le balcon, de sortir, ni de parler à quiconque. Jeanine ferait les courses accompagnée de l'un d'eux (ce qui rend Jeanine, soucieuse de sa réputation, très malheureuse). L'un d'eux, voulant sans doute détendre l'atmosphère, prit Olivier sur ses genoux. Le bébé, qui aimait faire semblant de parler, se lança dans un grand discours en charabia. Il nous fut impossible de ne pas rire et l'homme, craignant le ridicule, rejeta le bébé, toujours souriant, par terre.

Nous en étions là, ne sachant que faire pour cacher la fameuse clé

ni l'agenda de maman. Et comment empêcher de monter chez nous le jeune résistant qui était censé venir chercher un pneu de vélo ? Comment bloquer courrier et coups de téléphone ? Cela me tourmentait quand le téléphone sonna. Je me précipitai. C'était le jeune homme du pneu à qui je pus dire très vite : « les Allemands sont là, ne montez pas, maman est en prison » quand un de nos gardes, furieux, revolver au poing, me repoussa d'un coup de coude dans la poitrine, criant : « Ne faites plus jamais ça ! C'est moi qui réponde au téléphone ! ». Il fallait à tout prix que plus personne n'appelle.

Heureusement, le bruit qu'avait fait le docteur Schott au septième étage en cherchant la chambre de Jeanine avait alerté quelques personnes. Suzanne Roumens sonna à notre porte et demanda si tout allait bien. Avant que le cerbère ne sortit du salon, je pus lui susurrer : « Monte dans une demi-heure sur le toit de l'escalier H » puis, l'Allemand venu, l'assurai bien fort que tout allait bien.

Les policiers n'avaient pas remarqué que, si le long balcon qu'ils surveillaient et qu'ils nous avaient interdit regardait vers l'est, la fenêtre de la cuisine, orientée vers l'ouest, surplombait l'escalier H, qui n'avait que quatre étages. J'écrivis un mot disant à Suzanne de demander au concierge de ne nous livrer aucun courrier ni de nous laisser passer aucun coup de téléphone jusqu'à nouvel ordre. Je liai ce mot autour de la fameuse clé avec une ficelle et quand Suzanne se montra sur le toit, je lui lançai le tout pendant que Flo faisait le guet dans le couloir, avec ordre de chanter si nos gardes sortaient de leur tanière.

Restait encore le problème du calepin de maman. Jeanine et moi discussions d'un plan pour aller le chercher au salon, occupé par nos gardiens. Flo qui passait nous entendit et dit qu'elle l'avait pris dans le dos des Allemands pendant qu'ils nous expliquaient les règles, et l'avait caché dans le coffre à jouets de Rizou, selon les instructions de maman.

Le concierge fit ce que j'avais demandé. Après avoir passé trois jours chez nous sans rien voir ni entendre, nos hommes partirent. Mais me voici en charge de trois enfants, comme je l'avais craint. Heureusement que Jeanine est là pour l'instant.

DIDIER, anciennement RIZOU : Je n'ai appris que plus tard les interrogatoires musclés par les Gestapistes, les coups et la torture de la baignoire que subit mon père rue des Saussaies. Comme il refusait toujours de parler, la Gestapo, cherchant des astuces variées, trouva un stratagème et le transféra dans une maison bourgeoise de Senlis qu'ils avaient transformée en prison. Ils le mirent dans la même cellule que Farjon, son chef dans l'OCM avant sa propre arrestation l'automne

précédent. Ce dernier appartenait à la famille Baignol et Farjon qui fabriquait le crayons de mon enfance.

Comme mon père ne savait pas que Farjon (alias Dufor) que les Allemands avaient réussi à « retourner » parcequ'il était plus anti soviétique qu'anti nazi, l'avait dénoncé, les Allemands espéraient finement qu'il ferait parler mon père qui ne pouvait se méfier de lui. Mon père en avait sans doute dit suffisamment et, devenu inutile, devait être fusillé le dix juin, comme nous l'avons appris ultérieurement. Mais les choses ne se déroulèrent pas comme prévu. Farjon, qui avait probablement senti le vent tourner jouait double jeu et les deux prisonniers préparèrent leur évasion dès l'arrivée de mon père dans la geôle.

Cependant le « miracle » qui sauva mon père fut le débarquement du six juin en Normandie qui les poussa à s'évader plus tôt, le neuf juin, veille de la date prévue pour l'exécution, qu'il ne connaissait évidemment pas. La chance existe.

PIERRE : Un beau jour Roland Farjon reparaît fringant comme à l'accoutumée, très beau garçon, assuré. Il partage une cellule au deuxième étage avec Henri Simon, nous autres sommes au sous-sol. Un matin on me fait monter à sa place et on emmène Simon ; il disparaîtra sans laisser de trace, sans doute assassiné au coin d'un bois.

A peine réunis nous pensons à l'évasion. Roland qui avait depuis son arrestation flirté avec les Allemands, beaucoup trop flirté, sentait depuis le six juin le vent tourner. Il n'en continue pas moins de jouer la carte allemande jusqu'au dernier moment : au retour d'un interrogatoire sur mes cinq subordonnés arrêtés le treize décembre 1943, je dis, joyeux : « J'en connais cinq qu'ils n'auront pas ». Ce propos est aussitôt rapporté à mon interrogateur, le docteur Schott, qui le dira à ma femme quelques jours plus tard.

Les braves gars de la Wermacht qui nous gardaient nous passaient parfois des journaux qui nous renseignaient sur les progrès alliés. Roland infléchissait sa position, et était de plus en plus tenté par l'évasion. Il avait tâté Robert, l'interprète, allemand marié à une Française, qui lui aussi sentait le vent tourner.

Nous étions enfermés au deuxième étage, à huit mètres au moins de haut, car les étages étaient élevés. Les fenêtres garnies de barreaux étaient les seuls points par lesquels on pût espérer échapper. Le huit juin, nous attaquons avec le manche aiguisé d'une fourchette le scellement d'un barreau. Surprise ! il cède tout de suite, le mortier est incroyablement maigre ; les maçons français qui ont scellé les barreaux

ont saboté leur travail, pensant que des Français seraient enfermés là et les Allemands si sérieux, si consciencieux l'ont vérifié bien légèrement. Je suis récompensé également d'avoir maintenu ma forme physique qui me permet de mettre mes mains, maintenues derrière mon dos par des menottes, devant où je puis les utiliser, et les remettre derrière dès que des pas de bottes se font entendre dans le couloir.

Nous avons un drap chacun, nous les découpons en long pour faire une corde solide que nous cachons sous le matelas durant la dernière journée. De jour, en veillant bien à ne pas être surpris par le judas nous déchaussons un barreau, l'enlevons un instant, le replaçons et complétons les scellements avec un mélange de mie de pain et de poudre de mortier sec que nous avons ramassée. Avec un peu de chance notre opération échappera à nos gardiens. Une évasion d'ici doit être moins difficile que de Fresnes. Les gardes font des rondes que nous ne pouvons pas voir, mais que nous entendons, toutes proches.

C'est le soir du neuf juin, l'heure est fixée à minuit ; peu de temps avant, un risque nouveau nous apparaît : le câble d'alimentation en électricité de la villa passe tout près de la verticale de la fenêtre : donc, prendre garde à l'électrocution. A minuit le barreau est vite enlevé, nous sommes en chaussettes, les souliers pendus au cou par des lacets. La nuit est fraîche, nous portons chacun un tricot.

Roland me dit : « Tu es le plus ancien, tu donnes le signal ». Nous convenons alors que, si l'un de nous a un accident en descendant, l'autre courra sa chance tout seul. Nous attachons à un barreau restant notre corde de draps.

Le moment semble favorable mais nous n'avons aucune certitude sinon que la patrouille vient de passer. C'est donc au jugé que je donne le signal. Roland descend, sans encombre semble-t-il. Je me laisse glisser à mon tour le long des draps. En passant devant la fenêtre du premier où sont cantonnés les gardiens de la Wermacht je crois voir, je vois, l'électricité s'allumer. « Je suis surpris, pressons-nous », pensé-je. Je me presse si bien que je lâche le drap à environ cinq mètres du sol, bascule en avant et tombe, heureusement dans un buisson, devant la fenêtre du corps de garde. Toujours aucune réaction allemande ; c'est incroyable parce que j'ai la certitude d'avoir poussé un long hurlement de colère, de déception.

Roland qui m'a vu tomber à ses pieds s'enfuit comme il était convenu ; je me relève aussitôt, ne prends pas la peine de ramasser mes souliers tombés à terre et cours après mon camarade pour ne pas me trouver seul et blessé ; car je commence à sentir mon poignet : il est luxé et fracturé mais une blessure toute récente n'immobilise pas et je peux prendre appui sur mon poignet pour franchir le mur de clôture bas.

Nous partons le long de la route nationale, le sol est plus facile

pour le marcheur en chaussettes que je suis et nous voyons de loin et pouvons éviter les convois routiers bien que leur éclairage soit très réduit. Personne ne nous poursuit. Nous saurons plus tard que nos geôliers, marris de l'évasion ont le lendemain étendu des matelas au soleil et dit à nos camarades « Farjon et Pène ont voulu s'échapper mais ils ont été rattrapés, blessés à mort, et étendus sur ces matelas ». Puérité !

Je raconte à Roland que j'ai vu la lumière s'allumer à mon passage. Il répond qu'elle était allumée quand il est passé. Il n'a pas entendu non plus ce hurlement que je suis sûr d'avoir poussé en tombant alors que mon cerveau fonctionnait follement vite. Combien fragiles et douteux sont les témoignages les plus sincères !

La marche sur la route n'est pas sans émotions : un coup de vent fait rouler une boîte de conserves ; n'est-ce pas le bruit d'un fusil qu'on arme ? Des chiens vigilants aboient furieusement à Verberie. Il est plus prudent de contourner le pays. Je ne puis franchir seul une clôture car mon poignet s'alourdit. Roland m'aide. La nuit est fraîche et sombre, le ciel très couvert. En regagnant la nationale après Verberie nous voyons au loin quelques silhouettes barrant la route ; des ouvriers viennent de cette direction en bicyclette. « Quels sont ces types là-bas ? Que font-ils ? » - « Ce sont des Allemands qui demandent les papiers ». Nous nous jetons dans les bois à droite, assez émus ; fatigués comme nous le sommes ce n'est pas le moment d'affronter une situation délicate.

Après un long détour sous bois nous tombons sur un forestier de mine rassurante : « Vous voyez à peu près qui nous sommes ? » - « Oui » - « Où sont les Allemands dans la Croix St Ouen ? Rencontre-t-on des patrouilles ? Peut-on atteindre facilement l'usine Farjon ? » - « Oui, elle est à la périphérie ». Il nous faut peu de temps pour y arriver et Roland est aussitôt reconnu et fêté.

Nous sommes très las, mon poignet est très lourd, une ouvrière secouriste me place une attelle, on nous restaure, nous nous reposons, et un camion est préparé pour nous conduire à Paris. C'est un camion de charbon de bois. Trois hommes y prennent place : le directeur, le chauffeur et un aide. « Pensez-vous que nous passerons ? » demande l'un de nous. « Il faut nous mettre sous la protection de Notre Dame de Boulogne », répond le chauffeur. La maison Farjon vient en effet de Boulogne sur mer.

On nous met tous les deux dans une très grande caisse sous un énorme tas de charbon de bois. Il est convenu que, si nous sommes contrôlés, des coups sur la caisse nous imposeront silence.

Nous voilà partis par Chantilly, itinéraire apparemment plus sûr. Dans notre caisse bien aérée nous chantons gaîment. Le camion s'arrête ; des coups sur la caisse ; nous retenons notre souffle. « Que

va-t-il se passer ? » Le camion repart et nos cris de joie éclatent de nouveau. Le reste du voyage est facile et nous quittons la cachette en un endroit désert sur le boulevard des maréchaux, devant l'usine à gaz.

Alors commence la course de refuge en refuge, chacun cherchant à se débarrasser au plus tôt de nos compromettantes personnes. L'un nous donne à manger, l'autre des chaussures mais j'ai les pieds en sang après cette longue marche en chaussettes et peux à peine bouger tant je suis courbatu. Nous nous séparons, nous ne nous reverrons plus et je finis par atteindre le dernier havre chez le docteur Morax, avenue Pierre de Serbie. Ophtalmologiste célèbre, il n'a pas peur de me garder chez lui, panse sommairement les blessures superficielles aux mains que j'ai faites en tombant et alerte le chirurgien Funck Brentano.

C'est alors seulement que j'apprends l'arrestation de tous les miens. Que faire ? Ma première réaction est de me livrer aux Allemands en échange de la libération de ma famille mais Morax me dissuade aussitôt : « Ils vous reprendront et garderont les vôtres », me dit-il. Fatigué, j'hésite puis me rends à ses raisons mais j'éprouve de gros remords. Pourquoi faut-il qu'ils paient pour ce qu'ils n'ont pas décidé eux-mêmes ?

Les mobiles qui m'ont poussé dans la résistance sont-ils purs ? Une ambition vague, un désir de gloire n'interviennent-ils pas ? Honnêtement je crois bien n'être mû par aucun intérêt personnel.

L'appartement du docteur Morax n'est pas un refuge des mieux choisis. Madame Morax, juive égyptienne de grande beauté, est suspecte pour deux raisons et a quitté son domicile peu de jours avant mon évasion. Un matin, alors que je circule dans le grand appartement, j'entends la femme de chambre, une femme sérieuse, pondérée et adroite, discuter avec plusieurs hommes. Je suis sur le point de me montrer puis, prudent, je m'abstiens. Bien m'en a pris, c'était des policiers français qui venaient arrêter madame Morax. La femme de chambre a juré ses grands dieux que madame Morax n'était pas là et les policiers n'ont pas perquisitionné. Son calme, bien supérieur au mien, les avait persuadés.

FRANCOISE : Le secrétaire allemand me conduit à Fresnes, me faisant de la propagande en route. Il me fait traverser toutes les grilles de la prison. Comme c'est grand ! Que de portes se referment sur moi ! On me prend mon sac, ma ceinture de robe et j'arrive, dépouillée de tout superflu, dans une cellule sans eau. Il y a un lit avec une paille et deux couvertures. Rien d'autre. J'ai accepté ce qui m'arrive. Ce n'est pas le moment de me décourager. Je lis les inscriptions si nobles, écrites sur

les murs de chaux et je m'étends, faute de linge de nuit et de draps, toute habillée sur la paille.

Quelques coups sont frappés au mur. Ces signes me semblent mystérieux. Je n'en connais pas encore le langage. Pas d'eau, pas de pain. Je n'en souffre pas tout de suite. Je commence à être émue et à comprendre ce qu'est la prison, mais je suis d'autant plus contente que, grâce à mon insistance, mes enfants ne partagent pas mon sort.

Nous voici donc prisonnières, ma belle-sœur et moi, chacune au secret, loin l'une de l'autre. Le lendemain de mon arrivée, ma cellule est ouverte brutalement et je me trouve au milieu d'autres prisonnières arrêtées comme moi la veille. Je tends rapidement à l'une d'elles, qui a fort mauvaise mine, quelques morceaux de sucre qu'Annette avait trouvés au fond du sac à biberons et m'avait donnés au moment de notre séparation. C'est mon seul bagage, ma seule fortune. Réaction immédiate à laquelle je ne m'attendais pas : ma camarade m'étreint et m'embrasse. Ses yeux sont exorbités, le visage marqué de bleus.

Elle me raconte, en cachette de notre gardienne, qui crie beaucoup pour nous faire taire en vain, qu'elle a été baignée sept fois et entièrement flagellée, mais qu'elle n'a pas parlé. Elle est fière de son courage, à juste titre, et répète sans cesse aux autres prisonnières : « Soyez courageuses, soyez gaies ». Une Autrichienne rondelette gémit au contraire : « Qu'est-ce qu'on va nous faire ? ». Une troisième, la tête bandée, les traits fins ; une pauvre vieille paysanne est là aussi, calme et parlant peu ; d'autres encore.

On nous enferme dans de toutes petites cabines individuelles genre cabines de bain, au plafond grillagé, avec un œil de surveillance à la porte. Malgré l'interdiction de parler, nous occupons les trois heures d'attente à échanger les adresses de nos familles, au cas où l'une d'entre nous aurait le bonheur d'être libérée rapidement. Un affreux « Feldwebel » (adjudant) brutal vient hurler sauvagement pour nous faire taire. Son œil bleu, injecté de sang, me fixe dans le petit judas, œil bestial qui affole les plus prudentes parmi nous. Celles-ci supplient les autres de se taire. L'Autrichienne gémit de peur. La torturée remonte le moral avec un peu d'emphase. Personnellement, je ris et plaisante sur notre situation, ce qui fait lever la main du Feldwebel sur moi. Il va et vient et je le crois loin lorsque sa tête immonde surgit dans ma cabine.

Je suis sauvée par « souris grise », la pauvre vieille gardienne, la meilleure de toute la prison, mère de huit enfants, qui vient me chercher pour le déshabillage. Entraînée par elle, je dis en charabia mi allemand mi français : « Que c'est grand, Fresnes ! Que de pauvres malheureux sont enfermés là-dedans ! » et elle me répond dans le même jargon : « Oui, pauvres prisonniers, mais quelquefois, eux sortent, tandis que nous, les gardiennes, nous y restons ! ». Elle m'apprend ainsi qu'elle

n'est pas volontaire, mais mobilisée. Mobilisée, avec huit enfants ! Pauvre souris grise qui ne peut rien faire pour ses prisonnières contre un régime implacable.

Après une fouille, puis les formalités d'inscription, on m'amène au rez-de-chaussée où l'on m'octroie une cellule particulière. Ceci me convient. D'autres, comme mon mari, préfèrent avoir de la compagnie. Etre seule avec mes photos ne me déplaît pas. « Souris grise » m'a autorisée à garder les effigies de mes enfants.

CLOTILDE : Je vais donc moi aussi connaître les prisons allemandes. Mon frère, arrêté depuis deux mois et sur le point d'être exécuté, s'est évadé de la prison de Senlis. Encore toute ahurie de cette bonne nouvelle, je roule en Citroën, surveillée par trois policiers allemands. L'interprète qui est à côté de moi s'apitoie sur mon quartier, durement éprouvé par les bombardements anglo-américains. Distraite, j'oublie de lui faire remarquer qu'il a déjà servi de cible, mais aux Allemands cette fois, en juin 1940.

J'arrive dans un luxueux appartement qu'ils occupent, où je retrouve la femme et la mère de Roland Farjon, et où j'entrevois ma belle-sœur qui est là avec ses enfants. Je vois le chef, que tous appellent docteur, donner un ordre. Une dizaine d'Allemands en civil, jeunes, à tête de brute, entrent et se mettent au garde à vous devant lui. Il remet à chacun d'eux deux photos (une de face, une de profil) des deux évadés. Un ordre rauque, un claquement de talons, les dix brutes se retirent et j'ai l'impression qu'on vient de lancer une meute à la recherche de mon frère. Je prie avec ferveur qu'ils ne réussissent pas dans leur tâche.

Pendant de longues heures, j'attends à côté de l'interprète qui bavarde sur tout, alors que le « Doktor » questionne mesdames Farjon dans l'autre pièce. Puis celui-ci nous déclare d'un air important : « Préparez-vous et venez ». Me voici de nouveau dans la Citroën avec la jeune madame Farjon. Nous arrivons à la place Denfert-Rochereau. Nous sommes donc destinées à Fresnes. J'y suis souvent allée pour essayer de faire parvenir des colis à mon frère. Je n'y étais jamais arrivée et les portes restaient obstinément closes devant moi. Aujourd'hui elles s'ouvrent bien facilement, dans un sens tout au moins.

Le bâtiment où nous arrivons après d'interminables couloirs et de nombreuses grilles qui sont ouvertes puis refermées pour nous, me paraît assez semblable, comme construction intérieure, à une piscine avec le grand hall à la place du bassin et les escaliers et passerelles qui, au lieu de conduire aux cabines, mènent aux cellules. Il y a le moins de

recoins possibles où l'on puisse se cacher : les légers escaliers métalliques permettent aux sentinelles de voir tout ce qui se passe depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième étage. Nous cheminons l'une derrière l'autre, guidées par une surveillante, devant les portes solidement barricadées des cellules du premier étage. Puis une porte s'ouvre, me happe, me laissant à peine le temps d'entendre le gentil « bonne chance » lancé par ma compagne. Je suis seule dans la cellule qui n'a qu'un lit. C'est donc le secret et j'entends pour la première fois le grincement des serrures qui barricadent la porte derrière moi. Qu'il me deviendra familier et exaspérant ce bruit qui ponctue toujours les minimales incidents de notre vie de recluses !

A peine ai-je eu le temps de regarder autour de moi, qu'un tapotement se fait entendre contre le mur et une voix jeune et faible qui vient je ne sais d'où, prononce : « allo, la nouvelle camarade du cent deux. Comment vous appelez-vous ? Si vous voulez répondre, montez sur votre tabouret près du vasistas et criez très fort ». Evidemment, ces renseignements sont très précis mais je me sens lasse, un peu émue et triste devant ma belle liberté perdue et je n'ai pas beaucoup envie de bavarder. Puis j'ai oublié de regarder en entrant le numéro de ma cellule et me demande si je suis bien le cent deux. De plus il ne m'est guère facile de me livrer à la gymnastique conseillée car une surveillante entre plusieurs fois dans ma cellule.

Elle m'apporte un morceau de pain, après m'avoir dit qu'il n'y en avait plus, une cuiller, une gamelle. Je fais l'inspection de ma cellule : deux planchettes contre le mur, un robinet d'eau qui se refusera à fonctionner dès le lendemain et qui ne sera réparé qu'un mois plus tard, une planche pouvant se relever contre le mur et qui sert de table, un tabouret et un cadre de fer rigide avec une paille douteuse, un drap sale et deux couvertures. Face à la porte, une fenêtre munie de solides barreaux, éclaire la cellule. Elle est large et haute et serait merveilleuse si elle s'ouvrait ; mais voilà, ses carreaux dépolis ne permettent pas de voir à travers et la crémonne est enlevée, elle doit rester fermée.

Grâce à ma voisine Colette qui ne s'est pas formalisée de mon silence du premier jour, je suis vite au courant des habitudes de Fresnes. On peut parler à une de ses voisines d'étage par un orifice au-dessus du robinet. Comme sa destination première n'était certainement pas de permettre les bavardages, je me suis toujours demandé à quoi il servait, mais nous lui avons trouvé une utilisation si commode que toute enquête plus poussée à ce sujet serait superflue. Verticalement, les prisonnières communiquent par la bouche de chaleur. Enfin, il y a un vasistas qui, entrouvert, permet les conversations avec tout le voisinage. Tout ceci doit être fait avec beaucoup de prudence car il nous est formellement interdit de communiquer entre nous.

En général, il faut profiter du moment de distribution des aliments. En effet la soupe et le liquide exécrable qui porte le nom de café nous sont apportés dans de grands récipients posés sur un chariot qui roule sur des rails passant devant chaque cellule. Et le bruit des roues et des serrures font un vacarme qui assourdit la surveillante. Elle ne peut plus entendre quand on parle d'une cellule à l'autre et nous en profitons. C'est le moment où l'on se passe des messages, où l'on donne les résultats des interrogatoires. C'est le moment où un mot, une plainte, une recommandation, une consolation font comprendre tout ce qui se cache de misère, de souffrance et de courage sous l'apparente apathie de la prison.

RIZOU : On m'a abandonné. Personne ne m'aime. Papa est mort, je crois. On m'a dit de prier pour mes parents. Je ne comprends pas pourquoi je suis dans cette colonie de vacances. Nous sommes dans une grande maison, il y a un pré d'un côté où nous pouvons jouer, et derrière, une sorte d'espace avec des soldats allemands et leurs chars. Pourquoi ai-je fait cette longue marche dans les bois, et cette arrivée dans une abbaye où j'ai mangé cette merveilleuse purée ?

Annette : Papa avait dit que, nous attendant à des visites de la police allemande, il ne fallait pas garder Rizou à la maison parce qu'il brandissait tout le temps des revolvers et des épées en disant : »A bas les Boches ! «.

Simone Roumens : Il n'était pas en âge où on pouvait lui expliquer ce qu'on ne devait pas dire. Suzanne s'occupait de lui. Quand deux hommes sont venus le chercher, elle s'était affolée et l'avait emmené dans un autre endroit pas très loin pour le cacher. L'abbé Goguin était natif de la région et grâce à cela, les enfants étaient bien nourris. Quand les gens abattaient, ils donnaient de la viande à la colonie, et ils avaient de la viande deux fois par semaine, chose incroyable à l'époque.

Rizou : Un copain m'a dit que je ne devrais pas être si triste, lui non plus n'a pas de nouvelles de sa famille. Mais ce n'est pas la même chose, Il n'a pas une sœur qui doit passer son bachot, une autre qui fait des championnats de natation, et un adorable petit frère !

PIERRE : Paris était alors envahi de réfugiés de Normandie, les rues étaient parcourues de malheureux évacués en hâte, vêtus en désordre, errant au hasard. C'était favorable aux hors-la-loi de mon espèce qui

passaient inaperçus dans la foule.

Je ne pouvais rester indéfiniment chez le docteur Morax d'abord pour ne pas le compromettre et ensuite par prudence : j'aurais fini par attirer l'attention dans ce quartier chic. Il fallait trouver d'autres refuges et ce n'était pas facile. Tel qui m'avait hébergé trois mois plus tôt se croyait bien plus exposé s'il recueillait maintenant un évadé. Il n'admettait pas que, de toutes façons, il risquait la déportation et la mort.

De nouveaux gîtes se trouvèrent : un ami d'Hélène Franckel, un collègue de mon beau-frère Charles Lagille qui s'appelait Maroteau, de braves ouvriers brossiers à Chennevières, une brave vieille dame, madame Babut, d'autres. Je suis toujours sous tension. A peine entré dans un local je cherche si je connais quelqu'un et par où éventuellement je pourrais m'échapper. Je ne ris plus jamais. Je ne sais plus rire.

FRANCOISE : Les Allemands, qui sont si méthodiques, ont cependant une façon très arbitraire de traiter leurs prisonniers. Aucune de nous quatre n'est traitée de la même manière : certaines au secret, d'autres non, certaines reçoivent des colis, d'autres non, le nombre des interrogatoires est variable aussi. Le nombre des livres prêtés est aussi fantaisiste et dépend beaucoup plus de la gardienne de votre étage que de votre soi-disant culpabilité.

Ma cellule d'abord assez propre d'aspect se révèle pleine de vermine. La paillasse est dure et j'y dors mal. Les murs sont couverts d'inscriptions et je rêve à mes prédécesseurs qui, en peu de mots, ont laissé trace de leur personnalité. J'en ai le temps, durant ces interminables journées où je n'ai rien à faire et ne verrai personne.

Ma voisine, une communiste condamnée à mort, au secret depuis un an, d'une très belle tenue morale, a des moments d'abattement. Elle n'en peut plus d'être enfermée, inactive et sans nouvelle des siens. Sa mère est morte des suites d'un interrogatoire. Il ne lui reste plus qu'une sœur, malade, de tempérament moins ferme, habituée à s'appuyer sur elle. Qu'arrivera-t-il à cette sœur, avec un enfant chétif de cinq ans, et un mari prisonnier de guerre en Allemagne ?

Mon autre voisine, Suzy, est la femme d'un facteur, à qui on a annoncé sa déportation en Allemagne. Elle est internée depuis trois mois. Pensant que, comme otage, je serai libérée avant elle, elle me charge de mille messages pour les siens et je ne pense pas à lui donner en retour l'adresse des miens. Et un beau jour elle disparaît. Elle a été libérée le lendemain du jour où son beau-frère, le chef de résistance Jeanneton, a été exécuté.

Une autre prisonnière, Jeannette, appelle désespérément, chaque matin, son Jeannot qui ne répond pas. Chacune de nous, en plus de son ennui et de sa faim, s'inquiète des siens mais cache sa peine. Beaucoup de tact est nécessaire en prison car tout ce que l'on dit imprègne des centaines d'autres qui n'ont rien d'autre pour se distraire que les bruits, les contacts avec d'autres âmes à travers la parole.

En plus de la solitude et de l'inaction, l'autre supplice est la faim. Ma voisine me prévient tout de suite par le robinet qui est au-dessus des W.C. « Rends ton pain au retour du chariot. Il sera donné aux prisonnières qui en redemandent » car en effet je n'avais pas été capable, les premiers jours, de manger ce pain compact et noir qu'on nous donnait. L'eau noire au bromure qui sert de café me fait vomir et je ne m'y habituerai jamais. Aussi ne pourrai-je dormir et je sentirai toute les puces et tous les poux de corps de ma paillasse sans pouvoir leur faire la chasse dans l'obscurité.

La soupe, par contre, améliorée depuis l'arrestation d'un colonel de la Croix Rouge, me semble bonne. Des nouilles ou des haricots s'ajoutent aux choux et me donnent l'impression de me nourrir lorsque je les mange dans ma gamelle rouillée. Si nous avons droit le soir également à une gamelle de soupe, tout irait mieux, sans ces crampes de faim, ces étourdissements, ces mille petites lumières devant les yeux dues à la faiblesse, et surtout, le plus avilissant, ces rêves de nourriture. Au lieu de cela, le soir à quinze heures, nous avons droit à une eau au bromure, et c'est tout. Aussi, souvent je me lève la nuit, n'ayant pas le courage de résister et vais grignoter le petit croûton de pain que je me réservais pour le matin. Je paie ce manque de courage par une matinée interminable où je guette tous les bruits dans l'attente du chariot à pain qui ne passe pas avant onze heures trente du matin.

Au bout de cinq semaines, je recevrai mon premier colis Croix Rouge. Merveilleuse Croix Rouge, comme elle fait bien les choses. Je ne la connaissais que comme demandeuse de fonds, et voilà qu'au milieu de ma misère je deviens l'une de ses innombrables bénéficiaires. Que de remerciements je lui fis en cellule.

Une autre visite fait toujours plaisir ; elle est assez rare : c'est celle de l'aumônier. Quand je l'ai vu entrer dans son uniforme d'officier allemand, je me suis raidie, comme d'habitude. Mais avant de voir sa croix, je suis étonnée de l'expression de douceur et de bonté qui contraste avec l'uniforme vert. Il parle avec douceur, dans cette maison où les ordres sont toujours hurlés d'une voix rauque et brutale.

De la vie à Fresnes, le plus émouvant est le « bonjour » et le « bonsoir » qu'échangent les détenues. Ils scandent notre existence, en la réconfortant.

CLOTILDE : Chaque matin sauf le dimanche, vers six heures, une surveillante passe prévenir les détenues qui seront interrogées dans la journée. Elles sont alors conduites rue des Saussaies dans des voitures cellulaires. Le fait que je sois toujours en prison me paraît de bonne augure. Je me trouve dans une position un peu paradoxale pour une prisonnière : je ne désire pas une libération qui me semble ne pouvoir se produire qu'après une nouvelle arrestation de mon frère.

Le voyage en voiture cellulaire est une des rares occasions où homme et femme peuvent se voir et se passer des messages. Le soir, quand les prisonnières rentrent et qu'elles n'ont pas été trop maltraitées, elles nous donnent leurs impressions sur la vie du dehors. « Radio Fresnes » fonctionne alors à plein rendement : la moindre nouvelle glanée est modifiée, transformée, agrandie, et les troupes alliées sont toujours victorieuses. A ce moment, à Fresnes, nous pensions que la libération de la France entraînerait l'élargissement des prisonniers. Hélas mes pauvres camarades sont toutes parties vers l'Allemagne autour du quinze août.

Quelques soirées furent joyeuses, car j'avais des camarades pleines d'entrain dans mon coin. Mais la plupart de mes soirées m'ont laissé une impression de morne ennui et parfois de tristesse bien profonde. Une camarade, qui se débat alors qu'on l'emmène au cachot, crie sans cesse : « Vive la France, vive la France », ce qui fait rire les surveillantes. Quel étrange concert que ces rires démoniaques mêlés aux appels de cette femme devenue folle par la souffrance. Nous serrons les poings d'impuissance et un peu plus de haine s'ajoute à celle que nous accumulons.

Le cafard et contagieux ; celle qui en est momentanément atteinte doit le cacher avec soin. En résumé, les sentiments s'exaspèrent en prison. La gaîté prend l'allure un peu nerveuse de chahuts d'étudiants, la tristesse peut dégénérer en désespoir et quelquefois en folie.

ANNETTE : J'ai sûrement raté mon bac. C'était tôt cette année, étant donné les événements, et en fait, je n'avais pas tellement la tête à étudier ! Je suis mère de famille avec trois enfants, je me débats pour apporter des colis à maman à Fresnes, et je ne sais pas encore où est tante Clo.

La dernière fois que je suis passée chez elle, le concierge m'a dit qu'il entendait au-dessus de sa tête, à l'étage de tante Clo, des bruits de bottes la nuit ; il pensait que les Allemands venaient piller l'appartement.

Ca m'a rendue furieuse, et j'ai décidé d'aller voir, et si possible d'assommer les coupables. Avec Flo, j'ai cherché quelle arme nous pourrions utiliser, et j'ai jeté mon dévolu sur un presse-citron en fonte, avec un assez long manche. Un soir donc nous nous sommes faufilees le long des murs, en pantoufles, à cause du couvre-feu, et nous sommes planquées derrière la porte de l'immeuble de tante Clo. Nous avons attendu longtemps, et personne n'est venu. Alors à minuit, dépitées, nous sommes rentrées, toujours aussi silencieusement.

Papa me demande parfois de lui apporter une bicyclette pour aller faire ses démarches, ou bien il me demande de la reprendre pour la garer à la maison ; cela me fait parcourir Paris sur mon vélo, un autre à la main. J'adore cette difficulté. Simone Roumens fait quelquefois le trajet derrière moi, pour repérer les filatures possibles.

Papa et moi avons un bon moyen pour communiquer : quand Jeanine ou moi allons à la boulangerie, la boulangère a parfois pour nous un mot de lui. Ce mot lui a été donné par mademoiselle Quivy, une amie de tante Clo (elles étaient les deux seules jeunes filles étudiant la physique à la Sorbonne parmi des masses de garçons, de 1918 à 1922). Mademoiselle Quivy, à son tour, avait reçu le mot de son frère, un médecin généraliste que papa pouvait aller soi-disant consulter sans éveiller de soupçon. Ma réponse suit la même route en sens inverse.

PIERRE : Peu à peu je reprends mes contacts. Je dois rapporter à mes camarades les propos recueillis durant ma détention, leur dire quelle partie de leur activité, de leur vie, est connue de Allemands. Tout se passe dans l'atmosphère très spéciale où vit l'évadé, l'homme traqué. Etre constamment à l'affût, dévisager tous les passants, déceler les suiveurs éventuels, tel est son lot.

Un après-midi je suivais l'avenue de l'Observatoire, ayant rendez-vous avec Marie Hélène Lefaucheux ; tout à coup, à cinquante mètres, venant vers moi, un groupe d'Allemands. « Mais je les connais, ce sont mes enquêteurs de Senlis d'où je me suis évadé ! ». Béats, ils goûtent le charme de ce début d'été d'Ile de France. Que vais-je faire ? Traverser la chaussée ? mais j'attirerais l'attention : il y a si peu de passants. Poursuivre ma route tout droit ? Quel risque lorsque je serai tout près ! C'est pourtant ce que je décide ; les jambes tremblantes, je frôle les policiers et, la mine décomposée, retrouve Marie Hélène dans le petit bistro modeste où elle m'attend.

FLORENCE : Biqui m'invite quelquefois à passer quelque temps ensemble. En général nous nous promenons au Bois de Boulogne. L'autre jour, il a même loué un bateau et nous avons ramé autour du lac ... ou plutôt, il ramait. Bien sûr, il n'en a pas le droit, avec son étoile jaune. Il n'a pas le droit non plus d'aller dans le métro, dans un cinéma, ni à la piscine. Alors il m'a montré comment il a monté son étoile sur des boutons-pression, et l'enlève quand cela lui chante. Si la police l'attrape, c'est la prison, ou même la mort !

Il m'arrive toujours des incidents fâcheux quand je suis avec lui. Il m'intimide, il est si intelligent, et il croit que je le suis aussi, alors j'ai peur de dire des bêtises et je n'ai que douze ans, quand lui en a dix-sept ! Il est laid, mais très gentil et intéressant.

FRANCOISE : Ingénument je demande à Sophie (surnom de la gardienne) une savonnette. Car Clo et les dames Farjon sont arrivées avec des petites valises de linge et trousse de toilette, alors que je n'avais rien. Sophie me répond « Il faut vous habituer à être sale ; quand on fait de l'espionnage, on est sale ». Meilleure fille au fond que son aspect, elle m'apporte, au bout de deux jours, la savonnette demandée. Le linge lavé, mais séché dans cette humidité, sent mauvais. Les waters aussi sentent. J'entreprends de forcer ma fenêtre.

Une première fois j'essaie, conseillée par ma précieuse voisine, avec le manche de ma cuiller. Je le casse ; avec le manche de ma brosse à dents et, ô merveille, je réussis ! Bienfaisant soleil mais vie aux aguets. Fenêtre entrouverte, vite refermée au moindre bruit. C'est presque du bonheur, ce peu d'air frais et de soleil.

Mais ... ma porte s'ouvre. Je referme brusquement. L'adjudant hurle. Il vient me chercher pour un interrogatoire. Il crie au juge que ma fenêtre était ouverte. Cela importe peu au juge. On convoque Sophie qui me demande si ma fenêtre était ouverte. Je dis que non, j'étais appuyée contre elle et l'ai cognée quand, surprise par la porte qui s'ouvrait, je me suis retournée brusquement. Sophie n'aime pas l'adjudant, qui est une terrible brute avec un bras cassé et une belle voix de chanteur d'opéra. Il hurle sans cesse après les gardiennes et Sophie, de sa voix aigrette, lui tient tête.

Un soldat allemand arrive avec un marteau. Il va clouer ma fenêtre. Je lui montre les photos de mes enfants. Il en a aussi. Je l'attendris. « Mon fils est loin, en Allemagne ; c'est triste, la guerre », dit-il, et ses clous restent à moitié chemin dans le bois. Quand il est parti, je ronge le bois patiemment autour des clous et après deux jours de travail, je peux de nouveau aérer ma chambre.

« Radio Fresnes » fonctionne à fond, et si on la croyait, les Alliés devraient être à Paris demain ! Un soldat de garde, entendant une prisonnière ajouter à son « bonjour » « Vive de Gaulle, à bas les Boches », réplique : « C'est encore un peu tôt, mademoiselle ».

Un jour, inquiétée par un silence inhabituel, je reste sagement assise sur mon lit à lire. Je sens qu'on m'épie par le judas. Tout d'un coup la porte s'ouvre brutalement et une gardienne blonde que nous appelons Bécassine me dit : « Vous avez ouvert votre fenêtre » - « Non, et vous le savez, puisque vous me regardiez » - « Comment ? » et, prise de rage, elle essaie d'ouvrir ma fenêtre. Elle ne peut pas. Elle cherche au dehors un instrument faisant levier, y va de toutes ses forces, et ... l'ouvre. Elle se précipite chercher un marteau, des clous, et une clé pour cadenasser le tout. En colère à mon tour de me voir à nouveau sans air, je lui dis : « Vous verrez quand ce sera votre tour après la guerre d'être ici, comme c'est agréable de rester dans cette humidité ». Prise de fureur, elle dit « Prenez vos couvertures et au cachot ».

Elle m'entraîne en hurlant. Elle explique l'histoire, en allemand, à l'adjudant qui hurle encore plus fort qu'elle, et reprend les couvertures. Je me retrouve seule dans un cachot sombre le jour, éclairé la nuit, avec des cabinets sans eau qui sentent affreusement mauvais, sans lit, sans paillasse, sans couverture. Rien qu'un tabouret qui a un pied cassé. Ni eau ni pain. Des inscriptions fort belles et courageuses aux murs. Les lire et les relire sera ma seule occupation. J'ai froid. Je ne sens même plus la faim. Mes inquiétudes m'envahissent la tête : mon mari, mes enfants, la guerre, les bombardements.

Le lendemain, Sophie apparaît. Elle me change de cellule. C'est un progrès. J'ai droit à un cadre de fer nu comme lit, à un broc d'eau et à un morceau de pain rassis de la veille, ramené de ma cellule, mais je n'ai pas droit à la soupe. Sophie me fait la morale, à laquelle je réponds vertement. Ne trouvant pas ma brosse à dents dans ma cellule, elle m'en apporte une de la Croix Rouge ! Cela ne suffit pas à me réchauffer. J'ai une crise cardiaque brutalement, je claque des dents, je tremble, j'étouffe. Vais-je mourir bêtement ? Je ne puis. Pierre ne se pardonnerait pas son évasion et les enfants ont encore besoin de moi.

Une gardienne entre, essaie de me faire lever, me prend le pouls, me met un chiffon sous la tête, et s'en va. Je sens la chaleur revenir petit à petit. Une autre gardienne entre. Voyant ma tête ravagée elle dit : « Je vais apporter de la soupe bien que ce soit défendu ». Au passage du chariot, une voix vient du plafond : « Il y a quelqu'un au cachot ? » - « Oui, c'est Françoise » - Avez-vous un message à faire passer ? » - « Oui, Françoise fait dire à sa belle-sœur Clo que les enfants sont en liberté et que son frère va bien ». A peine ai-je dit cela que j'entends la voix de Clotilde qui répond qu'elle m'embrasse, et demande ce qu'est

devenue Jeanine.

Après trois jours et trois nuits Sophie arrive avec l'adjutant. Sous son écorce rude elle est brave fille. Lui hurle et me menace mais je promets d'être sage et on me ramène à ma cellule. Précieuse petite cellule qui a de l'eau, et un lit, si dur soit-il. Dans mon coin le bruit circule : « Françoise était au cachot, et elle est revenue ». Tout le monde me dit un mot gentil qui me touche. Je me sens chez moi, en famille.

ANNETTE : L'autre jour, j'étais sur ma bicyclette et en dirigeais une autre à côté, que j'apportais à papa. Tout d'un coup, en passant devant « la Coupole », qui je vois, attablés à la terrasse ? les deux Allemands qui étaient restés chez nous après nous avoir arrêtés comme otages ! Que faire ? J'ai dû sursauter, car ils m'ont vue. Ils m'ont demandé ce que je faisais, et je leur ai raconté une histoire d'une amie malade ... et ils m'ont laissée repartir ! J'ai pris plein de chemins détournés pour retrouver papa.

FRANCOISE : Pour les interrogatoires, la porte est ouverte brutalement : « Tribunal ». Le chef, le docteur Schott, est assez gras, chauve, à lunettes, intelligent, et plus retors que cruel. Il vous met en confiance, il est bonhomme, mais c'est le chat qui guette la souris et sa patte de velours est très nocive. Avec lui, il faut toujours être sur la défensive. Il se vante d'être bien renseigné par un membre du groupe, un camarade de mon mari, Dufor, Farjon de son vrai nom, pour me déstabiliser. Nous saurons plus tard que c'est vrai, hélas. Je prétends toujours tout ignorer des activités de mon époux. Il me montre des listes de noms, je fais l'idiote.

Il dit aussi qu'il sait d'autres choses contre moi, une charge très importante. « Dites-moi laquelle et montrez-moi vos preuves ». Mon assurance feinte lui fait perdre la sienne. Il me demande si nous avons des propriétés, alors je parle de la petite maison de Cier. Dans la nuit je m'inquiète de cet aveu. Pierre aurait-il pu chercher refuge là-bas ? Deux jours après, deux hommes viennent me questionner sur cette maison et comme je reste vague, ils vont demander des détails à ma belle-sœur. Une fois sortie de prison je chercherai à avertir mon mari de cet aveu, afin qu'il n'ait pas l'idée d'aller là-bas et j'apprendrai que lui aussi a parlé d'elle.

ANNETTE : Papa pensait que nous devions nous cacher. Les Allemands, qui sont parfois harcelés maintenant par une foule haineuse, réagissent souvent plus que brutalement, et il craignait que nous servions de victimes expiatoires si, par exemple, un officier allemand était abattu et cent otages devaient être exécutés en compensation. Le fait que j'aie été repérée par les policiers allemands en plein Paris l'inquiétait aussi. Mademoiselle Quivy est de nouveau notre ange gardien et nous prête le petit cottage qu'elle a dans la vallée de Chevreuse, entre Bures et Gif sur Yvette.

Jeanine a donc pris une bicyclette avec, dans le panier porte-bagages, le petit Olivier qui a maintenant treize mois. Dans mon panier, j'ai les quelques vêtements et vivres que nous apportons. Nous avons attaché par une ficelle au vélo de Flo la voiture d'Olivier, remplie de ses couches, biberons, etc. Mais Flo s'est plainte que la voiture lui tombait dedans dans les descentes, alors elle et moi avons échangé nos lots. C'était un voyage assez long et plein de montées et descentes, mais dans une belle campagne.

La maison est petite. Il y a deux chambres, séparées par un espace où il y a un évier, qui sert pour la cuisine et pour la toilette. Jeanine et Olivier dorment dans une chambre, Flo et moi dans l'autre. Heureusement, il y a des tomates et des framboises dans le jardin, car Olivier n'aime apparemment que ce qui est rouge. Nous faisons ce que nous pouvons pour le nourrir, Flo et moi faisant des kilomètres à bicyclette aux aurores à la recherche d'une ferme qui aurait quelques légumes ou, miracle, peut-être un œuf à vendre. Hélas, après des heures de queue sous un soleil ardent, nous rentrons parfois bredouille, car nombreux sont les parisiens qui font la même chose. La chance veut cependant que la fille des épiciers du coin, qui a peut-être cinq ou six ans, aime jouer avec notre bébé, grâce à quoi nous pouvons quelquefois acheter un peu de beurre ou autre merveille.

FRANCOISE : Un jour, je suis à peine levée que ma porte s'ouvre brutalement : « Tribunal ». J'emboîte le pas derrière Sophie. L'avoué allemand est seul. Que me veut-il ? Je me fais gronder parce que, lors de mon dernier interrogatoire, j'ai volé un crayon sur son bureau alors qu'il ne me regardait pas. Je l'avais caché et croyais ne l'utiliser que lorsque je n'étais pas observée. Mais on m'a vue. C'est ce qui est odieux à Fresnes d'être au secret, à la fois toujours seule et jamais seule. Nous ne sommes jamais sûres de pouvoir faire notre toilette ou autre chose

dans la solitude. L'adjudant peut nous regarder ou même entrer quand il le veut.

Après son sermon sur le crayon, mon juge me dit : « Regardez-moi ; pourquoi pensez-vous que je suis ici ? » et comme je ne réponds pas, il ajoute : « Je vous annonce que vous êtes libre » - « Auriez-vous repris mon mari ? » - « Non, vous êtes libre » - « et ma belle-sœur ? » - « Elle aussi, et les deux dames arrêtées en même temps que vous aussi ». Lorsque ma belle-sœur entre, je lui dis que nous resterons en prison jusqu'à la fin de la guerre. Là-dessus, Clo invective violemment le juge, lui demande des comptes pour son arrestation et s'emballa rapidement. Alors je l'arrête et lui dis la vérité. Et elle rit, et nous rions, folles de joie.

En revenant dans nos cellules, notre joie égoïste s'atténue au chagrin de laisser nos camarades. Elles se réjouissent sincèrement pour nous. Elles nous apprennent par cœur les noms et les adresses de leurs familles, les messages à leur dire. J'ai peur de ma mémoire défaillante. Sophie accepte de léguer quelques affaires à mes voisines. Ma voisine communiste me dit : « Casse ton carreau avant de partir. Ils en remettront un neuf mais celle qui te succédera pourra le pousser un peu quand le mastic sera encore frais ». Mais malgré mes efforts, la vitre résiste.

En retrouvant les dames Farjon, je ne vois en elles que de malheureuses compagnes de captivité qui vont souffrir bien plus encore quand elles apprendront le rôle qu'a joué leur époux et fils. Nous sentons bien aussi que nous sommes lâchées en appât pour nos évadés. Ce sera une liberté apparente qui nous attend. Chacun de nos déplacements, de nos coups de téléphone, de nos lettres, sera épié. Mais nous saurons déjouer les pièges. Et la libération de Paris ne peut plus tarder.

Le vingt-deux juillet, nous voilà donc dans le métro. Que c'est beau une foule, après la solitude complète. Ma belle-sœur a bien maigri. Madame Farjon est pâle. Je suis couverte de boutons de vermine. Mais nous allons pouvoir mettre du linge propre, et surtout, quel merveilleux moment ce sera de pouvoir embrasser mes enfants !

Je sonne, je re-sonne, rien. Je frappe, toujours rien. Je redescends pesamment l'escalier. Cette fois, je sens la diminution physique causée par le séjour en prison.

Le concierge, tout heureux de me revoir, sait seulement que les enfants et Jeanine sont partis à la campagne, mais il ne sait pas où. L'amie voisine n'est pas là non plus, ni sa mère. Clotilde m'offre d'aller chez elle, puisque je ne peux entrer chez moi. Ces quelques cent mètres qui séparent nos logis nous semblent bien longs. Nouvelle déception : personne rue le Marois. Léonie n'est pas là, le concierge est parti, Clo a

la clé mais le verrou est mis. Nous enrageons et, sans tickets d'alimentation, ne savons comment nous pourrions assouvir notre faim.

Une brave épicière nous donne l'aumône de pain beurré et sucré. Quel régal. Du pain d'occupation, tout gris, mais si bon à côté de l'autre, celui de Fresnes. Celui-ci est frais et croustillant. Nous voici un peu mieux.

Je vais au café téléphoner, et bondis de joie. « Lisette », c'est à dire Pierre, va bien. Les enfants sont dans la vallée de Chevreuse. Trois jours plus tard, je les retrouve.

FLORENCE : Ce matin, en rentrant de courses avec quelques légumes et un peu de riz, j'arrive à la maison, et maman était là ! Maigrie et pâle, elle était bien contente de nous revoir, et nous aussi.

CLOTILDE : Mesdames Farjon, Françoise et moi fûmes libérées le vingt-deux juillet, les policiers allemands espérant sans doute ainsi rattraper les hommes qu'ils veulent à tout prix. Nous n'avons passé que six semaines en prison, mais ce fut une expérience profonde, qui a changé ma façon de voir certaines choses.

Mon retour fut désagréable : mon appartement avait été pillé en mon absence. Il me restait mes meubles, mais c'était à peu près tout. Les bijoux que m'avait donnés ma tante, mon linge de maison, ma radio, mes vêtements les meilleurs, et, bien sûr, le peu d'argent liquide que j'avais caché, tout avait disparu. Mon concierge fut assez cordial et me raconta des histoires de bruits de bottes au-dessus de sa tête la nuit. Mais quand je lui dis que les Allemands avaient été idiots de prendre une chaîne en faux or mais de laisser un camée précieux, il a pâli de telle façon que je le soupçonne fortement d'avoir été le pillard. Surtout qu'une semaine plus tard, il avait disparu !

Dans mon état de fatigue, je n'avais pas besoin de ce tracas supplémentaire. Mais nous sommes libres, et Pierre aussi !

ANNETTE : Ma chère Maïten

Le six août 1944

Excuse-moi de ne pas t'avoir encore écrit, mais tu as dû savoir par madame R. que maman et tante Clo sont sorties de prison. Nous sommes chez son amie D.Q. qui nous héberge dans la vallée de

Chevreuse.

Maman reprend vite des forces, et les kilos qu'elle a perdus en prison. Tante Clo est encore très pâle, ayant trouvé son appartement entièrement pillé (par les Allemands ou par son concierge ?).

Olivier est adorable aujourd'hui car il fait frais (il n'aime pas la chaleur) ; c'est la première fois que tante Clo le revoyait depuis sa sortie de Fresnes. Maman a été bien contente de retrouver son bébé, qui l'a vite reconnue (en lui enlevant ses boucles d'oreille). Maintenant, elle reprend avec joie ses occupations maternelles.

Je suis impatiente de te revoir, te demander conseil. Je ne sais que choisir comme métier. Mon résultat au bac me montre que je ne suis pas capable de faire la médecine, c'est bien dommage !

Maman, Flo et Olivier se joignent à moi pour t'embrasser de tout cœur.

Annette

P.S. Tu auras plus de détails sur la vie de maman à Fresnes quand nous nous reverrons. Nous revenons à Paris toutes les semaines prendre le courrier ; sinon, nous sommes toujours réfugiés et cachés à Bures sur Yvette, 9 rue Aristide Briand (Seine et Oise).

Chapitre neuf

LIBERATION et VIE à SAINT QUENTIN

1944-1946

PIERRE : Paris est vibrant de passion. A tout instant on entend des coups de feu ; parfois un homme, une femme, tombe, on l'emporte sur une voiture à bras. Par hasard je me trouve le quinze août devant la préfecture de police, dont presque tous les agents manifestent et se mettent en grève sur ordre de la résistance, en protestation contre l'ordre qu'avait donné la Gestapo de les désarmer et de les interner.

Un autre jour c'est le Grand Palais qui brûle avec une réserve de sucre de plusieurs milliers de tonnes. On tiraille de loin sur les uniformes « feldgrau », ceux-ci se fâchent souvent, tirent à leur tour. Des barricades se dressent dans les rues, hétéroclites et souvent ridicules ; un char, quelquefois même une auto mitrailleuse les renverse d'un effort.

Les bonnes nouvelles affluent, la confiance est maintenant inébranlable en nous : nous savons qu'une terrible bataille fait rage à Caen entre Allemands et Britanniques... mais nos alliés ne peuvent pas perdre. Nous savons que Patton a percé vers le sud à Avranches, que la brèche est étroite et que les Allemands contre-attaquent en force à Coutances pour l'aveugler et couper l'armée américaine filant vers la Bretagne...mais ils ne l'aveugleront pas. Quant aux Russes ils méritent de plus en plus la fameuse épithète de « rouleau compresseur ».

FRANCOISE : Nous apprenons que la « Geheime Feld Polizei », ou police militaire allemande qui s'occupait de notre dossier, a quitté Paris. Pierre peut donc rentrer au logis familial. Nous nous sentons déjà libres, malgré les combats de rue en cours qui sont si exaltants. Nous pavoisons le long du balcon avec des drapeaux que nous avons fabriqués avec des couches d'Olivier, teintées en rouge ou en bleu. Une salve de mitrailleuse nous répond, en provenance du lycée Claude Bernard d'en face, qui est encore occupé par les troupes ennemies.

Une épreuve très pénible nous attend encore : ma cousine Hélène

Franckel, que nous aimons et admirons beaucoup, me téléphone : « Biqui est mortellement blessé ». Je suis atterrée. « Il a reçu plusieurs blessures au ventre et chacune d'elles est mortelle ». Quelle triste nouvelle. J'appelle le lendemain, en espérant de meilleures nouvelles, mais Biqui est mort. Ce fut très difficile, en ces temps agités, de trouver un cercueil. Annette, Clo et moi traversons la ville à bicyclette pour aller à l'enterrement, alors que toute la ville est en émoi, les femmes en bleu, blanc, rouge, car les chars Leclerc arrivent.

PIERRE : Il va falloir songer à gagner mon poste de commissaire de la République à St Quentin. Leclerc est aux portes de Paris avec sa division ; il est bien tentant d'attendre son arrivée, mais il me faut partir le matin même où il fait son entrée. Toute la nuit des canons de campagne en batterie sur l'hippodrome de Longchamps tirent sur le quinzième arrondissement, les obus passent à peu près au-dessus de nous.

Durant la première partie de la nuit, malgré le sifflement des obus, c'était un enchantement : la ville tout entière chantait, les cloches sonnaient, un fol enthousiasme régnait partout. Libérés après quatre années de contrainte, de souffrance, les Parisiens s'épanouissaient. Les combattants de Leclerc devaient le lendemain matin être reçus en triomphe, presque arrachés de leurs voitures blindées, portés dans les bras des parisiennes. Les Allemands se rendaient en masse, des gardes mobiles devaient protéger leurs défilés dans les rues.

ANNETTE : Pour réunir la famille pour la première fois depuis plus d'un an, monsieur Turbil nous invite à la Rôtisserie Périgourdine, un vrai miracle ! Nous étions folles de joie.

PIERRE : Gagner mon commissariat n'était pas chose facile ; le chef lieu de département le plus proche était Beauvais dans l'Oise ; les autres, dans l'Aisne, la Somme et les Ardennes, étaient plus loin. Mais je n'avais aucune adresse, aucun point de chute, et le moment était mal choisi pour paraître suspect aux Allemands : ils fusillaient alors très facilement.

J'étais accompagné d'un jeune hurluberlu qui se disait sans raison mon directeur de cabinet. Au petit jour du vingt-cinq août, nous partons à bicyclette ; je suis gêné par mon poignet droit encore très raide. Les

routes sont barrées de nombreux contrôles ; qu'à cela ne tienne, nous suivrons le petit chemin de terre qui longe la voie ferrée. Après quelques kilomètres, des « feldgraus » embusqués précisément sur notre petit chemin confisquent nos vélos et nous renvoient à pied. Cahin-caha nous atteignons la limite de l'Oise encore occupée et là se pose le problème majeur : prendre contact avec la résistance locale... sans lui être suspects car, si je cherche à éviter d'être fusillé par les Allemands, il serait beaucoup plus vexant de l'être par des résistants français.

Un chef cantonnier nous dirige vers le maire qui trouve à nous loger. Le lendemain, nous nous voyons encadrés de jeunes gens : les résistants du cru qui nous font un brin de conduite. Vers Beauvais, on nous dit que les voitures ne passent pas ; dès que l'une paraît, un avion fond sur elle et la mitraille. Nous en trouvons cependant une, la seule qui entrera en ville ce jour-là et trouvons Perony, préfet désigné.

Il nous faut procéder à la suspension du préfet en exercice nommé Malik. Très digne, très préfet de carrière, Malik nous reçoit debout. Je lui dis ce que nous venons faire, et il réplique : « Avez-vous un papier vous habilitant ? » - « Oui, bien sûr » et je me fouille : rien ; je me fouille de nouveau, pas moyen de trouver le papier qu'on m'a remis à Paris et que j'ai cousu dans mon veston. Je me rappelle alors qu'après mon évasion, gêné dans mon veston déchiré par les barbelés, je m'en suis fait remettre un destiné aux réfugiés. Quant au papier accreditif, dieu sait où il est. Mais Malik que nous persuadons qu'il vaut mieux pour lui de ne pas s'obstiner, cède sa place à Perony.

La libération de Beauvais est proche. L'avance alliée s'étend : Peronne est libérée, puis Amiens où les destructions sont considérables. L'atmosphère y est lourde ; le département n'est pas dirigé ; de plus la police a été odieuse pendant l'occupation ; des vengeances vont s'exercer et le trouble s'accroître. Bernard Cornut-Gentille aura le mérite de remettre de l'ordre quelques jours plus tard.

St Quentin est peu démoli par la guerre. Je vais seul trouver Homo, préfet de Vichy. Il est plus souple que Malik, ne croit pas utile de faire le zouave, se borne à me dire : « L'histoire jugera ». A St Quentin la libération a été très meurtrière. Les luttes entre Français ont tout de suite fait trente morts.

FLORENCE : Quel treizième anniversaire j'ai eu ! On sentait une nervosité générale, des gens construisaient des barricades à la Porte de St Cloud et ailleurs, on entendait des coups de feu, et malgré cela Annette circulait à vélo, une autre bicyclette à côté qu'elle apportait à

papa ou quelqu'un d'autre. La radio annonçait des nouvelles merveilleuses, la préfecture de police arborant le drapeau français, des combats un peu partout, etc...

Maman nous avait enveloppées dans des drapeaux et nous avons marché sur la route de la reine pour voir les premiers libérateurs, soi-disant au pont de Sèvres, mais nous ne les avons pas vus. Nous avons fait des drapeaux avec les couches d'Olivier, mais quand nous les avons suspendus, nous nous sommes fait mitrailler. Nous pouvions de nouveau voir papa, avant qu'il parte dans le nord prendre son nouveau poste, parce que ses policiers étaient partis en Belgique. La liberté commençait, enfin.

Et alors le téléphone a sonné : Biqui est mort.

Au milieu de toute la folie, les incendies autour de la ville que nous voyions bien du balcon, les cloches de toutes les églises de Paris qui tintaient, la joie, l'espoir énorme, le soulagement indescriptible, voilà que Biqui est mort. Un jeune Allemand et lui se sont percés de trous.

Le vingt-cinq, enfin, ils sont entrés !!! Toutes les femmes et jeunes filles, avec autant de bleu, blanc et rouge qu'elles avaient pu porter, grimpaient sur les chars embrasser les soldats. Je l'ai fait aussi. Quelle joie ! Quelle excitation ! et quel espoir d'un monde meilleur, sans plus de guerre !

Et le samedi vingt-six, veille de mes treize ans, alors que de Gaulle allait à l'Arc de Triomphe, puis à Notre Dame célébrer avec un Te Deum, nous sommes allées à la place de la Concorde voir le défilé des troupes américaines. Les gens autour de moi étaient surtout intéressés par les jeeps, ces véhicules dont ils avaient entendu parler. Moi, j'admirais surtout les soldats. Les Allemands, à la fin, étaient devenus vieux, ou très jeunes, et un peu dépenaillés. Ceux-ci ont des uniformes seyants, ils ont une démarche curieuse, très décontractée (quelle différence avec le pas de l'oie des Allemands !) et ils mâchent du chewing-gum. Leur hymne est très beau. Tout d'un coup, il y a eu des coups de feu. Nous nous sommes cachées sous les chenilles d'un char sauf Annette qui, debout, essayait de voir où étaient les tireurs !

Je suis très triste que Biqui ait disparu, et très heureuse que nous soyons enfin libérés et, bizarrement, tous vivants.

FRANCOISE : Il nous est enfin possible de faire revenir Rizou à la maison. On nous le rend en bonne forme physique et heureux de nous retrouver, avec le rapport suivant :

« Enfant très intelligent ; grande mémoire ; se passionne pour les

statistiques géographiques qu'il connaît très bien ; très en avance sur les enfants de son âge ; s'exprime avec facilité ; aime les histoires et les mime bien ; remplit très bien et avec zèle son rôle de chef d'équipe ; assez obéissant, mais ronchonne trop souvent ; sait défendre sa dignité par quelques coups de poings ; est un peu orgueilleux ; chante bien et aime chanter ; invente souvent de grands jeux dont il prend la direction d'une main sûre ; très grande résistance physique ; soigneux ; n'aime pas le travail manuel ; poli. »

La grande liesse de la libération, le bonheur des retrouvailles (limitées, puisque Pierre est parti prendre commande à St Quentin où nous irons bientôt le retrouver), le grand espoir de paix et de vie normale, sont assombris par plusieurs bémols : d'abord la mort du merveilleux jeune homme qu'était Biqui, et le chagrin de ses parents et de son frère aîné qui revient d'un camp de prisonniers de guerre ; ensuite, le problème Farjon, car il devient de plus en plus évident que, comme me l'avait dit le docteur Schott, c'est à cause de lui que Pierre fut presque pris en octobre 1943, et d'autres le furent, dont certains ne sont jamais revenus des camps de la mort. Ses anciens camarades lui tournant le dos après la Libération, il a compris, et s'est suicidé. Sa femme ne s'en est jamais remise. La grande tristesse nous vient surtout des récits affreux des camps de la mort. André Bouloche y a perdu ses parents et son frère aîné ; Jacques, arrêté en même temps que Pierre, y est mort ; d'autres en reviennent, comme brisés.

PIERRE : Comme commissaire de la République, il fallait se mettre vite au travail, tout était à faire : les voies de communication étaient à bout ; l'aspect des voies ferrées vers Paris était apocalyptique, les destructions nombreuses et graves, les ressources alimentaires épuisées. De plus un ardent désir de politique plus encore que de liberté animait la population opprimée depuis cinq ans.

L'inévitable épuration commençait, je faisais tous mes efforts pour la tenir dans un cadre légal et éviter les règlements de compte sommaires au coin des rues ; la tonte des filles faciles n'était pas un spectacle plaisant.

Le département le plus sensible était la Somme. A plusieurs reprises au cours de cérémonies, on voyait une femme ou une veuve de déporté se jeter, griffes en avant, sur un agent qu'elle reconnaissait pour avoir arrêté son mari. Cornut-Gentille fut plusieurs fois forcé de se jeter lui-même dans la mêlée pour éviter le pire.

C'est pour mes quatre préfets et pour moi-même une période de labeur acharné. Plus de dimanche sinon que, le dimanche, je suis à mon

bureau à huit heures trente au lieu de sept heures trente. Autant de représentation que de travail de bureau, le tout formant un fardeau très lourd.

ANNETTE : Nous irons bientôt rejoindre papa à St Quentin, mais pour l'instant je vais souvent à l'hôtel Lutétia aider la Croix Rouge , recevoir les déportés qui rentrent. Il faut prendre leur nom, leur adresse, les noms des membres de leur famille, et tous les renseignements que nous pouvons avoir, pour essayer de rassembler les familles. Nous leur donnons de quoi se vêtir et se loger pour le moment.

C'est très pénible. Ceux qui étaient rentrés des camps de prisonniers de guerre (comme le frère aîné de Biqui) étaient maigres, fatigués, pâles, et tristes, mais normaux étant donné les circonstances. Ceux qui arrivent des « camps de la mort » font peur. Ils sont encore plus émaciés et affaiblis, mais surtout, ils sont comme cassés de l'intérieur ; comme s'ils ne désiraient plus vivre, comme s'ils avaient été déshumanisés. C'est épouvantable.

FLORENCE : Nous voici à St Quentin, dans une grande maison, avec un joli jardin, aux abords de la ville,3 chemin de Rouvroy. C'est meublé et décoré avec goût, ce que maman apprécie fort, ainsi que les tableaux d'artistes contemporains qui la décorent. Le gardien/homme à tout faire habite avec sa femme dans une petite baraque à l'entrée du jardin. Il y a une cuisinière, une femme de chambre, et deux chauffeurs, dont le fidèle Hombrouck. Jeanine a préféré rester à Boulogne, où elle a trouvé un emploi et un logement.

J'ai enfin une chambre à moi toute seule ! Celle d'Annette est au deuxième étage, et de toutes façons elle reste à Boulogne rue de la tourelle avec grand-mère Hélène, et prend des cours de droit... car elle a passé son bac ! Elle revient les week-ends pour manger (elle dépense l'argent que les parents lui donnent pour ses repas en sorties et livres). Je ne serai jamais aussi vive, gracieuse, dégourdie, courageuse, ni serviable et bonne qu'elle, mais maintenant, je suis plus grande.

Chose merveilleuse, il y a un frigidaire dans la cuisine, dans lequel il y a toujours de la crème fraîche ! Malgré tout, maman a encore du mal à trouver de quoi nourrir les invités que nous devons recevoir. L'autre jour, un officier américain qui venait dîner a apporté, et donné à Olivier, une orange. Celui-ci, qui n'en avait jamais vu, l'a prise pour une balle, et

s'est mis à la jeter en l'air.

Je suis en troisième. Le lycée n'est pas disponible, je ne sais pas s'il a été détruit pendant la guerre ; alors nous occupons une banque qui est en bas d'une rue très en pente, et couverte de gros pavés anciens. La descendre est difficile, surtout quand les pavés sont couverts de glace, ce qui arrive souvent cet hiver.

Le premier jour de classe, une fille m'a demandé : « Florence Pène, c'est ton père qui a signé ces affiches qu'on voit partout en ville ? ». J'ai bien dû dire que oui, alors elle a conclu : « Ah bon, alors tu n'auras jamais de zéro ». Je comprends alors que je serai observée sans complaisance, et même avec envie et ressentiment, peut-être même haine, qui que je sois, et quoi que je fasse. Il me faudra être aussi irréprochable que possible, et me détacher, être indifférente aux ragots.

PIERRE : Mi décembre 1944, von Rundstedt lance son offensive dans les Ardennes ; l'armée américaine est enfoncée, cependant sa 101 division aéroportée sous le général Gavin, futur ambassadeur à Paris, résiste à Bastogne. Heureusement les deux côtés de la brèche, Sedan et Givet, sont bien tenus par les Britanniques d'un côté, les Américains de l'autre. Les Allemands n'osent pas s'engager à fond et perdent peut-être ainsi l'occasion de jeter dans nos arrières un trouble irrémédiable.

Je crains beaucoup de voir la population s'affoler et fuir vers le sud comme une marée par un froid de -15° à -20° . Tous les deux jours je vais à Givet pour soutenir le moral des populations exposées et pour couper court, au retour, aux bruits alarmistes qui circulent à St Quentin. Ne pouvant pas contacter le ministère de l'Intérieur, je prends la décision de bloquer la frontière pour empêcher les Belges fuyant éventuellement de causer un exode comme en 1940. Décision lourde car elle peut avoir des conséquences diplomatiques.

Les premiers jours de la bataille le temps est très couvert et l'aviation américaine ne peut concrétiser sa supériorité ; puis un beau jour la situation s'éclaircit en même temps que le ciel, les avions alliés écrasent les troupes ennemies, les Américains se reprennent, la partie est gagnée.

Retour des déportés des camps tristement célèbres de Buchenwald, Auschwitz, Dora... ; nous attendons anxieusement nos compagnons de résistance, entre autres Mairesse, ce merveilleux jeune docteur. Un de ses camarades me dit : « Mairesse ? Il n'est jamais arrivé ; il est mort dans le train qui a quitté Compiègne le trente et un juillet ». Quelle tristesse ! Et comment annoncer cette nouvelle à sa femme, à sa veuve ? La pauvre, d'abord incrédule, se lance en

récriminations contre la résistance : « J'ai toujours été contre sa résistance, mais il ne voulait rien entendre. Et maintenant, me voici seule, sans ressource, avec quatre enfants ». Comment la consoler ? Elle est bouleversée et moi aussi.

FRANCOISE : Le Renouveau est une institution où sont accueillis les enfants de victimes de la guerre, ceux qui ne sont pas revenus des camps. J'organise une kermesse à son bénéfice. Ce n'est pas facile. Chaque faction de la ville veut les meilleurs stands, les communistes mettent leurs morts en avant, et le MRP fait de même, madame untel ne veut pas travailler avec madame chose, toutes ces petites querelles et méchancetés me rendent malade. Ces pauvres enfants du « Renouveau » qui ont perdu leurs familles sont également amers et revanchards, mais il faut les aider. J'y travaille de mon mieux. Un bref séjour au « Réarmement Moral » dans un grand hôtel sur le bord du Lac Léman m'a aidée à trouver pour cela une certaine sérénité.

RIZOU : J'étais bien content de retrouver la famille, surtout Olivier, qui sait marcher maintenant. Il fait aussi semblant de parler et fait de grands discours en charabia. Il est très mignon.

FLORENCE : Quel froid il a fait cet hiver ! Et bien sûr, il y avait très peu de chauffage, et nous avons peu de vêtements. Pour moi, seulement des socquettes qui arrachaient la peau de mes orteils gelés quand je les enlevais. Pour tout manteau celui, trop léger, qu'avaient envoyé nos cousins de Californie... et j'avais de la chance d'avoir ça !

Nous recevons parfois des officiers américains. L'un d'eux, le lieutenant Mac Mahon, vient assez souvent. Il est gentil. Un autre, un capitaine, a mangé son poulet avec les doigts ! un officier !

Malheureusement, il n'y a pas de piscine couverte à st Quentin, donc je perds la forme, mais je travaille mieux en classe, et j'ai des camarades sympathiques. L'une d'elles, que nous nommons « bouddha », pour sa rondeur, est même très intelligente.

Maintenant, j'ai gardé la bonne nouvelle pour la fin : nous sommes en paix ! Nous avons eu très peur à Noël d'être à nouveau envahis par les Allemands, et alors les représailles auraient été épouvantables. Mais

les Américains ont finalement gagné à Bastogne. Dans le Pacifique, ils ont lancé sur le Japon de terribles bombes et enfin, c'est fini. J'espère que les hommes seront assez sages, après toutes ces horreurs, pour ne plus jamais faire la guerre ! Et entre nous, maman avait raison : la paix a été signée pour l'anniversaire d'Olivier... son second, il est vrai.

PIERRE : Les pouvoirs des Commissaires sont énormes, ces hauts fonctionnaires réunissant entre leurs mains les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire : leur poste avait été conçu dans l'hypothèse où les provinces seraient coupées du pouvoir central par les opérations de guerre et devraient être gouvernées en toute indépendance.

J'avais commencé à étudier entre autres une affaire que je laissai à grande joie à d'autres quand les relations avec Paris furent définitivement assurées. La voici en résumé : Une bicyclette est posée à Amiens le long d'un trottoir ; un homme arrive en courant et s'apprête à l'enfourcher ; le propriétaire du vélo le maîtrise et l'accable de reproches, un attroupement se forme ; l'homme dit : « Je vous en prie, laissez-moi fuir, je suis poursuivi par la Gestapo, si elle m'attrape je suis perdu » - « Bon, en ce cas, sauve-toi avec le vélo », dit le propriétaire. Alors un spectateur s'interpose : « Je m'y oppose, puisque cet homme est poursuivi, il est coupable, il faut le livrer à la Gestapo ». Il fait si bien que les poursuivants arrivent et arrêtent le jeune homme. Il est déporté et ne revient pas. L'importun mérite-t-il la mort ? Je penchais vers la sévérité : livrer un Français était pour nous, à cette époque, un crime majeur. Avec quel soulagement je me vis déchargé de cette décision !

ANNETTE : Vive la liberté ! La liberté de la France d'abord, nous la voulions tant. C'est un miracle que nous soyons tous vivants, et heureusement, je ne suis plus mère de famille. Je n'ai plus qu'une envie, c'est d'oublier ces cauchemars, et de danser, danser, danser encore.

Ma vie à Boulogne avec grand-mère Hélène était bien agréable, nous nous entendions très bien. Elle me laissait faire ce qui me plaisait, et ne me grondait jamais. Et puis un jour maman arriva en furie, se plaignant du désordre. Hélène, grondée, répondit doucement : « c'est que j'ai passé ma journée à éplucher des marrons pour te faire plaisir ». Plus tôt dans la journée, son fils Alain l'avait une fois de plus ennuyée au téléphone avec ses problèmes, demandant son aide.

Le lendemain, j'ai trouvé, dans un appartement glacé, la pauvre grand-mère inconsciente sur son lit. Le docteur a dit qu'elle avait eu une

attaque cérébrale, qu'elle était dans le coma, et ne s'en remettrait pas. Il ne pouvait rien faire. Une semaine plus tard, fin novembre 1945, elle était morte. Pauvre grand-mère ! Je l'aimais bien. Elle était belle, bonne, et douce.

PIERRE : De Gaulle est parti au début de 1946, la situation ne s'est pas améliorée pour autant et il faut revenir aux restrictions, aux cartes d'alimentation. La population ne comprend pas, s'énerve, et un beau jour elle envahit le commissariat de la République. Certaines femmes ont des mines de pétroleuses, elles semblent sorties d'un tableau représentant la famille royale ramenée de Versailles à Paris par la foule parisienne.

On ne peut fermer les grilles que lorsqu'une vague de manifestants est déjà entrée. Nous les recevons, Samama et moi, dans mon bureau et les apaisons mais cette crise peu grave montre combien est sensible l'opinion publique. Les blessures morales d'un peuple sont plus longues à guérir que les destructions matérielles. Celles-ci se réparent lentement en France. Certains attendent le plan d'aménagement et l'aide de l'état, d'autres sinistrés l'attendent si longtemps qu'ils finissent par se lasser et sont tentés de construire n'importe quoi.

Peu à peu nos pouvoirs s'amenuisaient, ceux des préfets augmentaient. Les commissaires de la république étaient des résistants mais ils avaient chaussé les bottes des préfets régionaux de Vichy, ils portaient ombrage aux hommes politiques qui feignaient de les craindre et, en fait, admettaient malaisément d'avoir une influence moindre sur l'administration.

Les opinions politiques des Français étaient contradictoires : autant ils couvraient de critiques et sarcasmes la troisième république, autant ils désiraient retrouver le calme, le confort, les habitudes politiques et administratives d'antan. Le nouveau ministre de l'intérieur ne nous appréciait pas, le nouveau président du Conseil Félix Gouin non plus. Notre liquidation prit place le trente et un mars 1946.

FLORENCE : Au revoir, St Quentin. Nous voici de nouveau rue de la tourelle, et maintenant j'ai mes cours au vrai lycée la Fontaine, dans des locaux construits peu avant la guerre, et qui sont bien agréables. J'aime surtout la salle de dessin en haut sous des verrières, avec un grand mur peint qui représente un pré à niveau d'œil. Quand je le regarde, c'est comme si c'était moi, la sauterelle, entourée de grandes herbes.

Nous avons aussi des cours de musique et l'autre jour, Nadia

Boulangier est venue dans notre classe ! Elle nous a fait entendre de la musique moderne, et nous a fait parler. Elle est très sympathique.

Papa va maintenant devenir gouverneur du Bade, une des sections de la zone française d'occupation en Allemagne. Nous allons donc vivre en Allemagne. Jamais je ne serrerais la main d'un Allemand !

Chapitre dix

VIE DE CHATEAU

1946- 1952

PIERRE : Je devais prendre mon poste de gouverneur du Bade en mai 1946, mon bureau étant à Fribourg. J'arrivai sans aucun esprit de vengeance et la présence notable à chaque pas d'une profonde misère me poussait encore à la modération. Fribourg en Brisgau est une jolie ville au pied des montagnes de la Forêt Noire, qui me rappelait Grenoble, elle aussi au pied de montagnes, et animée par de nombreux étudiants.

Malgré un terrible bombardement en novembre 1944 qui avait fait des milliers de victimes, plusieurs beaux monuments étaient intacts : la cathédrale et à côté d'elle le Rathaus puis deux portes monumentales, la Martinstor et la Schwabentor. La résistance des vieilles cathédrales sous les bombardements est très remarquable : quand elles ne recevaient pas de bombes en plein fouet, elles supportaient bien l'épreuve. Le liant de ciment ou de chaux n'était pourtant pas fameux mais la taille des pierres était si parfaite que celles-ci tenaient fortement les unes aux autres par adhérence.

La région est un paradis pour les touristes : on peut skier plusieurs mois au Schauinsland à 1.200 mètres d'altitude, et au Feldberg, 1.500 mètres. De ravissants lacs parsèment la montagne et les grandes forêts noires de sapins descendent jusqu'au fond des vallées.

La population a beaucoup de points communs avec celle de l'Alsace, solide, travailleuse ; un peu cabocharde, elle n'est pas foncièrement anti française. Elle a vu si souvent des soldats français ! Les principales richesses sont la forêt, le tourisme, et l'industrie de précision : d'abord l'horlogerie et de là, pour son malheur, les mécanismes de précision nécessaires à la guerre (V1, V2). Ces dernières fabrications, dispersées dans la forêt, ont valu à celle-ci de durs bombardements.

FRANCOISE : Pierre partit en premier afin de se rendre compte de la tâche « kolossale » qui l'attendait. Il me fit venir ensuite, me chargeant de dénicher la résidence idéale. Son prédécesseur s'était contenté d'une grande maison manquant de charme et de standing. Le gouverneur d'un land allemand aurait des obligations auxquelles il faudrait faire face correctement, pour le prestige de la France.

Après quelques recherches décevantes, l'aide de camp de mon époux qui ne comprenait pas mes refus de riches demeures surchargées, me suggéra à contre cœur la visite d'un château situé à dix kilomètres de la ville et infesté de moustiques. Dès que je l'aperçus, j'eus le coup de foudre, conquise par sa beauté élégante, sa couleur rosée, ses proportions harmonieuses et son parc en friche autour d'un ravissant étang. Le propriétaire de cette belle demeure, le prince Frédéric de Hohenzollern fit assez bon visage car nous l'autorisions à habiter dans une grande villa secondaire peu éloignée et le prix de location l'arrangeait.

Immédiatement, je réorganisai, regroupai le mobilier par style, découvrant des richesses au grenier et à la cave, des richesses bancales mais les ébénistes allemands étaient heureux de nous servir. Je fis faire des meubles en style « biedermeier » pour remplacer ceux que la princesse avait pris pour son propre usage avec notre autorisation. Des jardiniers créèrent pelouses et massifs de fleurs avec compétence, j'achetai vaisselle et autres objets indispensables, malgré la mauvaise volonté des fabricants qui ne voulaient pas être payés en monnaie dévaluée.

Je dois raconter ici notre premier contact Annette et moi avec le Bade. Le chauffeur de Pierre nous attendait dans une jolie torpédo grenat en Alsace. Nous ne pûmes nous empêcher d'acheter des fruits rouges merveilleux, vendus au marché de Strasbourg.

En cours de route, après avoir franchi la douane, un pneu creva. Arrêt. La chaleur intense nous donnant soif, nous en profitâmes pour déguster nos fruits. Nos cheveux ébouriffés par le vent, nos mains saignantes de jus de fruit, nous sommes surprises par le mugissement autoritaire d'un clackson. Intriguées nous regardons le cortège officiel qui s'annonçait, précédé de motocyclistes et d'un officier debout dans une petite voiture, dégageant la route pour une monstrueuse Mercedes, suivie d'une autre auto. Le véhicule de queue fit demi-tour et un grand jeune homme nous demanda si nous avions besoin d'aide. Le chauffeur ayant terminé son changement de roue, nous remerciâmes, un peu vexées d'être surprises en cet état par le cortège du grand personnage qui n'était autre que le père et le mari de ces deux ébouriffées ! Je compris immédiatement le prestige et les obligations du gouverneur Pène et de sa famille.

Nous décidâmes d'organiser un grand bal.

PIERRE : Vingt-sept juillet 1946, grande soirée au château : Cent quatre vingt invités. Garde de prestige de vingt chasseurs d'Afrique (huitième

régiment), service d'ordre de la gendarmerie allemande, pompiers allemands éclairant les abords de l'étang ; cent vingt-deux personnes mangent à la cuisine. Le château est éclairé de l'extérieur par des réflecteurs, le drapeau se détache dans la nuit. Beaucoup d'entrain malgré quelques pannes d'éclairage, orchestres excellents : trois, dont un de gosses de dix à douze ans. Le gouverneur et déchaîné. Nos hôtes nous quittent à 5 heures trente !

Quatre août 1946, descente du Rhin par la trouée héroïque de Bingen à Koblenz. Impression moins sauvage que je n'espérais. Cependant journée inoubliable sur la « Liselotte ». La Lorelei me déçoit. Accostage à Bacharach...

Annette plongeant dans une eau peu profonde « en mannequin » touche le fond sur sa face, culbute, se relève titubante et ensanglantée.

ANNETTE : Dans la propriété de ce joli château, construit par Napoléon pour sa nièce et filleule Stéphanie de Beauharnais qu'il avait mariée à un duc de Bade, il y a entre autres un court de tennis entouré d'un grillage couvert de rosiers grimpants où toutes nos balles vont se nicher et disparaissent quand Flo et moi essayons de jouer.

A côté du tennis, il y a une petite piscine (il y en a une bien plus grande en ville, avec un grand espace vert à côté, mais papa est très strict sur notre usage de véhicules pour aller en ville). Celle-ci était vide, car l'homme qui fait les gros travaux devait en nettoyer le fond. Pourquoi suis-je descendue au fond ? Toujours est-il que c'était glissant, je suis tombée, et me suis luxé l'épaule. C'est pourquoi, de ce bateau sur le Rhin, j'ai plongé les bras le long du corps, et non en avant. Catastrophe ! ma tête a cogné dans le fond, j'ai une dent cassée, et je suis comme paralysée. Je peux à peine bouger, et Flo doit m'aider à m'habiller, manger, et tout.

C'est dommage, et j'espère vite récupérer car j'ai découvert, le soir de notre bal qu'il y avait ici de très bons danseurs.

PIERRE : Vingt août 1946, départ pour Nuremberg en Goéland, pour le jugement des criminels de guerre allemands. Là, deux autos nous attendent, Françoise, Annette et moi. Après démarches pour les cartes, nous entrons. Je suis à la table du commissaire du gouvernement au bout de la rangée des accusés. Ils sont tous là sauf Hess...

L'ensemble a beaucoup de tenue. Face à la porte d'entrée et un peu à gauche (face au banc de accusés) le tribunal. De droite à gauche

pour le président : deux Russes en uniforme, deux Américains, deux Britanniques dont le président, et deux Français en robe.

L'avocat de Goering demande l'autorisation de lui poser des questions. Accordé. Goering parle ; il flotte dans ses vêtements mais n'a rien perdu de sa clarté d'esprit ni de son sang-froid, ni de sa combativité. Après l'avocat, le procureur, ministre de la Justice de Grande-Bretagne. Goering réussit à plusieurs reprises à le mettre en échec. Après son audition, déposition monotone de l'avocat des SD qui fait de ces bandits une société de bienfaisance.

On découvre chaque jour de nouveaux charniers de moins de cent, ou de cent. Il y a sans doute eu en Bade des camps d'extermination de petite taille. Trois mille cinq cent disparus ont été retrouvés installés en Allemagne et ne demandant pas à retourner en France. Mille sept cent Français revenus en France ont demandé à y faire venir leur compagne allemande.

FLORENCE : Hier soir, expérience bien dure à avaler : Annette et moi devions aller à un concert à Fribourg, car les parents étaient en voyage chacun de son côté et ne pouvaient pas y aller. Comme d'habitude, Annette nous a fait arriver en retard. A notre horreur, nous avons vu que tout le monde dans la salle était resté debout, et ne s'est assis qu'après nous !

De toutes façons, je trouve les Allemands bien obséquieux. Et quant à leur serrer la main, ça n'a pas pris plus d'une semaine : papa nous avait prévenues : « Nous allons visiter le musée de Fribourg ; son directeur est un anti nazi courageux, et je veux que vous soyez polies avec lui ». Et quand on l'a fait une fois, ça devient vite facile.

Olivier est toujours aussi adorable. Je l'invitais l'autre jour à venir se promener avec moi dans le parc. Il m'a dit : « Oui, mais attends, je vais chercher un bâton » - « Ah bon, et pourquoi donc ? » - « Pour tuer les gros loups, les gros rats, et les gros codiles ».

Il paraît qu'il y aura une grande réception au château en fin d'année, et comme le père de Gilou est directeur de cabinet de papa, ils seront invités. J'espère qu'il y aura du gui suspendu quelque part, pour que Gilou m'embrasse !

Nous sommes tout près de la Suisse, et nous y allons quelquefois. On y trouve absolument tout, c'est le paradis ; il n'y a pas de démolitions, tout y est propre, et les gens y ont l'air si normaux, si calmes !

Rizou et moi sommes conduits tous les jours de classe à Fribourg, au « collège Turenne », établissement français. Nous y allons dans « l'auto des enfants », conduits par un des trois chauffeurs. C'est une

des cinq autos disponibles. Il faut tout cela car elles ont souvent des problèmes, et les chauffeurs, bons mécaniciens, les réparent alors. Une des autos fut une de celles d'Hitler ! C'est une grosse Mercedes décapotable et blindée, avec une petite plateforme (pour qu'Hitler salue son peuple adorant) et un moteur turbo supplémentaire qui fait un gros bruit et permet de faire de très grandes vitesses. Elle est si grosse qu'il nous est arrivé d'être coincés dans des petites rues villageoises. En tous cas, elle attire toujours des attroupements !

Annette part le matin avec papa. Elle va au GM (gouvernement militaire où est le bureau de papa) aider l'assistante sociale qui est souvent malade. Il l'attend dans l'auto, les hommes de la garde d'honneur sont au garde à vous, et tout d'un coup elle déboule, souliers dans une main, brosse à cheveux dans l'autre, et papa est furieux...

Nous prenons des cours d'allemand avec une jeune étudiante allemande. C'est bien difficile.

Bien que nous, les enfants, ne jouions aucun rôle officiel, notre situation est tout de même contraignante. Nous sommes observés, critiqués, et si nous faisons des faux-pas, ils risquent de faire du tort à papa, ou à la réputation de la France et des Français. J'en suis constamment consciente.

FRANCOISE : Noël au château d'Umkirch est une fête importante, précédée par les quatre semaines de l'avent. Une guirlande de verdure est suspendue au plafond de la salle à manger, au fond de laquelle la vaisselle offerte par Napoléon à Stéphanie de Beauharnais est bien belle, sur ses étagères éclairées. Chaque dimanche de l'avent, une grande bougie rouge supplémentaire est plantée dans la guirlande. Un arbre immense dont j'ai supervisé l'ornementation trône dans le hall d'entrée, jusqu'au plafond du premier étage, l'escalier s'enroulant autour de lui. Un autre, plus modeste, est installé dans le grand salon de musique, où siège le piano à queue.

C'est là que nous recevons les enfants du village, à qui nous distribuons des petits cadeaux. (Les filles ont, la veille, servi à dîner au personnel du château, chacun venu avec son époux ou épouse). Ce Noël 1946, un chauffeur était parti avec Rizou pour chercher à Strasbourg ma cousine Denise Lévy. Le charmant petit Olivier, un peu éméché, chantait : « ah, tu sortiras, biquette, biquette... » en s'accompagnant du petit accordéon qu'il venait de recevoir. Malheureusement, il insistait, chaque fois qu'il perdait le fil de la chanson, pour recommencer depuis le début, encore et encore, sans arrêt.

Les filles et moi ayant vérifié que tous les paquets étaient prêts, les pièces que Denise occuperait étaient propres et bien équipées, et le repas était en route, nous attendions les enfants du village avec les religieuses et l'instituteur qui les accompagneraient, lorsque le téléphone sonna. C'était le chauffeur : « Je suis à la gare de Strasbourg mais Rizou n'est pas avec moi. Il est blessé. Il y a eu un accident, une voiture l'a frappé sur la route où je m'étais arrêté à cause d'une panne. Il est vivant, car il criait. Un conducteur qui passait l'a emmené pour le conduire à l'hôpital ».

Le pauvre chauffeur avait été sonné lui-même lors du choc, quand le capot de la voiture, sous lequel il regardait le moteur, était tombé sur sa tête. Lorsqu'il était revenu à lui, il avait entendu crier au loin, c'était Rizou dans un fossé, blessé. Affolé, le chauffeur stoppa le prochain conducteur qui passait, lui demandant de conduire cet enfant de onze ans à l'hôpital. Il ne connaissait ni le nom de l'homme qui avait emmené Rizou, ni l'hôpital où il allait le déposer.

J'étais coincée entre mon rôle de femme du gouverneur et maîtresse de maison devant recevoir le village en souriant, et l'horrible souci : même si le conducteur qui avait emmené l'enfant n'était pas un anti Français forcené, ni un salaud voulant profiter de la situation pour obtenir quelque chose du gouverneur, la question restait : où était Rizou ? Dans la cohue de la réception de Noël, heureusement aidée par les filles, je commençai à téléphoner à tous les hôpitaux et cliniques des environs. Nous le trouvâmes enfin, avec une jambe très mal en point. Heureusement, bien que les docteurs aient refusé de garantir qu'il marcherait jamais de nouveau, il monta sur des skis quelques semaines plus tard.

DIDIER, anciennement RIZOU : En Allemagne comme dans le nord de la France, mon père avait beaucoup à faire.

Gérer ses relations avec les autorités militaires, les troupes locales étant commandées par un général de division théoriquement subordonné au gouverneur. Quand on sort d'une guerre victorieuse, le pouvoir des militaires est toujours important.

Il fallait aussi nourrir une population dans un pays où, encore plus qu'en France, l'économie avait été épuisée par l'effort de guerre allemand ; essayer de faire redémarrer une économie exsangue ; dénazifier, ce qui le conduisit à traiter par exemple les cas délicats du général von Choltitz, l'ancien gouverneur de la ville de Paris qui avait refusé d'exécuter l'ordre d'Hitler de détruire notre capitale, et de Heidegger, professeur à l'université de Fribourg, accusé de collaboration

avec les Nazis.

Mon père, qui avait participé à deux guerres contre l'Allemagne, (perdant son frère aîné dans la première) et avait été torturé par la Gestapo, faisait partie de ces Français qui pensaient qu'il fallait en finir avec ces guerres périodiques et meurtrières avec nos voisins. Il traita ces cas et bien d'autres avec tact et modération.

Il fallait aussi accueillir dans un pays où il n'y avait rien à manger des réfugiés de l'est européen qui fuyaient les communistes. Il fallait aussi reconstruire une administration allemande dénazifiée autant que possible, nettoyer les ruines, démarrer la reconstruction, sans oublier la mise en œuvre de la politique changeante de la France et des Alliés sous les ordres du chef de la zone d'occupation française, le général Koenig.

Mais il faut distinguer deux périodes très différentes dans l'après guerre en Allemagne. Jusqu'en 1948, la vie des Allemands ne changea pas beaucoup et ils ne déblayèrent même pas les ruines. C'est le blocus de Berlin par les Soviétiques, le début de la guerre froide et la décision qui s'ensuivit d'amarrer les zones d'occupation anglaise, américaine, et française à l'Ouest qui changea tout en quelques mois.

Le mark des Nazis, monnaie dont personne ne voulait, ce qui fait que la subsistance des Allemands dépendait surtout du troc, fut remplacé par un nouveau mark échangé contre les anciens à raison de dix pour cent et garanti par les Alliés. Cette réforme couplée avec l'aide Marshall marqua le début du « miracle » allemand. En quelques jours, ou peut-être quelques semaines, on commença à déblayer les ruines et à reconstruire. Les vitrines, vides et tristes, furent soudain remplies de choses alléchantes. D'où venaient-elles ?

Alors que mon père avait jusque là tous les pouvoirs civils et militaires, il dut progressivement les partager, puis les abandonner au profit du « Minister-Präsident » Wohleb avec lequel il s'entendait d'ailleurs fort bien.

OLIVIER : J'avais, comme mes frère et sœurs et les femmes de chambre, une chambre au deuxième étage, un énorme édredon sur mon lit. Tous les soirs une femme de chambre dont j'ai oublié le nom et le visage, venait me border et déposait un baiser sur ma joue en disant « Schlaffen sie gut und träumen sie süß » (dors bien et fais de beaux rêves). Pour moi, le mot « süß » évoquait le bon goût du sucre et j'aimais cette injonction.

J'étais très heureux à Umkirch, il y avait beaucoup d'espace. Ce qui me gênait c'était de ne pas être considéré comme les autres à cause

de la fonction de mon père. Parfois, quand il y avait des invités, j'allais à la cuisine, à une centaine de mètres du château. Un « chef » officiait, entouré d'aides. Je me faisais petit (pas trop difficile) et me plantais près d'un grand « bénitier » en pierre rempli de sel. Je trempais mes doigts dedans et les suçais.

Un jour, maman qui était allée à Prague avec Annette et des dames, m'avait rapporté (sur leurs genoux collectifs car il n'y avait pas de place dans le coffre) une belle voiture à pédales. Je l'aimais bien. L'étang me faisait un peu peur. Je n'avais pas le droit de prendre la barque tout seul pour rejoindre « l'île mystérieuse ». Je jouais parfois avec Inge, la fille du garde-chasse. Elle était blonde comme les blés, et un peu plus âgée que moi.

A Noël, il n'y avait pas que le Père Noël, mais aussi saint Nicolas, qui, si on n'avait pas été sage, vous frappait avec le fagot de bois qu'il avait apporté. Un jour, à côté du faisceau de fagots, il y avait une grande auto pour moi, qui marchait avec un moteur. Elle avait été construite par les chauffeurs, et je pensais qu'elle leur appartenait. Papa l'a baptisée « vitalo » mais je ne suis jamais tombé dans l'étang avec.

ANNETTE : Je suis maintenant des cours de tissage et de céramique dans une école d'art pour « personnes déplacées », surtout de Litvaniens, dirigée par Vytautas Jonynas. Ca me plaît bien, et ces jeunes gens qui ont tout quitté pour fuir le communisme et vivent dans la misère font peine. Heureusement qu'il y a cette école. Dès que je peux mettre quelques sous de côté, j'achète cache-nez ou gants, qu'ils n'ont pas et qui leur sont indispensables dans ce climat.

Un étudiant sculpteur de dix-neuf ans vient d'arriver. Antanas Moncys. Il est très beau, grand et blond. Il a une belle voix de basse. Ils chantent tous des chants folkloriques et ont aussi de très jolies danses.

Il y a aussi un jeune lieutenant, Paul Guillaut, qui nous fait la cour, à maman et Flo presque autant qu'à moi, mais il doit bientôt partir se battre en Indochine.

Simone Roumens est venue pour un Noël. Une des bougies de l'arbre de Noël a enflammé ses cheveux, et elle s'est mise à courir dans tous les sens, au lieu de se rouler par terre comme nous lui disions de faire. Tout s'est bien terminé. Nous apprendrons plus tard que sa famille, qui nous avait bien aidés pendant l'occupation, abrita, après la libération, et jusqu'à sa mort, un de leurs parents, un amiral qui avait été très pétainiste, et risquait d'être jugé durement par le nouveau régime.

FLORENCE : Mon bac passé, je suis maintenant des cours de psychologie à Strasbourg. Je prends toutes les semaines le train dans une gare démolie par la guerre et où j'ai en général très froid ; je traverse le pont sur le Rhin à pied, et en France prends le tram pour retrouver ma petite chambre miteuse, glaciale et sombre. Je n'ai pas accès à la cuisine, et la salle de bains où la fenêtre reste ouverte en permanence n'a que de l'eau froide. En hiver, à Strasbourg, il fait souvent -20°. Heureusement qu'après la guerre, j'ai de l'entraînement !

En parlant d'entraînement, j'ai de nouveau accès à une piscine couverte, et nage souvent. Mes cours à l'université sont intéressants, et la ville aussi.

DIDIER : Je m'ennuyais énormément dans ce « paradis » qui évoque toujours pour moi la chanson de Claude François : « Pauvre petite fille riche » sauf que je n'étais pas une fille et que nous n'étions pas riches. L'apparence de la fortune n'était que provisoire, et je n'avais pas un sou.

Mes sœurs s'amusaient entre elles, ce qui m'agaçait un peu et les empêchait de s'intéresser à moi. Il y avait certes mon délicieux petit frère Olivier. Il était joli, gentil, obéissant, intelligent, un vrai enfant de conte de fées. Nous nous entendions très bien. Il était mon ourson, « Lokis », nom inspiré d'un conte lituanien raconté par les « personnes déplacées » que nous connaissions.

Mes parents qui aimaient les risques, celui d'un mariage entre une Juive et un Goy ; celui de six années à l'autre bout du monde, à Madagascar, puis en Ethiopie ; celui du combat politique à mort dans une résistance extrême, avaient ajouté le risque pédagogique beaucoup plus modeste d'envoyer Olivier à l'école allemande du village d'Umkirch. Il était ainsi noyé dans une classe de petits paysans badois, probablement ébahis de voir arriver au milieu d'eux un jeune Français, et qui plus est fils du gouverneur donc éminemment digne de respect dans un pays où l'on enseignait très tôt la soumission à l'autorité.

Je chassais un peu l'ennui avec un jeune soldat allemand membre de la garde du gouverneur avec qui je faisais d'interminables parties de ping-pong. J'ai fait aussi du scoutisme, du basket-ball, et profitai des montagnes de la Forêt Noire pour me lancer dans le ski et trouver ainsi un autre moyen de briser ma solitude dorée.

OLIVIER : Un jour on m'a offert un marcassin survivant d'un massacre,

et que nous nommions Adolphe. Il n'a pas vécu longtemps, le lait de vache ne lui a pas convenu. Je l'aimais. Une vraie bête sauvage, il faisait ce qu'il voulait, pissait au salon au grand dam de maman, refusait d'en sortir. Il montait le long de la jambe du légionnaire qui le nourrissait, sous le pantalon. C'était un être libre !

A l'école du village, le maître était un personnage impressionnant, sévère, très bon enseignant. J'étais bon en calcul, et j'étais deuxième, toujours battu par une fille de paysan dont j'ai oublié le nom. Je la trouvais jolie, mais elle m'intimidait. Un jour elle m'a accompagné jusqu'au château, j'en étais très heureux.

Nous allions skier au Schauinsland. La première fois que je chaussai ces planches, j'avais très peur. J'avais sept ans. Et puis petit à petit ma confiance est venue. Le soir je n'avais peur de rien. On me fit signe qu'il fallait rentrer à l'hôtel. Je fonçai donc tout « schuss » et... tombai. Tibia cassé. On m'a dégoté le meilleur chirurgien du coin : « C'est le fils du gouverneur, il parle allemand ». On m'a fait compter, en allemand. Je me suis réveillé après l'opération.

NEUF SEPTMBRE 1950, grand événement, Annette se marie avec Paul Guillaut, qui est renté d'Indochine. Les parents s'inquiétaient de ce que l'armée ait peut-être encore, comme de leur temps, des préjugés contre les juifs, et l'exigence d'une dot. Paul, qui fut surnommé Booby par ses soldats allemands, a perdu son père, héros de la résistance sud, et a une mère alsacienne, intelligente, bilingue, et tout à fait charmante. Lui-même, bien que très jeune alors, fit preuve de grande initiative et de courage pendant la guerre. La cérémonie eut lieu à Umkirch.

Quatre cent invités. Fanfare du village qui vient, à notre surprise, jouer de bonne heure sous nos fenêtres. Plancher dans le jardin. Annette et Flo sont allées à Paris acheter les trois robes, celle d'Annette dans les remises de chez Marcel Rochas, l'ayant remarquée pendant un défilé en Allemagne. Françoise devait rester sur place, pour tout organiser. Parents, amis, notables, connaissances, tout le monde a fait cortège à pied du château à l'église du village. Les mariés étaient amoureux et très mignons.

Annette, qui avait gagné des compétitions sportives sur des pistes de ski très dures, ne fit plus de sport d'hiver. Elle ne dessina plus non plus, et pourtant elle avait du talent.

FLORENCE : Cette vie de château était ennuyeuse car nous étions

séparés de nos amis qui étaient en ville, et papa était très strict sur l'usage des voitures. Il ne fallait pas gâcher l'essence payée par le gouvernement, ni les heures de chauffeurs !

On pouvait faire du sport, mais si j'utilisais avec plaisir la barque sur l'étang, la piscine, et aimais l'équitation, le beau Gilou n'a jamais pu m'apprendre à jouer correctement au tennis, et je mourais de peur sur les pentes de ski où il essayait aussi de m'initier.

Nous recevions des gens passionnants : des savants tels que Max Planck ; des musiciens tels que Stravinski et Olivier Messiaen ; des gens du spectacle tels que Gaston Baty, Jean Marais, ou Philippe Noiret ; des écrivains tels que Vercors et Bernanos, ce dernier venu avec le père Bruckberger (celui-ci chantait à tue-tête : « boire un petit coup, c'est agréable ») ; princes et princesses, archevêques, généraux, ministres, etc...) mais j'étais trop jeune, inculte, et amoureuse de Gilou pour en profiter intelligemment. Et beaucoup de ces dîners étaient mortels, surtout ceux d'ingénieurs !

Une aventure culturelle cependant fut intéressante : la visite, en Suisse, de la collection d'art de monsieur Reinhart qui nous offrit une visite privée, et un délicieux déjeuner. Sa maison était remarquable, avec des statues de Maillol dans le jardin, autour de la piscine d'été. Dans les sous-sols, il avait un jeu de bowling pour ses amis artistes, et une piscine d'hiver avec des farces : Il y avait, dans le long couloir d'accès, un lion empaillé qui tournait la tête et rugissait, commandé par un bouton caché dans le mur. Un autre bouton faisait jaillir des jets d'eau froide des murs de la piscine, pour surprendre ses visiteurs, et causer des bagarres ludiques. Les œuvres d'art étaient impressionnantes, des primitifs allemands au dix-neuvième et même vingtième (avec Maillol) siècles français, et de jeunes artistes suisses dans ses pièces privées. Un Lucas Cranach dans sa chambre à coucher... et Annette fit bon effet en devinant tous les noms d'artistes représentés.

Monsieur Reinhart ayant dit que les mites avaient attaqué le lion, Olivier fut perplexe : « Mais les mites, c'est tout petit, et le lion est gros, comment est-ce possible ? »

VINGT-DEUX MAI 1951, nouveau grand événement : Annette devient maman, Christine Guillaut est née. Très mignon petit bébé, Annette heureuse. Pierre, tout attendri, passait de longs moments à méditer, silencieux et digne, près du berceau.

FRANCOISE : La trahison de Marie-Rose (oui, celle qui avait été notre bonne en 1939-1940 et qui, divorcée avec une petite fille de cinq ans, était revenue, dans un rôle de supervision du personnel) m'a beaucoup éprouvée : j'avais toute confiance en elle, et elle avait toutes les clés alors que, amante d'un chauffeur, elle dirigeait un groupe de serviteurs qui me volaient systématiquement. J'en ai attrapé une pneumonie double qui m'a mise au lit pour des semaines.

Mais, à Umkirch, j'ai pu reprendre les pinceaux, avec grand plaisir. J'ai pu exposer, avec succès.

Nous passâmes six années en Bade. Travail passionnant pour le gouverneur Pène. Il devait faire démarrer un pays ruiné et démoralisé, le dieu de l'Allemagne étant détrôné et ses cruautés démentielles étant mises à jour ; éviter d'y voir régner le marché noir, tenter d'extirper la nostalgie du nazisme, afin de créer des liens de compréhension et d'entente entre Français et Allemands « de bonne volonté » ; procéder enfin à des élections démocratiques qui auraient plus d'efficacité et de durée que la république de Weimar n'en avait eu.

Ce fut une réussite si probante que vingt-cinq ans plus tard Pierre fut décoré d'un grade élevé dans l'Ordre du Mérite allemand. Mon rôle d'épouse du gouverneur, quoique très secondaire, eut une certaine importance, et je crois que je le remplis bien.

Après six années d'occupation en Allemagne, nous donnâmes deux grandes réceptions d'adieux en 1952. A notre stupéfaction, les hommes politiques, les professeurs, les artistes badois pleuraient. Ils s'étaient attachés à nous et à notre « belle famille » comme ils aimaient à le répéter. Ils craignaient aussi le voisinage de l'URSS.

Pierre regrettait ce poste exceptionnel, honorifique, passionnant, où il pouvait donner toute sa mesure. Personnellement, j'étais sursaturée de réceptions, de mondanités, et je n'étais pas fâchée de quitter ce beau château, et de réoccuper notre petit appartement de la rue de la tourelle à Boulogne, avec nos trois plus jeunes enfants, les garçons dans la chambre du fond, Flo sur le divan du salon.

Nous sommes tous sortis vivants de ces expériences dramatiques et variées, ce qui est presque miraculeux. C'est en partie grâce à la prescience de Pierre et de Françoise, qui avaient senti comment les événements allaient tourner et s'y étaient préparés. C'est également grâce à l'aide fréquente de nombreux amis, qui ont pris de grands risques, de quelque bord qu'ils soient.